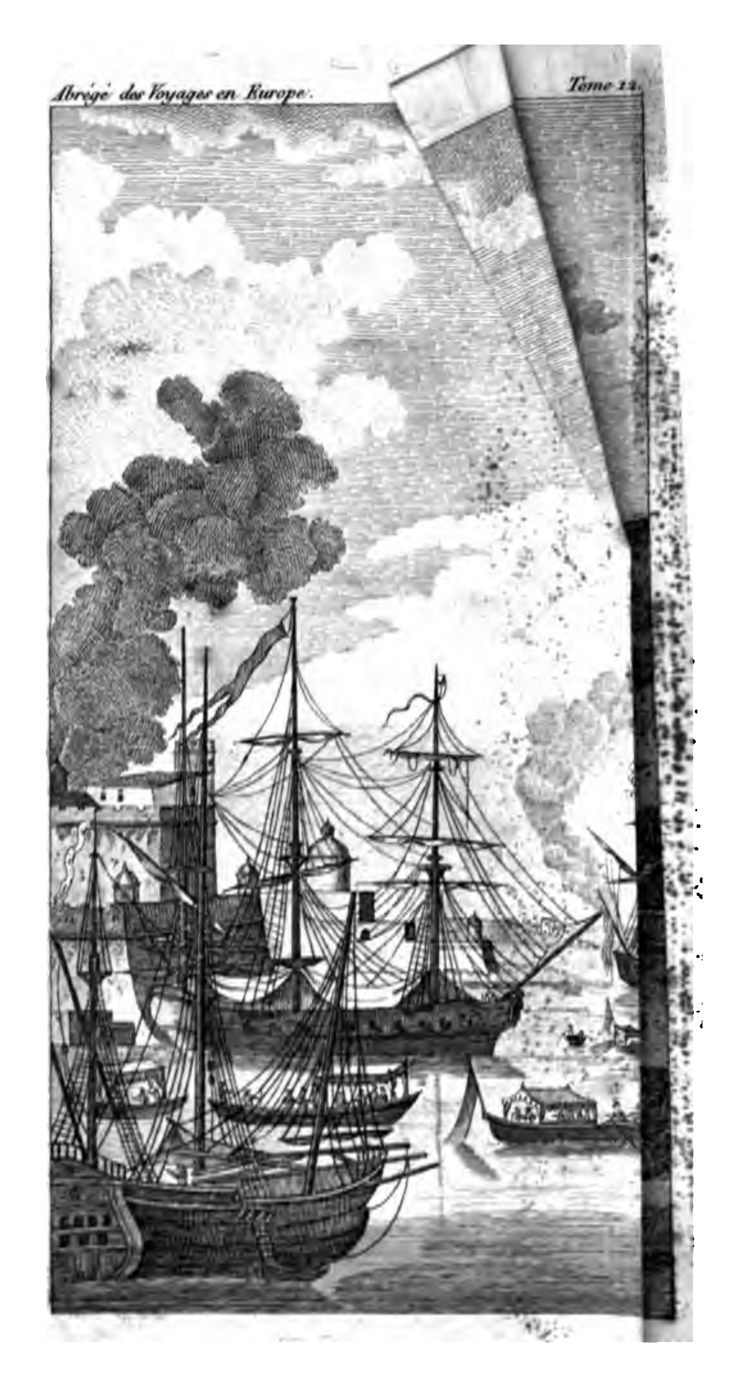




La Harpe

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

TOME XII.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES FAITS EN EUROPE,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages fait par La Harpe.

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,

CHEZ MOUTARDIER, LIBRAIRE,

Quai des Augustins, n.° 28.

AN XIII. — 1804.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

SUITE DU VOYAGE EN ITALIE.

CHAPITRE XIII.

Venise. — Son inquisition d'état. — Sa politique pour le maintien de son gouvernement. — Usages et mœurs. — Sigisbéat.

Venise.

On sait combien le gouvernement vénitien est soupçonneux, et combien chaque citoyen, noble ou citadin, craint de lui être suspect. Nul gouvernement n'est si despotique ni si sévère que cette aristocratie. La noblesse forme collectivement un des-

Venise.

pote, dont chaque noble, faisant une petite portion intégrante, est individuellement esclave. Il n'y a point de sultan plus redoutable qu'un despote immortel. Sans troupes, sans garde apparente, l'ordre subsiste à Venise sous l'aile de la crainte de l'inquisition d'état: tout est fait pour l'inspirer. Les procuracies offrent de toutes parts des trones sous la forme de masques de lion, avec des inscriptions qui, sous le titre de *denoncie secrète*, invitent les passans à dénoncer ténébreusement, et sans crainte de recherches, ce qu'ils savent ou croient, ou veulent faire croire de contraire à son gouvernement. Tous les sujets de délation sont articulés sur différens marbres. La première idée d'un étranger est qu'on doit être dans une inquiétude continuelle au milieu d'une foule d'espions contre-espionnés. Cependant le peuple proprement dit, n'est, ou ne se peut croire en aucun lieu plus libre qu'à Venise. On conviendra, je crois, que l'être le plus libre est celui qui peut, sans la moindre contrainte, satisfaire tous ses désirs. Voilà exactement l'état du peuple, et surtout celui du bas peuple vénitien. Ses jouissances sont en proportion avec ses désirs. Borné

aux seuls besoins physiques, ses idées ne vont pas plus loin ; il ne désire que ce qu'il fait, et fait tout ce qu'il désire. Il peut se livrer à tout ce qu'une police plus sévère sur les mœurs peut défendre ou modérer ailleurs. Le gouvernement a soin que la ville soit pourvue de vivres, et à un prix proportionné aux salaires. Le peuple a de plus une opinion de lui qui affermit son attachement et son obéissance au sénat, et dont son imagination est flattée : il se regarde comme l'appui et le défenseur de ses maîtres. Venise.

On ne doit donc pas être étonné de voir es nobles qui détestent l'inquisition d'état, échouer dans tous les efforts qu'ils ont fait de temps en temps pour rendre ce tribunal odieux au peuple, et parvenir ainsi à le renverser. Le peuple ne voit en lui que *le soutien de l'égalité et de la concorde, le frein de l'ambition des chefs, et le lien qui réunit toutes les parties de la république.*

En 1763 l'inquisition toucha au moment de sa ruine. L'attaque violente qu'elle essuya fut soutenue par Aloys Zéno, et par Paul Renier, homme courageux et ferme, qui parvint dans la suite à la dignité de doge. Mais le procurateur Marco Foscarini,

Venise.

et un ancien sénateur, Antonio Giorgi, firent échouer leur projet, et l'inquisition d'état fut conservée avec l'approbation d'une grande partie du peuple, dont on avait, il est vrai, acheté l'opinion.

Les trois inquisiteurs d'état n'étaient ordinairement choisis que parmi des vieillards d'une probité reconnue, et généralement estimés. On voulait que le grand âge fût chez eux le gage du silence des passions, et que l'idée de leur fin prochaine les ramenât sans cesse à la justice et à l'équité. Les progrès des lumières, de la civilisation, ont beaucoup diminué, dans ces derniers temps, l'extrême rigueur de leur tribunal.

La présence des inquisiteurs d'état, lorsqu'ils paraissent en public, produit à l'instant même le plus profond silence, une espèce de stupeur et une servile obéissance. Les groupes mêmes de ces nobles si fiers, qui ne se dérangent pour personne, se séparent et s'ouvrent subitement pour laisser un libre passage à ces redoutables magistrats, quand ils se montrent au *broglio* ou dans le palais. Le seul aspect de leur *fanté* (leur huissier), suffit pour dissiper les attroupemens tumultueux de la populace. Ces paroles terribles, *au nom de l'inquisition*

d'état, qu'il prononce lentement et d'un ton de voix grave, rétablissent seuls la tranquillité. Venise.

Un vieil ennemi de ce tribunal, le fier doge Reinier, qui mourut en 1789, fut frappé de sa verge de fer peu de temps avant de quitter la vie. Il était accusé d'avoir moins consulté les lois que son avarice, en conférant certaines places, et les inquisiteurs lui envoyèrent un député pour le réprimander. La réponse du doge fut ferme comme son caractère. Alors les inquisiteurs vinrent en personne et solennellement le réprimander; et à l'issue de leur visite, les portes du palais ducal se fermèrent pour trois mois sur le chef de l'état, constitué prisonnier par les triumvirs.

Un véritable service rendu par l'inquisition d'état, c'est le maintien le plus sévère de la liberté publique. Si, malgré les canaux qui la coupent en tout sens, Venise ouverte et sans garde se distingue éminemment par là des autres villes d'Italie, c'est à son tribunal secret qu'elle en est redevable. Il a toujours les yeux ouverts sur les repaires les plus cachés; il pénètre les ténèbres dont le crime cherche à s'envelopper; il prévient ou punit subitement les

Venise.

attentats, et conserve ainsi ou rétablit promptement le bon ordre et la tranquillité, dont on sent mieux le prix dans une ville où l'on se livre avec tant d'ardeur aux plaisirs.

On sait que les promenades sur l'eau sont un des amusemens les plus fréquens de Venise. J'en avais faite une un jour avec mes amis, jusqu'aux îles des Lagunes les plus éloignées. Au retour, nous fûmes surpris par la tempête. Nous restâmes d'abord assez tranquillement sur notre légère gondole, ballotés par les vagues qui grossissaient toujours. Bientôt, nous entendîmes les deux gondoliers, dont l'un manœuvrait à la poupe et l'autre à la proue, entonner comme de concert le même chant. C'étaient des stances du Tasse qui leur sont familières comme le sont ailleurs au peuple les mauvaises chansons faites pour lui. Les Vénitiens qui m'accompagnaient se regardèrent alors avec un air d'effroi, parce que ce chant leur annonçait que le danger augmentait. Le gondolier de la proue, sans doute pour nous éviter plus de frayeur, tira les rideaux noirs de la gondole et nous déroba ainsi l'aspect des vagues irritées. Il nous pria aussi de fermer les ouvertures

latérales de notre petite chambre, et nous continuâmes à naviguer au fort de la tempête, sans que nos mariniers interrompissent leurs chants. Ils parvinrent au moins, de cette manière, à dissiper ma crainte et celle de mon compagnon. Nous regagnâmes heureusement la ville, mais ce fut alors qu'en débarquant, mon gondolier convint du péril que nous avions couru. Voilà, s'écria-t-il, une tempête où un barcarole même pouvait périr! les naufrages de ces habiles mariniers sont en effet fort rares, quoiqu'ils se hasardent en pleine mer par toutes sortes de temps avec leurs légères gondoles.

Venise.

C'est en général, une classe d'hommes très-intéressante, que celles des barcaroles de Venise: intrépides et rusés, ils exigent une surveillance très-active de la part de la police. Leur nombre qui est très-considérable, et l'union qui règne entr'eux, les rendraient même redoutables, si l'administration n'avait su s'en attacher une certaine quantité par l'espionnage ou par d'autres fonctions, et trouver ainsi, dans le corps même, un moyen de dissiper les inquiétudes qu'il fait naître.

Dans toute l'Italie, et surtout à Venise,

Venise.

le climat et le goût particulier des habitans ont établi la coutume d'employer les trois quarts de la nuit à des occupations auxquelles la nature semble avoir destiné les heures du jour. C'est la nuit que les sociétés se réunissent dans les palais ou les casins, ou salles d'assemblée de la noblesse et de la riche bourgeoisie. L'heure des divertissemens publics est réglée d'après cette coutume. Le peuple même s'y conforme dans la poursuite de ses affaires, et les rues étroites qu'il habite sont aussi vivantes, aussi bruyantes à minuit que pendant le jour. Malheur à l'étranger qui couche dans leur voisinage et qui n'est pas fait à ce bruit. Pour réparer la perte du sommeil dans les momens qui partout ailleurs lui sont consacrés, ils font une longue sieste, d'où résulte une stagnation générale des affaires publiques et privées, pendant plusieurs heures de l'après-midi.

L'illumination générale des maisons et des boutiques fait disparaître, dans les rues, l'obscurité de la nuit. Celle des boutiques est surtout très-brillante, parce qu'elles se touchent. C'est particulièrement la nuit, que l'on fréquente les petits pavillons élégamment ornés et illuminés, où l'on vend

du café et des rafraîchissemens : les femmes, même celles du bon ton, s'y réunissent alors avec leurs sigisbés. Venise.

On sait que le Sigisbéat est une coutume particulière à l'Italie. Quelque chose qu'on puisse dire pour la justifier, elle n'en est pas moins une des causes principales de la corruption des mœurs dans les classes élevées : elle contribue aussi à la ruine des familles, parce que les sigisbés, soumis à tous les caprices de leurs dames, ne peuvent souvent les satisfaire que par la prodigalité. Au reste, tout se passe à l'extérieur dans les règles de la bienséance ; et sous ce point de vue, le sigisbéat italien est moins scandaleux que celui des autres pays où, sans en porter publiquement le nom, la chose existe. Elle y choque beaucoup plus les bonnes mœurs, y trouble davantage la paix des familles, et y sappe au moins aussi profondément les principes de la moralité.

Le carnaval de Venise, dont on parle tant, et qui ne finit presque pas, puisque dès les premiers jours d'octobre, on va au spectacle en masque, est de tous ceux que j'ai vus, le moins gai ; la réputation qu'il a dans toute l'Europe, doit avoir attrapé

Venise.

bien des étrangers qui sont venus pour le voir. Il consiste à porter un manteau noir et un *domino* de même couleur, qui n'enveloppe que la tête et les épaules, un chapeau uni ou à plumes et un masque blanc sur le visage, ou dans la corne de son chapeau: ainsi affublé, on va à ses affaires, à ses visites, et le soir on assiste aux spectacles. Cet uniforme, qui n'a rien de séduisant pour les yeux, est très-commode pour la liberté; il confond les états et les sexes, car les femmes sont équipées de même, et donne lieu à mille larcins amoureux, que les religieuses, et les moines à qui l'on permet aussi ce déguisement, partagent quelquefois avec le public. La police ferme les yeux sur les écarts des couvens, et cette indulgence qui les attache au gouvernement, les empêche de cabaler en faveur de la cour de Rome.

La même autorité qui permet les masques, ne souffre pas qu'on les trouble dans leurs assemblées ni dans leurs plaisirs.

Jusqu'aux huit derniers jours, à l'exception du masque, on ne se douterait pas qu'on est en carnaval. Alors le peuple se met de la partie; et le moindre polisson, les juifs, les artisans, les crocheteurs, tout

se déguise et va jouer au *ridotto*. Il suffit d'avoir un nez postiche pour y entrer. Ce *ridotto*, qui s'ouvre immédiatement après noël, est un endroit affreux, d'une puanteur et d'une malpropreté incroyables. Ce sont cinq ou six grandes pièces, plus noires, plus enfumées qu'une cuisine de prison. Le cuir doré, qui sert de tapisserie, y est du temps de la fondation de la république. Dans toutes ces pièces, il y a au moins soixante tables le long des murs, dont elles ne sont séparées que par le banc de bois, où un noble, en robe et en énorme perruque, assis pendant vingt-quatre heures, est relevé par un autre, qui ne se retire que quand il tombe de sommeil. Jour et nuit, ces salles sont remplies de toutes sortes de gens, même de la lie du peuple, dont on ne voit que les mains plus sales et plus noires que celles de nos décroteurs. On ne doit y paraître que sous le masque, et si vous l'ôtez, un huissier vient aussitôt vous avertir de le remettre. Je ne puis vous exprimer à quel point cet endroit m'a fait horreur. Il est affreux que la première noblesse soit l'instrument de la ruine de tant de malheureux ; car on compte que chaque année il reste environ soixante mille pis-

Venise.

Venise.

toles au *ridotto*. On m'a assuré que depuis mon départ ces jeux publics avaient été défendus.

Le jeudi gras est le plus beau jour du carnaval : on y donne au peuple des spectacles en plein air, dont le premier rappelle le souvenir d'un ancien événement tiré de l'histoire de la nation. Un certain Ulric, patriarche d'Aquilée, fut pris avec douze de ses chanoines par les Vénitiens à qui il faisait la guerre, et n'obtint sa liberté et celle de ses prêtres, qu'en s'obligeant d'envoyer à la république, tous les ans, en leur place, un taureau, et douze cochons, symbole des anciens prisonniers. Dès qu'ils arrivaient à Venise, on les conduisait en grand appareil au milieu de la place, et on leur coupait la tête en présence du doge et des sénateurs en robe rouge. Cette exécution se faisait au bruit des huées et des insultes de la populace, contre l'archevêque et les chanoines représentés par le taureau et les cochons. Cette fête comique a été observée pendant plusieurs siècles ; mais comme les cochons faisaient trop de tapage, on leur a substitué deux bœufs gras. Le boucher, qui, cette année, a coupé au premier la tête d'un seul coup, a été fêté, ca-

ressé, embrassé par le peuple admirateur de sa force et de son adresse. Ses garçons ont pris cette tête, et l'ont montrée en signe de triomphe à la populace, qui a fait rétentir la place de ses bruyans applaudissemens. Les deux autres ont été manqués, et ce n'est qu'au troisième ou quatrième coup qu'on a pu leur détacher la tête. L'épée de bataille avec laquelle on fait la décollation, est longue de quatre pieds et large de quatre doigts dans toute sa longueur ; il faut pour la lever, le bras le plus vigoureux.

Venise.

Sur la même place, et toujours en face des fenêtres du doge, sont élevés deux échafauds, sur lesquels on représente les forces d'Hercule. Ce sont des gondoliers ou autres, avec des camisoles d'étoffe, et des grelots à leurs jarretières, qui les exécutent. Huit hommes rangés deux à deux portent sur leurs épaules de longues pièces de bois, sur lesquelles il en monte quatre autres, deux autres sur ceux-ci. Sur ces deux, un homme seul, et sur ce dernier, un enfant de huit ou dix ans, qui se tient debout sur ses épaules et termine la pyramide. Quelquefois le plus élevé a les jambes en haut, et sa tête posée sur celle de l'homme qui le porte.

Venise.

Un autre spectacle est celui d'un gondolier qui monte dans un petit batéau, le long d'une corde, depuis la galère qui est dans le port, jusqu'au haut du clocher de St.-Marc, c'est-à-dire, jusqu'au sommet de la tour qui est vis-à-vis l'église; il boit et mange en se faisant hisser, et tire plusieurs coups de pistolet. Quand il est parvenu au haut de la tour, il en sort par l'autre côté, et vient, dans son petit bateau, le long d'une autre corde attachée par un bout au balcon de la seigneurie, présenter au doge un bouquet. Celui-ci lui donne quelques pistoles; on lui fait boire un coup, et il remonte par où il est venu : il repasse de l'autre côté, reprend son bateau, et regagne, le long de sa première corde, la galère d'où il était parti.

Ces fêtes se terminent par un feu d'artifice qui se tire avant la nuit, parce qu'il faut que tout soit fini de jour. La ville entière est alors assemblée dans la place St.-Marc; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'arrive jamais de malheur, quoique le peuple ait droit ce jour-là, de porter des armes, à l'exception du fusil et des pistolets. Mais une heure après que le jour est fini, si l'on trouve encore quelqu'un armé, on le conduit en prison.

Le reste du carnaval est assez insipide ; le peuple se masque en arlequin, en polichinel, en matelots, en bergers. On déguise même les enfans, et les pauvres demandent l'aumône sous le masque. Une des libertés les plus chères aux Vénitiens, c'est de pouvoir rester six mois de l'année sous ce déguisement, et il n'y a point de fêtes publiques où il ne soit permis. Venise.

La dernière semaine se passe en bals particuliers et en bals publics ; les uns et les autres sont également tristes, s'ils durent huit heures, on y en emploie six à danser des menuets avec mauvaise grâce, et deux tout au plus en contredanses où l'on saute moins qu'on ne marche. On y paie les places et les rafraîchissemens. Les nobles qui donnent ces bals, reçoivent l'argent, et s'abonnent avec le maître d'un café, qui partage avec eux le bénéfice.

Tous les dimanches de carême, on donne des courses de barques, près d'une petite île où demeure le patriarche, et qui n'est séparée de la ville que par un pont de bois. Pendant la semaine sainte, il y a quelques églises où le *miserere* se chante en musique qui ne serait pas déplacée dans un opera comique.

Venise. Le jeudi saint, on expose le sang précieux dans l'église de St.-Marc. Derrière le cœur est une espèce de niche fermée d'un rideau, où se tient le patriarche; et près de là, des possédés, hommes et femmes, font entendre des hurlemens dont retentissent les voûtes du temple. Une douzaine de processions extrêmement nombreuses, moins par le clergé que par les confréries qui ont chacune leurs reliques, et par des pénitens de toutes les couleurs, arrivent successivement, font le tour de la place, entrent dans l'église par une porte, en sortent par une autre; mais quand elles approchent de l'endroit où est le précieux sang, le prélat ouvre son rideau, donne au peuple sa bénédiction, et c'est alors que les possédés font un tapage d'enfer. Le peuple croit fermement que plusieurs d'entre eux sont délivrés. La plupart de ces processions s'en retournent par eau dans de grandes gondoles. La quantité de cierges, de torches, de flambeaux, fait sur les lagunes un effet charmant qui dure jusques à onze heures du soir.

A propos des processions, celle du rosaire est une des plus plaisantes et des plus singulières qu'on puisse imaginer. Les Dominicains

minicains ont l'honneur de l'invention. On voit d'abord paraître une troupe de jeunes garçons, les plus beaux et les mieux faits qu'on ait pu trouver, qui représentent les anges et les saints : le même nombre de filles, d'une figure et d'une taille distinguées, jouent à côté d'eux le rôle de saintes, et chacune d'elles porte le nom du personnage qu'elle représente. Parmi toutes ces filles, sont dispersés quelques jeunes égrillards, déguisés en diables, dont l'emploi est de les distraire par les postures les plus grotesques. On dit même qu'il se trouve certains diablotins entreprenans, qui prennent quelquefois des libertés capables d'alarmer la pudeur des jeunes vierges. Cette farce ridicule est destinée à faire voir le courage héroïque des saintes qui ont résisté constamment, pendant leur vie, aux attaques de l'esprit malin. Venise.

A la suite de ces héroïnes de la loi nouvelle, on voit paraître celles de l'ancien testament, représentées par plusieurs matrones, qui joignent à un air grave et respectable, la fraîcheur et les agrémens de la jeunesse. Derrière elles, on porte en cérémonie, sur un brancard, une jeune et belle fille, qui tient en main un sceptre, et sur

[redacted] Venise.

la tête une couronne royale. Un de ses principaux ornemens est un rosaire extraordinairement grand, dont les grains sont d'une grosseur prodigieuse. Tous ces attributs font aisément reconnaître que ce personnage représente la sainte Vierge.

Le second carnaval, celui de l'ascension, dure quinze jours, autant que la foire de la place St.-Marc, qui s'embellit encore par l'affluence du monde qui y arrive. Toutes les boutiques sont décorées et divisées par rues, celles des quincaillers, des orfévres, des peintres, des marchands de soie, des bijoutiers, des libraires, etc., toute la ville s'y rend à midi : on y voit des charlatans, des saltimbanques, des diseurs de bonne aventure, qui, à travers un long tuyau, portent leurs oracles dans l'oreille des curieux qui se livrent à la joie, à l'étonnement, à la terreur, suivant la nature de ces prédictions. Mais l'espèce de charlatans la plus remarquable sont les raconteurs qui, sous des haillons et à demi-nus, narrent, en termes choisis et avec emphase, mille événemens merveilleux et tragiques. Chaque récit dure autant qu'il plaît à celui qui tient la parole. Le peuple, attentif, les yeux sur l'historien, immobile, bouche béante et

respirant à peine, ne se lasse point d'écouter. Les nobles et les honnêtes gens grossissent la foule; et si le cercle n'est point encore formé, le charlatan arrête le premier venu et lui dit: « Ecoutez, seigneur, « écoutez, c'est la chose la plus étonnante, « l'aventure la plus extraordinaire, l'his- « toire la plus incroyable, dont vous puis- « siez avoir jamais connaissance. » Puis, en s'éloignant peu à peu et criant comme un énergumène, il assemble autour de lui la multitude; et, sans rien demander aux assistans, il laisse tomber son chapeau dans les endroits les plus pathétiques; c'est le moment de la récolte. Les auditeurs touchés y jettent quelques pièces de monnaie. Sans paraître y prendre garde et sans interrompre son récit, le raconteur relève son chapeau, dont il se sert ensuite pour appuyer quelqu'autre pathos.

Venise.

Les cafés, bien différens des nôtres, qui n'ont qu'une salle commune, offrent une distribution de cellules, où l'on soupe, si l'on veut, seul ou tête à tête, sous le masque ou sans masque. Ils sont également honnêtes pour les deux sexes, et les liqueurs chaudes ou froides qu'on y présente, m'ont paru excellentes. J'y ai fait quelques sou-

Venise.

pers qui m'ont tiré du préjugé où j'étais sur la discrétion imposée aux Vénitiens, relativement aux matières politiques. Une foule de gens qui se succédaient, n'avaient point d'autre entretien, et se réjouissaient ou s'affligeaient des nouvelles courantes; les affirmaient ou les niaient, suivant qu'elles se trouvaient favorables ou désavantageuses au parti qu'ils avaient embrassé. Il est pourtant vrai qu'on ne souffrirait pas qu'on en parlât sans ménagement et avec passion. Le gouvernement a une attention particulière à ce que le peuple s'accoutume à obéir, sans pénétrer dans les motifs qui doivent l'y déterminer. On ne permettrait pas même qu'un étranger vînt troubler l'ordre établi, ou par une indiscrétion de plaisir, ou par une curiosité qui devient aisément criminelle dans un pays où la défiance semble assurer la tranquillité de l'état. On ne veut pas laisser, sous les yeux du citadin, un exemple qu'on regarde comme dangereux; et un homme, de quelque rang qu'il soit, quand on lui fait dire que l'air de Venise ne lui convient pas, doit se retirer, s'il n'a pas envie qu'on l'y contraigne. On a déjà dit que les ambassadeurs des autres puissances sont obligés de vivre dans une re-

traite perpétuelle. Ils n'ont en effet de société qu'entr'eux, et ne peuvent voir dans ce particulier, ni noble, ni sénateur, encore moins le doge; il y a un conseil pour traiter avec eux. Un étranger, qui accepterait un lit dans leurs maisons, trouverait toutes les autres fermées. C'est ainsi que la république regarde sans cesse autour d'elle, pour écarter tout ce qui pourrait la blesser. Venise.

L'état de courtisannes, qui fut longtemps une des plus rares singularités de cette ville, était encore dans toute sa splendeur il y a soixante ans. C'était les Laïs, les Léontium des Grecs; c'étaient les Marion de Lorme, les Ninon-Lenclos des Français. Tous ceux qui faisaient profession de galanterie vivaient plus avec elles qu'avec leur femme. C'est chez elles que se traitaient les affaires sérieuses, etc.; mais cet état mitoyen entre la débauche titrée et la basse prostitution, ces financières de Vénus qui s'engraissaient de la substance des nobles et de l'argent des étrangers, n'existent plus à Venise; la république les a renvoyées, et permet qu'elles soient remplacées ou par les honnêtes femmes, ou par ces malheureuses que la faim

Venise.

Galuppi et *Scarlati* sont connus de toute l'Europe, et Paris a été long-temps dans l'enthousiasme pour des bouffons qui venaient de Venise. Cette ville a sept à huit théâtres qui sont ouverts cinq ou six mois de l'année et portent tous des noms de saints; l'opéra de St.-Jean-Chrysostôme, l'opéra de St.-Luc, le théâtre de St.-Benoît, de St.-Moyse, de St.-Ange, que vous prendriez pour autant de jeux de paume, sans architecture, sans avenue, sans dégagemens. Ils appartiennent à des nobles Vénitiens qui les louent, et je les ai vus quelquefois tous remplis en même-temps; mais les acteurs m'en ont paru détestables, et tous leurs gestes faits à contre-sens.

Les arts, la peinture surtout, ont totalement dégénéré de leur ancienne célébrité. La sculpture n'a aucun sujet dont elle puisse s'honorer: l'imprimerie, pratiquée à Venise dès son enfance, y est exercée avec plus de succès. On connaît les anciennes éditions qui font encore l'ornement des grandes bibliothèques. Depuis *Alde Manuce*, dont Erasme lui-même, le savant Erasme, si l'on en croit Scaliger, n'a pas dédaigné d'être le correcteur de l'imprimerie, cet art

s'est soutenu avec gloire, et l'état continue à lui accorder cette protection et cette liberté qui doit contribuer à favoriser ses progrès; on regrette seulement que la beauté du papier ne réponde pas toujours au reste de l'édition. On vient d'en donner une de la Jérusalem délivrée, grand *in-folio*, dont les gravures m'ont paru bien exécutées. Les principaux livres de toutes les religions ont été imprimés à Venise. Les Juifs y ont fait une édition du talmud, les Turcs, de l'alcoran, et Fra-Paolo, de l'histoire du concile de Trente. Venise.

A propos de Fra-Paolo, parmi plus de deux cents statues érigées à l'honneur des hommes illustres de la nation, on est fâché de ne pas voir celle de cet homme célèbre qui, avec tant d'éloquence et au péril de sa vie, défendit les droits de la république contre les entreprises de la cour de Rome. Son génie seul aurait mérité un monument. Il est enterré dans l'église des Servites, sans inscription ni épitaphe, sans aucune indication qui en rappelle le souvenir. Le sénat enjoignit à ses ambassadeurs de notifier la mort de ce sujet illustre à tous les princes de l'Europe, honneur qui n'est accordé

Venise.

qu'au doge; et, pour donner plus d'éclat à sa reconnaissance, il fut ordonné, par un décret, qu'on lui érigerait un mausolée aux frais de l'état: mais ce projet est resté sans exécution par ménagement pour le St.-Siége.

CHAPITRE XIV.

Antiquité de la république de Venise. — Traits remarquables de son histoire. — Nature et organisation de son gouvernement. — Conquête de tous ses États par les Français. — Traité de Campo-Formio, qui les cède à l'empereur, et les incorpore à ses États héréditaires.

Venise.

Un peuple qui compte onze cents ans d'antiquité, reconnu en corps de nation, peut bien remonter jusqu'à la guerre de Troie, comme font quelques-uns des annalistes de Venise, quoique cette époque soit encore bien antérieure au temps où, venu de la Terre-Ferme, il a commencé à habiter les marais de l'Adriatique. Quelques siècles de plus ou de moins ne sont rien au-delà de mille ans. Dans le septième, les peuplades de ces marais avaient chacune un chef, qu'on appelait tribun. Elles se réunirent pour leur mutuelle défense, et se donnèrent un *doge*, un *duc* et un conseil général ou *sénat*. Ces deux colonnes

inébranlables de la république ont été depuis ce temps la base fondamentale du gouvernement. Toutes les magistratures dont on les a environnées ne sont que des appuis subsidiaires. Les circonstances les ont créées, détruites et rétablies; et ces mutations, l'ouvrage de l'intrigue et surtout des troubles, font la partie principale de l'histoire politique de cette république célèbre.

Venise.

Venise, située au fond du golfe Adriatique, dans les *Lagunes*, espèce de marais dont les canaux forment des îles, s'élève majestueusement au milieu des eaux. Trop profondes, ces eaux donneraient accès aux navires; diminuées par l'amas des immondices, elles pourraient disparaître, et Venise se trouverait réunie à la Terre-Ferme; dans l'un et l'autre cas, cette ville serait également exposée à une invasion. Aussi les Vénitiens prennent-ils autant de peine pour n'être pas abandonnés des eaux, que les Hollandais pour n'être pas submergés. Ils creusent avec soin leurs canaux, et font même de grands travaux pour détourner des rivières dont la vase pourrait causer des attérissemens.

On conjecture que la première de ces

petites îles habitée fut *Rialte*, qui est encore le plus considérable des monticules, sortis du sein de la Méditerranée, qui se sont chargées de palais. Alors elles ne portaient que des cabanes couvertes de roseaux. Leurs habitans, n'ayant qu'un modique revenu, occupés de la pêche, ne connaissant ni luxe ni ambition, étaient recommandables par des mœurs pures et simples, par leur zèle pour le bien public et l'union qui régnait entr'eux. A la fin du cinquième siècle, leur marine était encore très-imparfaite; ils osaient à peine se hasarder hors de leurs lagunes; leur attention principale était la conservation de leurs salines. « Ce « sont là, leur disait un ministre du roi « des Goths, ce sont là vos champs et « vos moissons. Le sel vaut pour vous la « plus riche monnaie, puisqu'il vous fournit toutes vos subsistances. » De tout temps, ce qui sert à satisfaire les besoins a été la richesse la plus certaine. Venise.

La première guerre des Vénitiens, mais dont on ignore la date précise, a été au commencement du sixième siècle, contre des pirates. Ils s'aguerrirent et se mirent en état d'être recherchés par les généraux de l'empire grec. Le célèbre Narsès admira

leur situation, et s'employa à les réconcilier avec les habitans de Padoue, jaloux de leur prospérité. Ces petites peuplades, épiées par les Lombards disposés à profiter de leurs divisions, ne trouvèrent de meilleur parti à prendre que de se donner un général, sous le nom de doge, chef subordonné au conseil de la nation, et on statua qu'il ne serait pas héréditaire.

Venise.

Venise alors jette les premiers fondemens de sa grandeur, et se rend fameuse par mille victoires remportées sur les Pisans, les Padouans, les Génois, les Hongrois, les Normands, les Grecs et les Sarrasins. L'empire de la mer Adriatique, la conquête de la Dalmatie, et surtout l'extension du commerce, objet principal de la politique vénitienne, sont le fruit de la valeur de ce peuple. Bientôt les croisades, qui dépeuplèrent et appauvrirent le reste de l'Europe, apportèrent des trésors immenses dans le sein de la république.

Ce n'est point un zèle barbare et fanatique qui fait prendre part aux Vénitiens dans ces entreprises insensées; l'intérêt seul les détermine à employer leurs flottes en faveur de l'Europe armée contre l'Asie; ils vendent aux autres croisés le passage

et les vivres, et acquièrent dans ces guerres une célébrité qui n'est balancée que par les Génois leurs rivaux. Venise.

La quatrième croisade est surtout l'époque de leur grandeur et de leur puissance: ils signalent leur bravoure contre les Grecs; renversent, avec les Français, l'empire de Constantinople, et en partagent les débris. Le doge Henri Dandolo, aveugle et âgé de quatre-vingt-dix ans, est le principal chef de cette grande entreprise: à la gloire de conquérir l'empire de Constantinople, il joint celle de le refuser.

Un tel accroissement de pouvoir irrite la jalousie des Génois: ces deux peuples font voir à la Méditerranée le même spectacle que lui donnèrent autrefois Rome et Carthage.

Une fête charmante que Venise fait annoncer à toutes les villes du voisinage, devient l'occasion d'une guerre entre les habitans de Venise et ceux de Padoue; c'était le siège du château d'amour.

Un palais magnifique, élevé sur la place, d'une architecture légère, et couvert des ornemens les plus galans, doit être défendu par les plus belles filles; et les jeunes gens des environs sont invités à venir les attaquer.

Venise. Il en vient en effet de toutes les villes, et principalement de Venise et de Padoue, qu'on sépare en différens quadrilles. De jeunes et aimables héroïnes qui, à l'éclat de la beauté, savent allier l'art de la parure, placées au haut du château, armées de boucliers tissus de fleurs, ne combattent qu'avec des lys, des oranges et des roses, et leurs jeunes agresseurs se servaient des mêmes armes. Une harmonieuse symphonie sonne la charge, et l'air est aussitôt obscurci par les fleurs qui volent de toutes parts. Le quadrille vénitien veut forcer les portes du palais; le quadrille padouan s'y oppose: la querelle devient vive; les Padouans foulent aux pieds l'étendard des Vénitiens; ceux-ci, outrés de cet affront, mettent l'épée à la main: les magistrats, effrayés, font finir le spectacle. Cet événement réveille l'ancienne animosité des deux peuples, et se termine par une guerre qui n'est pas avantageuse aux habitans de Padoue.

Le même siècle nous offre l'histoire glorieuse de *Carlo Zeno*, ses blessures, son courage, sa générosité, ses maladies, sa mort et les honneurs qu'on rend à sa mémoire. Ce brave Vénitien revient de l'Orient, où il a remis un de ses princes sur le trône, rencontre

Venise.

rencontre un bâtiment génois chargé de richesses et l'attaque. Dans le combat, il a le pied percé d'une flèche; il l'arrache, bande sa plaie à la hâte, et continue de donner ses ordres. Dans le même instant, un autre trait lui enlève un œil, il essuie la blessure, et donne encore ses ordres comme auparavant. Il repart pour Venise. On lui députe deux sénateurs, qui lui défendent d'entrer dans le port. La saison était rigoureuse, la flotte souffrait; Zeno représente que malgré les ordres du sénat il ne s'exposera pas à la perdre. Il reçoit une seconde députation avec de nouvelles menaces; Zeno persiste, l'équipage murmure; on lui permet enfin d'entrer dans le port. Zeno se rend au palais: on veut qu'il se constitue prisonnier. Le peuple se soulève contre ce jugement, et l'on consent enfin que Zeno vienne se reposer de ses fatigues, et se guérir de ses blessures.

Pierre de Tolède, gouverneur de Milan; le duc d'Ossonne, vice-roi de Naples; et le marquis de Bedemar, tous dévoués à l'Espagne, et persuadés que le seul moyen d'assujettir l'Italie à cette puissance, est d'anéantir la république de Venise, forment entr'eux la résolution de lever cet obstacle

Venise. à l'agrandissement de leur monarchie. On doit, en un même jour, mettre le feu à l'arsenal et au palais, égorger tous les nobles, s'emparer de la capitale; et, à la faveur de ce bouleversement imprévu, le gouverneur de Milan doit pénétrer dans la Lombardie vénitienne, le duc d'Ossonne saccager le Frioul et se rendre maître de la Dalmatie, et l'Anglais Hellot, entrer dans les lagunes au signal convenu. Les incendiaires, les assassins, tout est prêt; les lieux sont désignés, les temps marqués, et le sénat n'a aucun soupçon. Quelques contre-temps, effets du hazard, obligent les conjurés à différer, et ce délai fait découvrir le complot à deux Français, qui en avertissent le gouvernement. On envoie de tous côtés des ordres pour en arrêter les auteurs: les coupables sont condamnés aux derniers supplices; et le sénat ordonne des prières solennelles en actions de grâces de la protection qui a sauvé la république.

Ainsi finit cette conjuration si élégamment écrite par l'abbé de St. Réal, et dont la réalité est néanmoins contestée par d'autres écrivains. On peut sans doute reprocher à St. Réal, de s'être trop livré à son imagination, et d'avoir chargé la vérité d'une

Venise.

multitude de fictions, pour rendre sa narration plus intéressante; mais pour ceux qui révoquent en doute l'existence même de la conjuration, leurs raisons ne me paraissent pas devoir contrebalancer le témoignage de tous les historiens de Venise, et l'opinion généralement établie, qui met cet événement au rang des faits historiques. Il est vrai que le marquis de Bedemar, pour se laver d'un crime qui le couvrait de honte, fit courir le bruit que ce n'était qu'une imposture de la part des Vénitiens; mais outre que la simple allégation d'un témoin intéressé n'est point une preuve, peut-on croire qu'un gouvernement aussi équitable que celui de Venise, sur une supposition dont la preuve lui était connue, se soit déterminé à verser tant de sang innocent, et qu'une pareille horreur n'ait pas été authentiquement dévoilée. Cet événement a fourni aux Anglais le sujet d'une tragédie, que M. de Laplace a imitée sous le nom de *Venise sauvée*.

La machine du gouvernement vénitien a un rouage très-compliqué. Quand on est étranger, on a besoin d'étude pour en saisir le jeu.

Le *grand conseil* est composé de tous les

Venise.

nobles qui ont atteint l'âge de vingt-cinq ans. Il s'assemble tous les dimanches et jours de fêtes. Il nomme à toutes les charges, à l'exception de quelques-unes qui sont à la disposition du sénat.

Le *collége* est formé du doge, de six conseillers, sans lesquels il ne peut rien faire, de la *quarantie criminelle*, cinq *sages grands de la Terre-Ferme*, cinq *des ordres*, et *six sages grands* sans addition. Le collége donne audience aux ambassadeurs, aux généraux, aux députés des villes, et convoque le sénat.

Le *sénat* ou *prégadi*, est l'assemblée des trois cents nobles : il n'y a guère que cent vingt sénateurs de cet ordre. Pour complèter le nombre, on tire les autres de tous les tribunaux. Le sénat décide de la paix et de la guerre, établit les impôts, fixe le taux des monnaies, dispose de tous les hauts emplois, et nomme les ambassadeurs.

Le *conseil des dix* juge de tous les crimes d'état, et exerce une autorité souveraine sur le doge même.

Les *inquisiteurs d'état*, au nombre de trois, sont tirés de ce conseil, et sont encore plus redoutables, puisqu'ils ont autorité même sur les autres membres du con-

seil des dix. Quand ils sont tous trois du même avis, ils font mourir sans rendre compte: ils ont partout des espions, font des visites nocturnes dans le palais Saint-Marc, qu'habite le doge. Ils y entrent et en sortent par des issues secrètes dont ils ont la clef. Dans leurs expéditions, il est aussi dangereux de les voir que d'en être vu. Ceux que le conseil des dix fait arrêter sont interrogés par un des inquisiteurs d'état. Les réponses communiquées, ils sont jugés sans qu'il leur soit accordé de défendre leur cause, d'avoir un avocat, de voir leurs parens, ni de recevoir des lettres. S'ils sont manifestement convaincus, l'exécution se fait en public; sinon, dans le secret de la prison. Le supplice le plus commun est de noyer: On prétend que ce tribunal a pour maxime qu'il vaut mieux perdre vingt innocens, que de sauver un coupable. Cette imputation paraît outrée: mais il est certain que ce tribunal penche extrêmement vers la sévérité, et que les moindres fautes en matière d'état y sont irrémissibles.

Venise.

Les *avogadors* sont dans chaque tribunal chargés de provoquer l'exécution des lois. Les *censeurs*, au nombre de deux, veillent sur les mœurs des particuliers; la *quaran-*

Venise.

tie criminelle et *civile* juge les affaires des particuliers. Sa dénomination indique le nombre des membres et leurs fonctions. Les *procurateurs* de St. Marc ont l'intendance des hôpitaux, des bibliothèques et des aumônes publiques, veillent au maintien du repos et du bon ordre dans les familles.

Le *chancelier* doit toujours être un bourgeois ou *citadin*. Il semble que les fonctions et les honneurs dont il jouit lui aient été attribuées, pour dédommager le peuple, dont il reste le représentant, de la puissance qu'il a perdue. Il porte le sceau de l'état, a le titre d'excellence, et la préséance sur tous les sénateurs et magistrats, excepté sur les conseillers de la seigneurie, qui passent pour ne faire qu'un avec le doge. Le chancelier est à vie, jouit de tous les priviléges de la noblesse, assiste, mais sans voix délibérative, à tous les conseils, excepté à celui des dix; fait une entrée publique après son élection, et reçoit les mêmes honneurs que le doge après sa mort.

Le doge a tout l'extérieur de la souveraineté, sans en avoir presque aucune réalité. Il vit dans une contrainte perpétuelle, qui rejaillit même sur sa famille, ne peut s'ab-

senter sans permission, et ne fait aucune fonction d'éclat que comme commissaire de la république : non-seulement ses actions, mais encore ses paroles sont surveillées. S'il manque à quelque chose, il est exposé à de dures réprimandes; son palais est rempli d'espions, et s'il venait à se lasser de cette gêne, il lui est défendu d'abdiquer. Cependant on trouve pour cette dignité des hommes qui n'ont pas besoin de fortune. Le doge a sous sa juridiction l'église de St. Marc : il en nomme tous les chanoines. Il est aussi supérieur d'un célèbre monastère, où l'on n'admet que des filles nobles qui sont fort libres sous son gouvernement. Le reste du clergé est soumis à l'inspection du sénat. Venise.

La république considère plus le service de mer que celui de terre. Elle entretient toujours sur les vaisseaux et sur les galères un certain nombre de jeunes nobles, pour qu'ils s'instruisent dans la marine. Outre cela, elle ordonne aux négocians de ses états qui mettent des vaisseaux en mer, d'y recevoir et garder à leurs frais, deux ou trois pauvres gentilshommes, qui ont le privilége d'y charger une pacotille franche. Cet usage entretient dans la noblesse

Venise.

le goût du commerce. Cependant elle ne peut le faire sous son nom; mais elle s'intéresse avec les citadins. Ce besoin réciproque lie les deux ordres et contribue à la tranquillité. Les troupes de terre ne sont en temps de paix composées que de misérables paysans et de toute la populace de la Terre-Ferme. On ne paye que les capitaines et les sergens: le reste se contente de l'uniforme et de quelques gratifications dans les revues. En temps de guerre, la république prend des étrangers à sa solde.

Les Vénitiens sont fort sobres et se traitent rarement. La noblesse vit entr'elle avec beaucoup de circonspection et de cérémonie. Il est rare que plus d'un frère se marie. Ils demeurent ordinairement ensemble par économie, ou pour jouir de la société de leur belle-sœur, usage que l'on calomnie quelquefois. La vie des femmes est triste dans la ville: elles n'ont pas la permission de se servir des parures qu'elles désireraient; mais elles se dédommagent quand elles passent dans leurs possessions de Terre-Ferme. C'est là qu'on voit la noblesse vénitienne dans tout son éclat.

A la ville, les affaires, les conseils, les

élections prennent tout le temps; ce qui reste se donne au jeu, dont la seigneurie souffre les excès dans les lieux qui y sont destinés. On y joue sous le masque, en silence. En général tout se fait avec précaution; mais le déguisement ne trompe pas les espions, qui sont en grand nombre. Les plus ordinaires, les affidés à la république, sont les gondoliers. Comme on ne peut se passer d'eux dans une ville toute traversée par des canaux, ils savent toutes les démarches, les heures de rentrée et de sortie, les visites, les rendez-vous, les rassemblemens, s'il y en a, et en rendent un compte fidèle. Aussi l'état ménage-t-il avec soin cette classe du peuple. Une autre espèce d'espions sont les courtisannes, chez lesquelles s'assemble même la bonne compagnie, plutôt que chez les femmes honnêtes, que la coutume et peut-être la jalousie, bornent à leur famille.

Venise.

Veut-on, pour finir, connaître les précautions imaginées afin de prévenir ou déconcerter les cabales et les intrigues dans les élections? celles qu'on prend pour l'élection du doge, donneront plus ou moins une idée de toutes les autres. Le grand conseil,

Venise.

composé, comme on a dit, de tous les nobles au-dessus de vingt-cinq ans, étant assemblé, chacun tire d'une urne sa *balotte;* trente dorées donnent droit à ceux qui les ont, d'en tirer neuf; les neuf en tirent quarante; les quarante, douze; les douze, vingt-cinq; les vingt-cinq, neuf; les neuf, quarante-cinq; les quarante-cinq, onze; toujours par *balottes dorées;* enfin, les onze, quarante-un, qui sont les vrais électeurs. On les enferme, et après beaucoup de précautions minutieuses qu'ils prennent entre eux, l'heureux mortel qui réunit vingt-un suffrages, devient l'esclave couronné de la république.

Il est d'autant plus important de décrire le mécanisme du gouvernement vénitien, qu'il est à présumer que cette machine, qui a duré plus de mille ans, est actuellement brisée pour toujours. La prise de Venise et de tous les états de Terre-Ferme par les Français, a fait fuir le doge, *Louis Marsin*, qu'on doit regarder comme le dernier. Le sort de cette république est resté quelques mois en suspens; mais enfin, par l'article VI du traité de paix signé à *Campo-Formio*, près d'Udine, le 17

octobre 1797, entre le général Bonaparte et les ministres plénipotentiaires de l'empereur, cette possession importante par sa situation, qui met ce prince au rang des puissances maritimes, lui a été cédée, et a été incorporée à ses états héréditaiees. Venise.

CHAPITRE XV.

Voyage dans la Terre-Ferme vénitienne. — Padoue. — Son état actuel. — Ville de Vicence. — Sa description. — Patrie de Palladio. — Le Trissin y est né. — Route de Vicence à Vérone. — Beauté de ses environs. — Amphithéâtre de Vérone. — Il est de la plus belle conservation. — Incursion dans le Mantouan. — La Capitale. — Palais du T. — *Le village d'Andés, patrie de Virgile. — Retour à Venise.*

Venise.

LA position pittoresque de Venise, ses nombreuses curiosités, la multitude de ses divertissemens publics et particuliers, l'hospitalité qu'on y exerce envers les étrangers autant que les mœurs et l'esprit du gouvernement le permettent ; enfin le commerce intéressant des Vénitiennes qui unissent la gaîté la plus vive, à l'esprit et à la beauté, ne nous firent pas oublier la visite que tout voyageur qui parcourt l'Italie, doit aux villes de Padoue, de Vicence et de Vérone.

Padoue, la seconde ville de l'état vénitien, dont elle se vante d'avoir jeté les premiers fondemens, se croit plus ancienne que Rome, et s'attache à la chronologie de Virgile, qui nomme son fondateur. Ce fut Antenor, frère de Priam, qui, après avoir pénétré dans les mer d'Illyrie, forma une habitation dans cette contrée, et y établit ses Troyens. *Urbem Patavi sedesque locavit Teucrorum.* Rome est bien jeune en comparaison d'une ville qui montre encore le tombeau de cet ancien compagnon d'Énée.

Venise.

La situation de Padoue offre un coup-d'œil charmant, et la fertilité de son terroir répond aux agrémens de la situation : elle est arrosée par le *Brinta*, dont les eaux soutenues forment un canal sur lequel on navigue avec facilité jusqu'au golfe Adriatique. Navigation délicieuse, où l'œil est enchanté par la culture d'une riante campagne, et par les palais qui bordent le canal, ouvrages pour la plupart de Palladio ou de ses élèves. On ne voit nulle part un terrain mieux cultivé, ni terminé par des aspects plus agréables : situées au milieu de vastes enclos, toutes les maisons ont leurs vues sur la rivière. Je n'en ai visité qu'une : trois ordres, dans de belles

Venise.

proportions, forment la façade; vestibule orné de colonnes, cours en portique, grands appartemens, galeries, décorations qui y répondent, beaux jardins. On assure qu'en les voyant toutes, sans qu'aucune en paraisse moins belle, on n'en trouve pas deux qui se ressemblent.

Le premier objet de curiosité, quand on entre dans la ville, est l'église du saint par excellence, c'est-à-dire, de Saint-Antoine de Padoue, dont elle possède le tombeau. La chapelle, où reposent ses reliques, est environnée de bas-reliefs de marbre, qui représentent les principales actions de sa vie. On y célèbre la fête du saint par une procession qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer de plus éclatant et de plus varié. Les mendians qui courent les rues ne demandent pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour du saint. On a établi en son honneur, une foire fameuse, mascarades, promenades, courses de chevaux, spectacles, jeux; toute la ville est en mouvement. Les étrangers y arrivent en foule, et donnent au négoce une activité qui ne dure guère que pendant la foire.

Cette chute du commerce a fait tomber un usage aussi ancien que singulier, auquel

était consacré ce qu'on appelle la Pierre du blâme, *lapis vituperii*, qui se voit encore à la maison de ville; les débiteurs qui se soumettaient à s'y asseoir le derrière nu, en présence du peuple, et à faire serment qu'il ne leur restait plus la valeur d'un écu, étaient quittes de leurs dettes, et délivrés de toutes poursuites. De là l'expression italienne, donner du cul sur la pierre pour signifier une banqueroute. Cette coutume bizarre avait tant d'inconvéniens, qu'il n'est pas surprenant qu'on l'ait abolie. Venise.

Je n'ai pas visité toutes les églises. Qu'y aurais-je trouvé? des tableaux! j'en ai tant vu, et combien n'en verrai-je pas encore? N'y eût-il que ceux qu'offre ici le cabinet d'un particulier, où se trouve, pour ainsi dire, développée, dans une collection aussi savante que singulière, l'histoire de la peinture depuis son renouvellement en Europe. Elle s'ouvre par des tableaux grecs, dont l'imitation forma les premiers peintres d'Italie. Ils représentent des Madones servilement calquées, et grossièrement enluminées, telles que nos paysans en parent leurs cabanes, et nos artisans, leurs chambres ou leurs boutiques. Les talens se développent par degrés. On arrive à Raphaël par

Venise.

Gioto, et de Raphaël aux Carraches, par une suite de peintures dont les efforts, plus ou moins heureux, ont, sinon enrichi, du moins conservé ce bel art.

L'antique ville de Padoue ne brille pas comme ses voisines, par la magnificence de ses palais : mais elle possède l'église de Sainte-Justine, la plus belle, sans aucun doute, de l'Italie supérieure. Je reculai involontairement devant la majesté de ce temple. Était-ce l'effet de la nouveauté de son aspect, ou bien l'intérieur de cette église surpasse-t-il réellement tous les autres par sa noblesse et sa grandeur ? Je sais au moins qu'aucune autre en Italie ne m'imprima cette vénération profonde, ce recueillement interne et religieux que j'éprouvai en y entrant, et qui se renouvellèrent chaque fois que j'y retournai : la simplicité s'y trouve unie à la magnificence, et malgré tout l'éclat des décorations, rien n'y fait perdre de vue le caractère principal de l'édifice, celui d'un sanctuaire de la divinité. Point d'ornemens accumulés, point d'accessoires qui puissent distraire celui qui s'approche avec un sentiment religieux. On multiplierait envain les descriptions des diverses parties de ce

temple ;

temple ; comment présenteraient - elles à l'esprit une idée de cet ensemble étonnant? Près de cinq cents pieds de long sur cent vingt-neuf de large, et une hauteur de cent huit pieds, telles en sont les proportions. Dès l'entrée, l'œil peut se promener dans ce vaste espace, sans qu'aucun objet s'interpose de manière à le troubler. Plusieurs coupoles distribuent la lumière avec abondance : tout pour la vue est clarté et liberté. Le pavé est revêtu d'une grande mosaïque en marbre de diverses couleurs. Le chœur et le maître-autel sont plus élevés que le reste de l'église. Les chapelles latérales qui se correspondent ont une architecture uniforme et se ressemblent encore par le choix des membres dont elles sont ornées. Leurs autels sont alternativement décorés de tableaux de l'école vénitienne, et de groupes de marbre placés entre des colones faites des marbres les plus rares et les plus précieux. Je revins souvent à ce temple sublime, et je n'en sortis jamais sans éprouver le sentiment d'une admiration tranquille, et d'un calme bienfaisant. Venise.

On voit dans la sacristie de la cathédrale, le portrait de Pétrarque, peint de son vivant,

Venise.

avec cette physionomie rêveuse et mélancolique, qui caractérise ses sonnets. Il avait été chanoine de cette église, qui a hérité de sa bibliothèque. Les amateurs des ouvrages de ce poète, doivent au moins une visite à son tombeau, dans le village d'Arépéa, qui n'est éloigné de cette ville que de quelques lieues.

Padoue, la patrie de Tite-Live, a possédé long-temps le grand Galilée, et partage, avec Bologne, l'honneur d'avoir été, dans tous les temps en Italie, le sanctuaire des sciences et l'école où se sont formés des hommes célèbres dans tous les genres. C'est sous les auspices de Frapaolo que Galilée s'ouvrit, dans l'université de Padoue, cette carrière brillante où tous ses pas furent marqués par les découvertes, et tira la physique des entraves où elle gémissait encore depuis la renaissance des lettres. Un buste prétendu antique de Tite-Live, qui figure dans le palais de la cité, est un monument peu digne d'un historien qui a tant illustré sa patrie.

Vicence est la patrie de Palladio. On réunit dans son enceinte et dans ses délicieux environs, les plus beaux ouvrages de ce grand homme. Il naquit au seizième siècle

pour être l'un des restaurateurs les plus actifs de l'architecture romaine. Palladio s'éleva par son génie au-dessus de presque tous ses contemporains, et se plaça à côté des plus grands artistes. A la noble simplicité des Grecs, à la grandeur, à la majesté qu'il sut réunir dans son style, et qui caractérisent tous ses monumens, il joignit encore les agrémens d'une élégance particulière, qui naissait de la légèreté de ses constructions.

Rien ne prouve mieux jusqu'à quel point Palladio s'était pénétré de l'esprit des anciens, que le fameux théâtre olympique de Vicence, le plus considérable de ses ouvrages. On pourrait l'opposer, sans crainte et peut-être avec avantage, à tout ce que nous connaissons de monumens grecs et romains du même genre. Le génie créateur de l'architecte moderne n'emprunta d'eux que la première idée, pour la développer d'une manière qui lui fut particulière. Au lieu de la forme demi-circulaire, il donna celle de l'église à son amphitéâtre; peut-être la crut-il plus favorable à la voix, quoiqu'en effet elle lui soit désavantageuse. De son temps on ne connaissait aucuns restes d'antiquité de forme éliptique.

Il faut, quand on est à Vicence, aller

Venise.

jouir, au couvent des Servites, *Madona del monte*, du magnifique coup-d'œil d'une des belles plaines de la Lombardie. On découvre, de la hauteur où il est placé, des villes, des villages, des maisons de campagne, des jardins dont l'aspect varie et embellit encore le tableau riant que présentent ces champs diversement fécondés par la culture; la vue s'étend d'un côté jusqu'au-delà de Padoue, et de l'autre jusqu'à des montagnes qui forment un amphithéâtre où sont renfermées Vérone et Vicence: on assure qu'une bonne vue peut découvrir Venise et la mer Adriatique.

Le Trissin, né à Vicence, en 1478, est le premier, depuis la renaissance des lettres qui aît composé un poëme épique. Le sujet est l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire. Cet auteur est, de tous les poètes italiens, celui qui a le plus imité Homère. Il en a emprunté les comparaisons les plus riches, les figures les plus vives; et s'il n'a pas toutes les grandes qualités des anciens, il a encore moins les défauts de la plupart des modernes. Sa Sophonisbe est également la première tragédie régulière qui ait paru après tant de siècles de barbarie. Mairet en a donné une imitation, qui a été jouée long-

temps sur notre théâtre, mais qui ayant vieilli, demanderait à être réparée à neuf. Venise.

De Vicence à Vérone on traverse un pays uni, dont l'aspect a un charme inexprimable pour le voyageur, et surtout pour l'étranger qui arrive en Italie. C'est une plaine immense que l'on croirait décorée pour une fête de Bacchus. L'usage antique de marier la vigne aux arbres s'est conservé dans toute l'Italie, et cette plaine de la Lombardie offre le coup-d'œil enchanteur que produit cette alliance. Les champs sont bordés de diverses espèces d'arbres d'une forme élancée, mais surtout d'ormeaux et de peupliers, qui forment ainsi en tout sens des allées à perte de vue. La vigne embrasse leurs troncs, s'élève avec eux, et s'étend jusqu'aux dernières branches. Une partie de ses rameaux serpente librement et retombe entre ceux des arbres; une partie se relève en festons en passant d'un arbre à l'autre. C'est entre ces plantations délicieuses que s'étendent de vastes champs de blé, et la route vous conduit à travers ces champs et les vignobles jusqu'aux portes de Vérone.

Cette ville fait remonter son origine à la plus haute antiquité. L'Adige la divise

Venise.

en deux parties qui se communiquent par trois ponts. Le plus considérable à trois arches, dont la principale a cent quarante-cinq pieds d'ouverture.

L'amphithéâtre de Vérone subsiste encore dans toute sa solidité. A peine remarque-t-on quelques restaurations modernes dans cet étonnant édifice. Il peut être compté au nombre des plus beaux restes d'antiquité que conserve l'Italie. Son ensemble colossal présente le double caractère de la grandeur et de la durée, soit que du centre de l'arène on lève les yeux vers les gradins de l'amphithéâtre, soit que du gradin le plus élevé, on mesure l'énorme étendue de ce cirque, où peuvent siéger vingt-quatre mille personnes.

Quel spectacle que celui de ce cirque immense, lorsqu'il est couvert de spectateurs. Joseph II et Pie VI en jouirent dans deux occasions bien différentes. On y donna à l'empereur, des combats d'animaux qui rappelaient l'ancienne destination de l'édifice; le pape choisit ce même lieu pour l'acte de sa bénédiction, et il vit tous les gradins et l'arène même remplis de fidèles à genoux. L'une des tribunes porte gravée

sur le marbre, une inscription qui rappelle cette cérémonie. Venise.

Le pontife a également consacré le souvenir de sa présence au muséum de Vérone, où sont réunis tant de beaux restes d'antiquité. En allant à Vienne, il s'y fit baiser les mains et les pieds; c'est ce qu'apprend une inscription en latin moderne, qui se trouve incrustée dans la muraille, auprès de celle des peuples anciens. Ne fût-ce qu'à raison de ce contraste, et de l'état décroissant du saint siége, ce sera peut-être une curiosité de plus pour la postérité dans cette intéressante collection: son généreux fondateur, le marquis Masféi, qui mérita si bien et à tant d'égard de sa patrie, vivait encore lorsque la reconnaissance publique lui érigea un monument dans ce même muséum; mais sa modestie exigea qu'il en fût enlevé, et ce n'a été qu'après sa mort que l'on a rétabli le monument, avec la mention de cette circonstance qui le rend plus honorable encore.

La ville de Mantoue méritait, à bien des égards, que nous y fissions une excursion. Cette ville est forte par sa situation au milieu des eaux, et par les ouvrages qui la défendent. La cathédrale, bâtie sur un plan

de Jules Romain, est composée de sept
Venise. nefs à colonnes cannelées. Cette construction, qui tient de l'antique et du moderne, a un aspect majestueux et imposant. Le même artiste l'a ornée de quelques-uns de ses tableaux; mais le plus fameux, autant par sa singularité que par la richesse du pinceau, est une tentation de Saint-Antoine, de Paul Véronèse, où il n'y a que trois figures de grandeur naturelle, le saint, une femme et le diable. On y voit encore le miracle de Saint-Éloi qui rajuste, avec un signe de croix, le pied d'un cheval qu'il a coupé en le ferrant. Les autres églises ont aussi des morceaux précieux dont le détail irait trop loin. Je ne dois cependant pas oublier le tombeau du Tasse, que les curieux vont visiter dans celle de Saint-Gilles.

De tous les édifices publics, celui qu'on vante le plus est le palais du *T*, ainsi appelé, parce qu'il a la forme de cette lettre. L'architecture est encore de Jules Romain, qui a passé dans ce château, une partie de sa vie, et l'a enrichi d'un grand nombre de peintures, telles que la chute de Phaéton, l'histoire de Psiché, la défaite des Géans, Polyphème et Acis, le combat des Horaces,

la continence de Scipion, etc. Ce peintre, né à Mantoue, est mort en 1546, et est enterré dans l'église des Servites, auprès de laquelle on montre encore sa maison.

Mantouan.

Le Mantouan a produit d'autres personnages célèbres, et spécialement la comtesse Mathilde, cette fameuse pénitente de Grégoire VII, qui marqua tant d'attachement pour le saint siège, qu'après avoir défendu son directeur contre l'empereur Henri IV, elle donna à l'église de Rome les grandes et magnifiques terres qui font aujourd'hui une partie considérable du patrimoine des papes. Cette princesse a été enterrée à l'abbaye de Polerone, à douze milles de cette ville, où l'on voit encore son tombeau. Elle y est représentée à cheval, tenant à la main une pomme de grenade; et sur une urne de marbre, qui sert de piédestal à la statue, sont gravés deux vers latins dont voici le sens: *Ci gît l'illustre Mathilde, que sa naissance, ses richesses, sa beauté, son nom, ses vertus, rendirent célèbre, et qui en reçoit la récompense dans le ciel.*

Nous approchions de la patrie de Virgile, du village d'Andés, aujourd'hui Pietala, à deux milles de Mantoue, où les ducs de ce nom, de la maison de Gonzague,

Mantouan.

avaient fait bâtir la Virgiliana, lieu de plaisance qui a été détruit dans la guerre de 1701.

Je ne fis que traverser la Mirandole. Ce nom rappelle ce fameux Jean Pic, qui fut un prodige de savoir, dans un âge où l'on sait à peine étudier. Cet homme, que ses vastes connaissances firent surnommer le Photius de son siècle, n'avait pas dix-huit ans qu'il savait déjà vingt-deux langues, et à vingt-trois ans, il soutint une thèse sur tout ce qu'il est possible de connaître. Ses ouvrages, qu'on ne lit plus, prouvent qu'il méritait peu le bruit qu'il a fait dans le monde.

En retournant à Venise, non loin de Roveredo, nous rencontrâmes le lac *Guarda*, fameux par ses bois d'orangers et de citroniers qui bordent son rivage méridional. Le charme et la nouveauté de cet aspect nous détournèrent un moment de la grande route. J'étais empressé d'en jouir; mais ce ne fut que du sommet de la dernière montagne que je pus découvrir entièrement la belle forme de ce grand lac, et sa rive septentrionale couverte d'une forêt d'oliviers. Ses eaux étaient vivement agitées par les approches d'une tempête : cependant j'étais

descendu à bord d'un bateau qui devait me transporter à la rive délicieuse du midi : mais le vent, dont la violence devenait à chaque instant plus grande, rendit le trajet impossible. Je me souvins de ce vers de Virgile :

Mantouan.

Fluctibus et fremitu assurgens, benace marino.
(Geor. lib. 2, vers 360).

Je ne crus pas devoir mépriser un avis auquel se conforment encore les habitans de ces bords, qui ne naviguent jamais sur ce lac par un temps d'orage. Il fallut donc renoncer à l'espoir d'errer quelque temps dans une forêt d'orangers en fleurs.

Voyage en Sicile et à Malte.

CHAPITRE XVI.

Départ de Venise pour Messine. — Aperçu des îles Lipari. — Observations. — Messine. — Son état actuel. — Lettre écrite par la vierge Marie aux habitans de cette ville. — Route de Messine à Catane. — Le mont Etna. — Eloge du prince Biscaris. — Châtaignier dont la circonférence a environ deux cents pieds. — La Tour ronde d'Empedocle.

Sicile.

DE retour à Venise, je m'embarquai peu de jours après sur un bâtiment qui se rendait à Messine. En voguant le long de la côte de la Calabre, j'aperçus très-distinctement les îles Lipari qui sont au nord de la Sicile et qui appartiennent au roi de Naples. Les anciens les appelaient Vulcaniennes ou Eoliennes, parce qu'ils supposaient que Vulcain y forgeait les foudres de Jupiter, et qu'Eole y tenant les vents enchaînés dans différentes outres, les en laissait sortir suivant sa volonté. Toutes

Sicile.

ces fables ne sont que des allégories du feu des volcans qui se trouvent dans ces îles et de la fumée qu'ils jettent, laquelle attentivement observée ainsi que les autres phénomènes qui l'accompagnent, par un sage roi nommé Eole, lui fournirent, selon Diodore, les moyens de savoir prédire le temps. Il est très-vraisemblable que ces îles ont été produites originairement par un feu souterrain, s'il faut en juger par les matières volcanisées dont elles sont formées. Les anciens n'en connaissaient que sept, on en compte aujourd'hui onze. L'île de Strombolo est la plus remarquable de toutes par le feu continuel qui sort du cratère placé, non au centre et dans la partie la plus élevée de la montagne, mais sur le côté et à plus de six cents pieds de son sommet. C'est un foyer toujours ardent, à la différence de tous les autres volcans connus, qui se reposent souvent pendant plusieurs mois et même pendant plusieurs années entières sans jeter la moindre étincelle. De tout temps, le Strombolo a offert le même phénomène. On le regardait autrefois comme le grand fanal de ces mers. Dans un temps clair, on le découvre à la distance de vingt-cinq lieues. L'île entière n'est qu'une mon-

[redacted] Sicile.

tagne qui s'élève tout-à-coup et en ligne droite de la mer. Sa circonférence est d'environ dix milles de tour ; la plus grande partie de son terroir est stérile ; on y voit tout au plus quelques vignobles.

Les volcans des autres îles sont éteints, à l'exception de ceux du Volcano et du Volcanello, qui lancent toujours des nuages de fumée, mais l'on n'y voit aucune étincelle de feu. L'île Lipari, placée au centre, est la plus grande, la plus fertile et presque la seule habitée. La capitale, où est un siége épiscopal, porte le même nom que l'île. Sa situation, sur un rocher très-élevé, la rend d'un accès difficile ; on y trouve une quantité prodigieuse d'alun, de souffre, de nitre et de cinabre. Les vins qu'on y recueille sont excellens, surtout la Malvoisie, qui passe pour être supérieure à toutes celles que l'on connaît. Quant aux habitans, obligés de vivre dans des alarmes continuelles, à cause des fréquentes descentes que les Barbaresques font sur leurs parages, ils ont contracté des mœurs dures et féroces, et les étrangers qui voudraient les visiter, courraient risque d'éprouver de leur part de mauvais traitemens.

Je n'ai pas cru devoir satisfaire ma cu-

riosité à ce prix, et j'ai continué ma route. Je suis bientôt arrivé à ce fameux détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, et qui, à l'entrée, paraît avoir à peine un mille de large. Il s'élargit ensuite et peut avoir quatre milles. Dès l'entrée de ce canal, vis-à-vis le cap Pélore en Sicile, on trouve le rocher de Seigleo ou Scylla, si décrié chez les anciens par les fréquens naufrages qui s'y faisaient. Ils étaient persuadés qu'il y avait en cet endroit, au fond de la mer, des ouvertures où les eaux étaient englouties. Les marins sont actuellement convaincus que ce n'est qu'un tournoiement ordinaire des eaux, uniquement produit par des courans contraires qui s'entrechoquent avec force. Mais c'est peu d'avoir évité Scylla, on tombe dans Carybde, autre écueil, ou selon les idées fabuleuses des anciens, autre monstre marin, non moins redoutable que le premier. Il est à huit milles de Scylla, vers la Sicile, dans l'endroit où le canal est encore resserré par une langue de terre qui s'avance du côté de Messine, et où la direction des courans opposés occasionne un tourbillon considérable que les habitans nomment *Garasolo*. Je ne sais si cet écueil est aujourd'hui devenu moins dangereux,

Sicile.

[redacted] Sicile.

mais comme on y a observé des règles constantes, d'après lesquelles il est très-facile de se diriger, on ne peut attribuer le naufrage de certains bâtimens qu'à la folle témérité ou à l'ignorance des marins qui prennent mal leur temps pour s'engager dans le détroit. Lorsqu'il n'y a point de tempête, et surtout lorsque le vent du midi ne souffle pas, on n'a rien à craindre. Pour moi, j'ai traversé le canal le plus heureusement du monde, et je suis arrivé à Messine sans me douter qu'il y eût aucun danger à courir.

J'éprouvai en abordant, ce mouvement de surprise et de plaisir dont les voyageurs nous assurent avoir été saisis au premier aspect, et je sentis augmenter mon admiration à mesure que mes promenades me firent apercevoir les diverses beautés de son site.

Une grande chaîne de montagnes s'avance fort près du rivage, et la ville est bâtie en partie sur un terrain élevé. Les hautes montagnes sont, pour la plupart, couvertes de superbes bois, et les hauteurs qui sont en avant de ces montagnes sont agréablement mélangées de bocages et de champs. comme la ville est située sur la pente d'une hauteur, tous les édifices remarquables paraissent

raissent avec avantage, et les autres sont cachés par le *Palazzata*. C'est une suite régulière de belles maisons fort élevées, dans lesquelles dix-neuf portes répondent à autant de rues. Elles suivent parallèlement, pendant plus d'un mille, le port qui forme un demi-cercle, et formeraient la plus belle suite de bâtimens qu'il y ait en Europe, si le projet était achevé; mais dans une grande partie de cette étendue, il n'y a que la façade de finie, et elle commence à se dégrader beaucoup. Ce fut Philibert-Emmanuel de Savoie, vice-roi de Sicile, en 1622, qui commença ce magnifique ouvrage, en avant duquel est un quai spacieux orné de statues et de fontaines, et la grande profondeur d'eau permet aux plus gros vaisseaux de venir mouiller tout contre. A l'extrémité occidentale, est un petit fort et une porte; l'autre extrémité est fermée par l'hôtel du gouverneur et par une citadelle qui forme un pentagone fortifié à la moderne, et située sur la pointe où l'isthme appelé *Bracchio di san Ranitso* se détache de la grande terre. C'est sur cette langue de terre basse qui forme, avec le palazzata, le port de Messine, un des plus beaux du monde, que sont placés le phare, le lazaret, et à la

Sicile.

[redacted] pointe, le vieux château de *san Salvatore*. Sicile. Le circuit du port est de quatre milles. Il est vraisemblable qu'il doit son origine à un tremblement de terre qui aura formé cette énorme échancrure et l'aura remplie d'eau. Elle est si profonde, et la côte tellement à pic, que peu de temps avant mon arrivée, un vaisseau anglais qui était en rade coula bas dans soixante-dix brasses d'eau, par le dérangement de son lest.

L'intérieur de la ville est sale, quoiqu'elle renferme beaucoup de jolies églises et de maisons spacieuses et solides. La cathédrale est du genre gothique, les autels et le chœur sont ornés de mosaïque arabe. Le devant du maître-autel est surtout très-magnifique. Parmi les tombeaux de plusieurs personnages illustres, on voit celui du roi Alphonse II, dont les premiers exploits et le caractère un peu féroce ne faisaient pas soupçonner la faiblesse avec laquelle il quitta son trône, et l'abandon qui deshonora la fin de sa carrière. Aussitôt que l'arrivée de Charles VIII roi de France, qui réclama la couronne de Naples, étant aux droits de la seconde maison d'Anjou, permit aux mécontens de faire éclater leurs dispositions hostiles, Alphonse fut frappé d'une terreur

panique : il abdiqua et laissa le sceptre à son fils Ferdinand, jeune prince d'une grande espérance et fort aimé de la nation. La crainte agit puissamment sur son ame dégradée ; mais l'ardeur naturelle de son caractère ne fit que changer l'objet ; car, pendant sa retraite à Messine, on ne vit plus en lui qu'un véritable moine repentant de ses crimes, passant sa vie dans les églises, et tâchant d'éloigner par la prière et la mortification, les réflexions amères qui le poursuivaient. Il passa ainsi dix mois depuis son abdication, et mourut au bout de ce temps, admiré et méprisé, mais nullement plaint par ses contemporains. Sicile.

On conserve dans le trésor de cette église, le *palladium* de Messine. C'est une lettre écrite par la vierge Marie aux habitans de cette ville. C'est sur ce titre que les Messinois fondent leur droit de prééminence sur le reste de l'île et même sur le monde entier. C'est à ses vertus et à sa protection qu'ils attribuent tous les événemens heureux, et à leurs péchés tous les malheurs qui leur arrivent. L'authenticité de cette lettre a été sérieusement attaquée et par conséquent vigoureusement défendue par plusieurs théologiens de la Sicile. Les écri-

Sicile.

vains de cette nation sont remarquables par le zèle avec lequel ils défendent toute espèce de prétentions et de traditions, quelque douteuses qu'elles soient, lorsqu'elles ont été reçues parmi eux. Ils ne souffrent pas qu'on trouve la plus petite chose à redire sur les productions de l'art ou de la nature de leur pays, et ne reconnaissent que le paradis seul qui soit préférable à la Sicile. Cet attachement peut bien être l'effet de la peur que l'on a de l'inquisition; car il n'y a personne, quelque sûr qu'il soit de la fausseté d'une opinion, qui osât s'en expliquer en combattant le sentiment général dans un pays où sa vie et sa fortune dependent du jugement que des hommes prévenus et probablement ignorans porteraient de son ouvrage. Mais si jamais ce méprisable épouvantail cesse de menacer les gens de lettres, nous pouvons nous attendre à voir dans la Sicile la plus heureuse révolution dans les sciences.

Messine n'offre aujourd'hui aucun édifice ancien, mais seulement quelques débris épars et beaucoup de colonnes entières, ou par fragmens, dont plusieurs de granit d'Egypte. On retrouve dans les églises le goût

napolitain, c'est-à-dire, qu'elles sont chargées de dorure et d'ouvrages en marbre de toutes les couleurs. Quelques-unes de ces églises renferment d'assez bons tableaux des meilleurs peintres Siciliens, parmi lesquels on distingue Guagliari, Moréalise, et le cavalier Messinèse, qu'on peut appeler l'Albane de la Sicile. Cet artiste réunissait à une élégante correction de dessin, beaucoup de grâces et d'agrément, tant dans la composition que dans l'exécution. Les statues sont très-prodiguées dans cette ville, mais elles sont toutes du plus mauvais goût. On ne compte guère que trente mille habitans dans Messine; son commerce est presque totalement tombé.

Sicile.

La campagne des environs est un chef-d'œuvre de la nature. Figurez-vous un pays coupé par des vallées et des collines charmantes, couvertes de vergers, de jardins, de champs variés de toutes sortes de productions. Ici, ce sont des vignes élevées, mariées avec des arbres encore plus élevés; là, différentes rangées de mûriers; plus loin, des oliviers, des orangers, des citroniers, des figuiers d'Inde, des Aloës, etc. Un spectacle plus enchanteur se présente du sommet des collines. On découvre toute

Sicile. l'étendue du détroit. Semblable à un grand fleuve fier et majestueux, il roule ses eaux avec lenteur, et s'élargit insensiblement jusqu'à ce qu'il se confonde avec la mer. De tous côtés, au milieu d'une campagne fertile s'élèvent des villes, des bourgs, des villages, des églises, et la vue est terminée par de magnifiques forêts. Des fêtes champêtres viennent ajouter aux douces émotions qu'on éprouve : il n'est pas rare de voir les jeunes garçons et les filles de la campagne, la plupart jolies et piquantes, se réunir pour danser jusqu'au coucher du soleil. Les airs sont infiniment agréables, les danses vives et légères, tout respire la joie, et l'on se croit transporté au temps de Théocrite, qui nous a laissé de si belles descriptions de la Sicile.

Je quittai Messine pour me rendre à Catane, en passant par ce qu'on appelle la région cultivée de l'Etna. C'est ici où l'on commence à voir la lave de ce terrible volcan, qui a couvert, à plusieurs reprises, presque toute cette contrée ; qui a pénétré jusque dans la mer l'espace de plus d'un mille, et qui a formé dans son lit des promontoires larges et d'une profondeur énorme. J'ai déjà dit qu'une des propriétés de

la lave était de devenir à la suite des temps très-fertile. Ici sa fertilité est à un degré extraordinaire, et c'est ce qui attache sans doute les habitans à ce pays, malgré les dangers dont les menacent sans cesse de nouvelles éruptions. Une des preuves les plus convaincantes de la force inouie de la végétation, ce sont des châtaigniers que l'on voit à huit milles de la mer, auprès d'un village qui s'appelle Mascoli. Il en est un, surtout, que l'on a raison de regarder comme le prince des forêts de l'Etna. Les habitans lui donnent le nom de *il Castagno di cento Cavalli*, le châtaignier de cent chevaux. Sa circonférence est d'environ deux cents pieds ; c'est peut-être le plus gros arbre qu'il y ait dans l'univers, mais il s'en faut bien que sa hauteur réponde à sa grosseur ; ses branches sont fort abbaissées. On peut aisément croire qu'il doit être fort ancien. Aussi, par une suite de son grand âge, il est entièrement creux ; et son écorce qui, avec très-peu de bois, fournit seule toute la sève aux branches, est partagée en cinq parties par autant de crevasses. On a pratiqué dans la cavité une petite maison, où ceux qui recueillent les châtaignes trouvent un abri contre les in-

Sicile.

Sicile.

jures de l'air pendant la nuit. On voit encore plusieurs autres arbres de la même espèce, qui sont remarquables par leur grosseur : un d'eux nommé *il Nave*, le Vaisseau, à cause de sa forme, a cent cinquante pieds de contour. Sept autres, d'une grosseur égale, sont appelés *i sette Fratri*, les sept frères.

J'étais fort près du mont Etna, et je croyais y arriver en peu de temps ; mais j'appris que de ce côté le chemin est impraticable. Je vis, en passant, le village charmant de Jaci, où Poliphème immola à sa jalousie le malheureux berger *Acys* amant de Galathée, et le changea en un fleuve qui porte encore son nom. Ce fleuve, ou plutôt ce ruisseau, est un des plus renommés dans les annales poétiques ; il coule de l'Etna dans la mer. C'est ici le pays de la mythologie ; chaque pas rappelle le souvenir de quelque fable ornée par l'imagination brillante des poètes. Nous entrâmes enfin dans Catane par un arc-de-triomphe, bâti par assises alternatives de laves et de pierres.

Le prince de Biscaris, à qui j'étais recommandé, et qui mérite si bien que tous les voyageurs qui ont fréquenté sa maison

rendent témoignage à ses qualités aimables, voulut bien se charger d'être mon *Cicerone*. Sicile.

Si ma faible voix pouvait ajouter quelque chose à sa réputation si bien méritée de bienfaisance, d'hospitalité et d'amour pour l'antiquité, je m'empresserais de confirmer les témoignages qu'en ont donnés ceux qui ont écrit avant moi, et je ne saurais regarder leurs éloges comme outrés, lorsque je considère les sentimens nobles et patriotiques qui l'ont porté à rassembler et à conserver avec tant de soin les monumens épars de l'ancienne splendeur de sa patrie; combien lui et sa famille se montrent au-dessus des préjugés de leurs concitoyens; combien il est versé dans plusieurs branches de littérature, et avec combien de bonté, d'affabilité et de cordialité il reçoit toutes les personnes qui lui sont recommandées. Sa collection est aussi riche que nombreuse, surtout en vases étrusques, en lampes et en antiquités de terre cuite. Chaque année il enrichit son cabinet de nouveaux trésors tirés des fouilles de *Camarine*, située dans le *Val di Noto*, où ce prince emploie sans cesse un grand nombre d'ouvriers. Une de ces lampes le plus remarquable a la forme d'un chameau portant de chaque côté une

Sicile.

de l'Etna. Catane fut fondée par une colonie de Chalcédiens, peu après la fondation de Syracuse, et jouît d'une paix profonde, jusqu'au moment qu'Hieron I.er en chassa les habitans, y envoya une colonie, et lui donna le nom d'Etna; elle fut une des premières conquêtes des Romains dans cette île, et la résidence d'un Préteur. Pour la rendre digne de cet honneur, ils y élevèrent des édifices somptueux dans tous les genres, et y rassemblèrent tout ce qui pouvait satisfaire les besoins du luxe et contribuer aux besoins de la vie. Elle fut ensuite détruite par le fils de Pompée, mais rebâtie avec plus de magnificence qu'auparavant, par les soins d'Auguste. Le règne de Décius est célèbre dans son histoire par le martyre de sainte Agathe, patrone de cette ville: c'est elle qu'on invoque dans tous les dangers et dans tous les besoins; et c'est à sa protection que les habitans de Catane se croient redevables de n'avoir pas été ensevelis sous les torrens de lave, ou engloutis par les tremblemens de terre. Cependant, tous les édifices anciens sont ensevelis sous la matière volcanique, et presque toutes les maisons, l'église même de la sainte ont été renversées sous le règne

de Guillaume le Bon : vingt mille habitans, avec leur évêque, furent abîmés avant qu'on eût pu tendre le voile sacré de sainte Agathe, qui a la vertu d'arrêter les flammes ; et dans le dix-septième siècle, où les éruptions et les tremblemens de terre ont été plus fréquens et plus violens que jamais, Catane a été deux fois renversée.

Sicile.

Le prince de Biscaris n'a négligé ni peines ni dépenses pour pénétrer dans l'ancienne ville. Nous descendîmes dans des bains, dans des sépulcres, dans un amphithéâtre et un théâtre fort endommagés par les diverses catastrophes qu'ils ont éprouvées.

Les remparts de Catane, ainsi que le volume d'air chassé par cette lave et arrêté par ces remparts, ont souvent sauvé cette ville de la destruction. Cela est prouvé parce que ces torrens ont changé leur direction à peu de toises des murailles : mais partout où elles se sont trouvées renversées ou peu élevées, les laves se sont accumulées jusques à une certaine hauteur ; après quoi elles ont coulé, en décrivant une parabole, jusque dans la ville, par-dessus la muraille.

Catane renaît aujourd'hui avec un grand éclat, et deviendra une très-belle ville lors-

Sicile.

que toutes les maisons que l'on bâtit maintenant seront achevées : elle a déjà beaucoup plus l'air d'une métropole et d'une résidence du vice-roi, que celle de Palerme. Les principales rues sont alignées, larges et bien pavées en pierres de lave. Au centre de la grande place, est un obélisque de granit rouge, placé sur le dos d'un éléphant antique, de pierre d'aimant. La cathédrale a tant souffert par les tremblemens de terre, qu'il reste bien peu de l'ancien édifice, et tout ce qui est moderne n'a de remarquable que les matériaux dont il est composé. Les autres maisons religieuses de la ville sont ornées avec profusion, mais de mauvais goût. La fureur de bâtir paraît s'être emparée de ce peuple. Il paraissait naturel de croire qu'on ne s'empresserait pas à élever de nouveaux fondemens, de ceux, du moins, où il entrerait du luxe, sur un sol tant de fois ébranlé et enseveli sous les cendres d'un volcan. Mais tel est l'attachement des hommes pour les lieux qui les ont vu naître, et tel est leur mépris pour les dangers qui sont habituels, qu'on les voit rebâtir sur les cendres chaudes du Vésuve, dans les champs encore mal affermis de la Calabre, et sur les amas de

lave noire à peine refroidie de Catane. Il est cependant très-étonnant de voir prodiguer tant d'embellissemens dans une situation si dangereuse.

Sicile.

Les habitans de Catane ont naturellement beaucoup d'activité. Ils savent, par tradition, que leurs pères faisaient un commerce florissant, et que ce qui n'est aujourd'hui qu'une pauvre petite anse, à peine capable de contenir une felouque, avait été un port aussi commode que spacieux avant que les torrens de matière volcanique l'eussent comblé. Ils ont fort à cœur de se procurer encore ces avantages, et ils ont souvent demandé des secours au gouvernement, pour construire un môle et un port. Mais toutes leurs demandes ont été jusqu'ici infructueuses, soit que le trésor du prince manque de fonds, soit jalousie de la part des autres villes. Le nombre des habitans de Catane est de trente mille. Une grande partie de cette population est attachée à l'université, la seule qu'il y ait dans l'île et le berceau de tous les gens de loi.

Le 27 janvier, je partis de Catane un peu avant le jour. Le pays qui entoure immédiatement la ville est très-agréable; mais malgré l'éclat que les arbres en fleurs ré-

Sicile.

pandaient sur le paysage, le nombre et l'étendue des couches de lave sont si considérables, qu'il me parut bientôt extrêmement triste et sombre. Je traversai plusieurs petits hameaux, et montai insensiblement jusqu'à un endroit appelé *Trécartagne*, dans le canton de *Montagnoule*, d'où il a coulé des fleuves considérables de matières volcaniques. Comme il ne sort jamais de ces monticules qu'une seule irruption, car ils ne sont autre chose que des ouvertures produites au hazard dans les flancs de la montagne, on y plante bientôt des arbres et des vignes. Plusieurs des laves que nous traversâmes étaient encore dans leur état primitif, qui était horrible, c'est-à-dire absolument de même que lorsque la matière avait commencé à se refroidir. Celles de 1763 paraissent encore toutes nouvelles. Les laves de l'Etna sont d'une nature beaucoup plus dure que celles du Vésuve, elles sont plus long-temps à se refroidir, et plus lentes à produire de la végétation.

Nous commençâmes alors à quitter le pays cultivé, pour entrer dans les bois. D'abord, quelques arbres isolés et des broussailles indiquaient les approches d'une forêt, et les champs cultivés devenaient peu à peu

plus

plus rares ; ensuite venaient de grandes landes, de petits bosquets, et de temps en temps un vignoble que quelque paysan industrieux avait risqué de planter. Sicile.

Le sommet de l'Etna me parut alors bien différent de ce qu'il m'avait paru de *Nissemi*. Ce n'était plus un cône régulier et élégant, mais une chaîne immense presque de niveau, dont chaque extrémité se termine par une montagne circulaire, et dont le milieu est une montagne à deux sommets qui s'élèvent au-dessus de tout le reste, et qui entourent le cratère d'où sort la fumée. Cette seule partie me parut rembrunie : tout le reste était couvert de neige. Au pied de cette énorme chaîne sont des vallées aussi profondes que sombres, séparées par des montagnes couvertes de neige, au-devant desquelles des forêts superbes forment une immense ceinture. La vue, quoique bornée de ce côté, pouvait s'étendre en liberté vers l'est et le midi. Il n'y avait pas un seul nuage, et chaque objet devenait plus clair et plus distinct par le brillant de l'atmosphère. Je suivis le cours de plusieurs grands torrens de laves, depuis leur source dans les *Montagnoule*, jusqu'à l'endroit où elles avaient commencé à entrer dans la

Sicile.

mer, ou bien où elles s'étaient arrêtées dans les plaines de Catane. Celle de 1669 forme une ligne noire et horrible à travers un pays cultivé. D'autres, d'une teinte plus grise, marquent les éruptions d'une date plus reculée; et d'autres enfin dont les traces sont plus effacées par les progrès de la végétation, mais dont la teinte diffère encore faiblement de celle des champs, remontent à une époque beaucoup plus ancienne que l'histoire. Le silence d'Homère sur les phénomènes de l'Etna fait présumer que ce volcan avait été plusieurs siècles sans jeter, et que du temps où il composa son odyssée, on ne savait pas même par tradition s'il avait jeté des flammes; peut-être n'en avait-il point vomi depuis que l'île était habitée.

La première éruption dont parlent les auteurs anciens, mais qui n'étaient point contemporains de cet événement, arriva avant que les Grecs fussent débarqués dans cette île, et on croit que c'est par la crainte qu'il inspira aux Sicaniens, qu'ils abandonnèrent la partie orientale de l'île.

M. de Buffon regarde l'Etna comme une montagne primitive : mais cette assertion n'est appuyée ni par l'analogie, ni

[redacted] Sicile.

par la probabilité, ni par l'expérience. Je laisse à des plumes plus habiles le soin de démontrer que l'Etna, ainsi que d'autres montagnes isolées, n'est qu'un produit successif d'un volcan. Il suppose que cette montagne a jeté des flammes bientôt après la création, mais qu'elle a cessé lorsque les eaux qui couvraient la surface de la terre furent écoulées, parce qu'il n'y avait plus assez d'humidité pour produire l'effervescence avec les substances minérales qu'elle contenait. Plusieurs siècles ensuite, ajoute-t-il, le détroit de Gibraltar s'ouvrit et offrit un passage à l'Océan, qui se mêla avec les eaux de la Méditerranée; et par un événement semblable, et à la même époque, le Bosphore de Thrace s'ouvrit également; et les eaux des grands lacs s'écoulèrent dans la mer de l'Archipel. L'eau ayant ainsi regagné le pied de l'Etna, il commença de nouveau à jeter des flammes; ce qu'il continua de faire à différens intervalles et avec plus ou moins de force, jusqu'à nos jours. Ce systême est ingénieux et peut être vrai. Mais je ne puis pas être d'accord avec lui, lorsqu'il prétend que les eaux de la mer de Sicile se sont abbaissées depuis quelques années, et que, par cette raison, le volcan

Sicile.

a perdu beaucoup de sa force. Nulle part, je n'ai trouvé la moindre trace de la retraite des eaux de la mer, mais au contraire, plusieurs preuves de leurs usurpations sur la terre. Je crois aussi qu'il aurait peine à persuader aux habitans de Catane que l'Etna soit aujourd'hui moins à craindre, et qu'ils en douteront aussi long-temps qu'ils auront devant les yeux les laves de 1669, et celles de plusieurs éruptions subséquentes, quoique moins destructives.

De tous les auteurs anciens qui nous restent, Pindare est le premier qui ait parlé de l'Etna comme d'un volcan. La première éruption dont on ait connaissance, arriva du temps de Pythagore. Denys le jeune appela Platon pour examiner la montagne après sa sixième éruption. Entre cette époque et celle de la bataille de Pharsale, il y a eu plus de cent éruptions ; et dans le temps que Sextus Pompée répandait la désolation en Sicile, l'Etna était plus furieux que jamais. Charlemagne s'est trouvé à Catane dans le moment d'une éruption, et depuis le règne de cet empereur jusqu'à l'éruption de 1669, la plus terrible de toutes, l'histoire fait mention de quinze éruptions.

A cette époque de 1669, la lave sortit

dans un endroit appelé *Ricini*, et forma un fleuve de quatre milles de large, et de cinquante pieds de profondeur, qui détruisit tout ce qu'il rencontra ; il renversa la majeure partie de Catane, et repoussa la mer fort loin de cette ville. La vitesse de ce torrent de bitume fût d'abord de sept milles par jour; mais ensuite, il n'en fit que quinze en quatre jours : le cratère s'écroula, et sa circonférence était de trois à cinq milles. Depuis cette époque, il n'y a eu que sept éruptions dont aucune n'a été bien violente. Sicile.

Je laissai mes chevaux dans le lieu où j'avais fait halte, et prenant deux paysans pour guides, je résolus de pénétrer dans les bois et de monter aussi loin que la neige pourrait me le permettre. Pendant deux heures, nous traversâmes des bois d'une hauteur et d'une grosseur surprenantes. Auprès de la lisière du bois, le châtaignier et le chêne se trouvent mêlés, mais bientôt on ne trouve plus que des chênes, dont quelques-uns sont d'une grosseur énorme.

Nous commençâmes alors à trouver de la neige sur les feuilles tombées, et le bois devenait moins fourré; les arbres étaient moins vigoureux, couverts de mousse et

Sicile.

sans branches, les pierres plus mobiles et le terrain moins couvert de verdure. Après beaucoup de peine, nous trouvâmes un grand vallon, et grimpâmes par une espèce de pente qui était entre deux précipices couverts par quelques arbres. Nous arrivâmes au sommet d'une chaîne de montagnes, d'où nous jetâmes les yeux sur une vallée effrayante par sa profondeur, et qui était devant nous.

Il restait encore deux milles à faire pour arriver à la Tour du Philosophe, *Torre del Filosofo*, c'est ainsi qu'on appelle une tour ronde, bâtie en pierre et en chaux, qu'Empedocle fit, dit-on, construire assez près du sommet de l'Etna, pour être à portée de connaître la nature et les causes des phénomènes de ce volcan, dans lequel il finit par se précipiter, de dépit de n'avoir pas pu y réussir; malgré tous mes désirs et tous mes efforts pour arriver jusque-là, je ne pus jamais en venir à bout. Je m'étais mis en marche avant le lever du soleil. Le vent, qui n'avait cessé de souffler avec violence, devint alors si impétueux, que je craignais à chaque instant d'être enlevé. D'un autre côté, la pente rapide, que la glace rendait encore plus glissante dans

Sicile.

cette élévation de la montagne, formait un plus grand obstacle. Mes deux guides, qui ne pouvaient plus résister à l'intensité du froid, me déclarèrent très-positivement qu'ils allaient se retirer et m'abandonner, si je m'obstinais davantage à une chose impossible. Je fus obligé de me rendre à leurs raisons. Jugez de mon regret de n'avoir pu franchir le sommet de ce fameux volcan. Je ne m'en suis dédommagé qu'en lisant la relation d'une personne instruite, qui m'a fait le plus grand plaisir. C'est une description vive, pittoresque, du sommet de l'Etna, de M. le baron de Riedesel, dans son voyage en Sicile et dans la grande Grèce.

« C'est ici la Tour du Philosophe, pro- « prement le sommet de la totalité de l'Et- « na : ce sommet a six milles de circonfé- « rence, et c'est dans le milieu de cette « surface que se trouve le cratère, ou l'en- « tonnoir du gouffre duquel il s'élève con- « tinuellement une fumée noire et épaisse. « Ce cratère, qui est formé de sable noir, « de cendres et de pierre-ponce, a deux « milles de haut, et cette montée me pa- « rut la plus pénible de toutes, parce qu'on « s'enfonce continuellement dans le sable « jusqu'aux genoux, et que j'étais déjà fort

Sicile.

« fatigué de la marche que j'avais faite pour
« y parvenir. J'atteignis cependant à la fin
« à cette cime la plus élevée du volcan; et
« je fus fort étonné, lorsque je me vis sur
« le bord de ce gouffre immense, de trou-
« ver ce bord assez large pour me permet-
« tre de faire très-aisément le tour de l'em-
« bouchure, tandis que je ne m'attendais
« qu'à ne trouver qu'un bord étroit comme
« celui du Vésuve. Je jetai des pierres et
« du sable dans le gouffre; mais il n'en
« parvint pas le moindre bruit à mon oreille,
« et l'abîme me parut sans fond. Une fu-
« mée épaisse en sortait sans interruption,
« et non point par reprises, comme cela
« arrive au Vésuve. On entendait un bruit
« sourd comme celui des vagues de la mer
« lorsqu'elle est agitée par la tempête, ou
« comme celui que fait un vaste fourneau
« dans lequel on fait fondre des matières.
« Le cratère n'est pas régulièrement rond.
« Vers l'est, du côté de Catane, il décrit
« une courbe rentrante, et présente dans
« le même endroit un affaissement, ou plu-
« tôt une fracture qui peut faire présumer
« que la lave a pris son écoulement dans
« cette partie. Il n'est pas bien aisé de mon-
« ter à l'embouchure de ce côté-là, tant à

« cause que la pente y est trop escarpée,
« que parce que l'on y est suffoqué par la Sicile.
« fumée qui se dirige vers l'issue la plus
« basse.

« C'est ici, sur le sommet d'une des plus
« hautes montagnes du monde, que j'ai
« joui de la vue la plus étendue et la plus
« belle qu'il soit possible d'imaginer. Je
« vis d'abord le soleil sortir de derrière les
« Apennins de la Calabre, s'élever majes-
« tueusement et dorer de ses rayons toute
« la côte orientale de la Sicile, et la mer
« qui sépare cette île de la même Calabre.
« On voit très-distinctement cette belle pro-
« vince, et l'on découvre toute la côte jus-
« qu'au golfe de Tarente. Catane, Augusta,
« Syracuse sur la droite, Taermina et les
« environs de Messine sur la gauche, pa-
« raissent être sous vos pieds. Les diffé-
« rentes éruptions du volcan, les bois, les
« superbes campagnes de cette île si fer-
« tile, une quantité innombrable de villes
« et de villages, le lac de *Lentini* (*Leon-*
« *tium*) offrent à l'œil la variété la plus
« délicieuse. Vous apercevez les nuages flot-
« ter au-dessous de vous, et le soleil for-
« mer, par leur moyen, les ombres les plus
« pittoresques. On s'imagine dominer sur

Sicile.

« la nature, on se croit quelque chose de
« plus qu'humain, en se voyant si fort élevé
« au-dessus de tout ce qui respire. Chétifs
« mortels, qui, semblables aux fourmis,
« vous battez sur une motte de terre d'une
« très-petite étendue, pour un monceau
« de sable, qu'est-ce qu'un royaume au prix
« de toute la terre? Qu'est-ce que la terre
« auprès de l'immensité des mers? Qu'est-
« ce que les mers au prix de la totalité du
« systême du monde? Heureux seulement
« celui qui, libre et indépendant, peut
« choisir à son gré le lieu de son séjour
« sur la terre, et en jouit sans contrainte
« et sans inquiétude, tandis que tant de
« lâches humains baisent, en vils esclaves,
« les chaînes dorées qu'ils sont condamnés
« à porter toute leur vie. En me tournant de
« l'autre côté, j'aperçus les côtes de toute
« l'île; la contrée que j'avais traversée, et
« tout le rivage entre Messine et Palerme.
« Je ne pus contempler tous ces objets sans
« gémir sur l'état actuel de cette île, com-
« paré avec ce qu'elle était jadis. Peut-on
« voir en effet d'un œil indifférent, tant
« de cités, tant de nations différentes, tant
« de richesses qui se sont anéanties, et la Si-
« cile entière renfermer à peine autant

« d'habitans que la seule Syracuse en comp- Sicile.
« tait autrefois; tant de superbes contrées
« couvertes alors de productions de toute
« espèce, qui sont aujourd'hui réduites en
« désert, faute de bras pour les cultiver;
« tant de ports si vastes et si commodes
« qui sont vides de vaisseaux faute de
« commerce; tant d'hommes enfin qui man-
« quent de pain, parce que les nobles et
« les moines possèdent tous les biens fonds.»

Nous descendîmes, en suivant la pente orientale de la montagne, par des hauteurs bien boisées et bien cultivées. A la fin du jour, nous arrivâmes à une auberge *de la Giari*, gros village peu éloigné du bord de la mer.

Je poursuivis ma route droit au nord, au travers d'une plaine dont la fertilité n'approche pas de celle de la pente de la montagne. La tournée que je fis dans cette matinée entre l'Etna et la mer, me parut enchanteresse. Bientôt après, nous passâmes près de la tour de *Schiso*, qui se trouve sur le site de l'ancienne ville de *Naxus*, première colonie grecque de la Sicile. Cette pointe forme, avec l'extrémité du mont Taurus, une superbe baie dans laquelle la rivière de *Cantara* vient tomber. Elle coule

Sicile.

précisément à l'extrémité de l'Etna, où se termine le sol volcanique.

On monte à *Taormine* par un chemin très-escarpé et raboteux; c'est une petite ville bâtie sur un plateau étroit, au-dessus d'un précipice et au-dessous d'une énorme masse de rochers, où est situé le village de *Mola*, dans une position des plus hardies qu'il soit possible d'imaginer. Taormine contient trois mille habitans.

L'ancienne *Tauromenium* était beaucoup plus étendue que la ville moderne, et renfermait dans ses murs un promontoire où l'on avait construit un théâtre entre deux rochers élevés, et dont la vue embrassait l'Etna et la plaine. Une partie considérable de cet édifice a échappé aux ravages du temps, et offre aux amateurs de l'antiquité, aussi bien qu'aux artistes, un échantillon rare de la partie du théâtre où se tenaient les acteurs, ce que l'on trouve assez difficilement dans d'autres ruines de cette espèce.

Quoique le chemin par lequel j'étais monté à *Taormine* fût fort escarpé et difficile, je trouvai néanmoins la descente de l'autre côté encore plus roide et plus dangereuse; mais les charmes du paysage me dédom-

magèrent amplement de mes peines. S'il fallait indiquer un endroit qui réunit tout ce qui entre dans la composition d'un magnifique tableau, un lieu digne d'exercer le pinceau d'un Salvator Rosa, d'un Poussin, Taormine serait le lieu que je choisirais. Tout ce qui fait partie de ce tableau est d'un style large et sublime; les montagnes se perdent dans les nues. Les châteaux modernes et les ruines antiques sont pittoresquement placés sur d'énormes précipices et des rochers escarpés, et semblent braver tous les efforts de l'ennemi le plus hardi. L'Etna, ceint de neiges et de forêts, remplit la moitié de l'horizon, et la mer, à perte de vue, termine l'autre moitié. Combien je regrettai de ne pouvoir passer quelques jours dans ce lieu ravissant. Sicile.

Le lendemain matin, nous fûmes de retour à Catane, en passant par des plantations et des faubourgs qui m'offrirent un coup-d'œil d'un genre tout nouveau, après celui de la côte que j'avais suivie depuis si long-temps.

CHAPITRE XVII.

Route de Catane à Syracuse. — Passage du Giaretta, la seule rivière navigable de la Sicile. — Ville de Lentini. — Ancienne ville de Syracuse. — Ses ruines. — Excâvation connue sous le nom d'oreille de Denis. — La cathédrale. — Vase étrusque très-curieux. — Vin de Syracuse.

Sicile. LA route de Catane à Syracuse commence déjà à ne plus présenter des points de vue aussi agréables que ceux qu'on vient de quitter. La côte est basse, et l'on n'y trouve aujourd'hui rien de bien intéressant. Un voyageur instruit goûte néanmoins un plaisir bien sensible, en lisant la belle description que Virgile en a tracée dans son troisième livre de l'Enéide. La peinture de tous ces endroits autrefois si célèbres, quoiqu'actuellement changés, dégradés, dénaturés par la main impitoyable du temps et des barbares, fait encore naître dans l'ame les plus douces émotions. Je traversai le *Gia-*

retta, autrefois le Simète, si célébré par les poètes. C'est la seule rivière de la Sicile qui soit navigable : elle prend sa source vers l'Etna, et se jette dans la mer. On trouve à son embouchure une grande quantité de très-bel ambre, que les paysans du voisinage portent à Catane, où l'on en fait des croix, des chapelets. Nous arrivâmes à Lentini d'assez bonne-heure. Cette ville passait pour une des plus anciennes de la Sicile, parce qu'on supposait que la fertilité de son sol avait dû y attirer des habitans aussitôt que les hommes quittèrent la vie sauvage, ou qu'ils eurent reconnu les avantages de l'agriculture et de la civilisation. La première colonie qui s'y établit fut de Naxiens : ils en firent, en peu de temps, une ville considérable, comme les autres villes grecques. Elle eut des tyrans : mais les plus cruels de tous, furent ceux de Syracuse, lorsqu'ils eurent soumis cette petite république. Sicile.

Cette ville, jadis si célèbre, n'est plus aujourd'hui qu'un misérable bourg aussi mal peuplé que mal bâti. La cause en est due à différentes révolutions, et surtout à la catastrophe affreuse de 1693. Elle fut renversée de fond en comble, et il n'y reste

Sicile.

rien aujourd'hui qui mérite la plus petite attention du voyageur. Les montagnes qui environnent *Lentini*, du côté de l'est, sont remplies de grandes cavernes où l'on recueille du salpêtre en quantité.

A deux milles de Lentini, nous passâmes devant Carlentini, ville de trois mille habitans, bâtie par Charles-Quint, et presque détruite par un tremblement de terre. Des hauteurs du pays, on jouit d'une multitude de beaux points de vue de tous les côtés. Les troupeaux de moutons qui errent parmi les pâturages, sont presque tous noirs. J'arrivai alors au point le plus élevé de ce pays, d'où je commandais à toute cette étendue de plaine qui borde le golfe d'Augusta. Du point où j'étais, Augusta offre un coup-d'œil superbe; elle est située sur une péninsule étroite, au fond d'une baie. Bientôt après nous descendîmes sur la plage, pour aller voir un ancien monument appelé l'*Aiguille*, qu'on suppose avoir été construit par Marcellus après la prise de Syracuse.

Sur une montagne à l'ouest, est située la ville de Mitilli, où l'on cultive encore des cannes à sucre. Près de la mer sont des marais salans. A la pointe de la péninsule

de *Magnisi*, est une des madragues les plus considérables de la Sicile. A quatre milles de ce monument, nous arrivâmes à une chaîne de rochers élevés qui s'étendent de l'est à l'ouest, et qui barrent entièrement la plaine. A leur sommet, on voit les ruines des murailles qui entouraient l'ancienne ville de Syracuse. A un endroit appelé *Scala Græca*, il y a un escalier taillé dans le roc pour y monter. Après avoir franchi cette barrière, je traversai une plaine de quatre milles, couverte de pierres isolées, mais distribuée en vignes. J'arrivai alors à la descente qui va au sud, et j'eus le plaisir de voir d'un seul coup-d'œil toute la ville de Syracuse et ses environs.

Sicile.

La renommée de plusieurs états qui ne sont plus, n'existe que par les livres et par la tradition; et la vénération que leur souvenir nous inspire, est proportionnée à la sagesse de leurs lois, aux vertus de leurs citoyens, au courage et à la politique avec lesquels ils ont su se défendre, et attaquer leurs ennemis. Quelques nations se sont illustrées, quoique leurs vertus et leurs exploits aient été renfermés dans une sphère très-étroite, tandis que des républiques ou des monarchies qui ont conquis des royau-

Sicile.

mes, et ont pénétré jusque dans le sein des pays les plus éloignés pour y chercher la gloire et y faire des conquêtes, n'ont pas laissé le moindre souvenir de leur existence. Syracuse doit être comptée parmi les plus distinguées de ces nations, elle l'emporta sur presque tous les peuples anciens, par sa richesse, par la magnificence de ses édifices, par sa gloire militaire, et la perfection où elle avait porté les arts et les sciences. Les noms célèbres rapportés dans ses fastes s'emparent encore de notre admiration, quoique les monumens de leur gloire soient, depuis nombre d'années, effacés par la main du temps.

L'ancienne Syracuse formait un triangle, et était composée de cinq quartiers. Pendant le triumvirat, elle fut traitée par Sextus Pompée, avec la plus grande rigueur, et lorsqu'Auguste l'eut forcé à s'enfuir, on enferma les habitans dans le quartier appelé *Urtygie*, tout le reste de la ville, la plus magnifique du monde entier, fut entièrement abandonné. Tel étoit son état lorsque les Musulmans s'en emparèrent. A cette époque, elle fut dévastée de nouveau. Elle contient aujourd'hui environ dix-huit mille ames. Ses édifices ne rappel-

lent rien de l'architecture ni de l'opulence de l'ancienne Syracuse. La cathédrale, qui est consacrée à Notre-Dame-du-Pilier, était jadis le temple de Minerve, et sur son sommet était une statue de cette déesse, tenant un bouclier large et étincelant. Tout habitant de Syracuse, qui s'embarquait dans ce port, était obligé, par sa religion, de porter avec lui du miel, des fleurs et des cendres, et de les jeter dans la mer aussitôt qu'il perdait de vue le saint bouclier; c'était pour s'assurer un heureux retour. L'église moderne fait partie de l'ancien temple, dont les dimensions extérieures étaient de cent quatre-vingt-cinq pieds de long, sur soixante-quinze de large. Les colonnes sont sveltes; elles ont vingt cannelures, et à leur base cinq pieds six pouces. Leur hauteur, y compris le chapiteau et un petit socle qui leur tient lieu de base, est de trente-deux pieds neuf pouces. Il existe aussi quelques vestiges du temple de Diane, qui ne sont pas bien curieux: ce sont les seules ruines que j'entrevis, et je fus même surpris d'en trouver autant dans un lieu si souvent dévasté par l'ennemi, et si souvent bouleversé par les tremblemens de terre. Il y en eut un horrible au sei-

Sicile.

Sicile.

zième siècle, mais qui fut encore peu de chose auprès de celui de 1693. Le onze janvier la terre trembla pendant l'espace de quatre minutes, et renversa presque toutes les villes de la Sicile situées sur les côtes de l'est. Le quart des habitans de Syracuse périt sous les ruines des maisons. Augusta fut renversée de fond en comble, et la moitié de ses habitans fut écrasée. Mais Catane souffrit encore davantage. En un mot, il périt en Sicile plus de soixante mille ames dans cette horrible catastrophe. Près du pont est la fontaine d'Aréthuse, tant vantée, dont le nom est connu de tous ceux qui ont lu les poètes. La fable de cette nymphe et d'Alphée, son fidèle amant, l'excellence de son eau et les charmes de sa situation, sont des sujets sur lesquels les poètes anciens et modernes ont donné carrière à leur imagination, et ont exercé leur plume. Les anciens ont laissé des descriptions pompeuses du commerce que faisait ce port si bien situé, de l'opulence presque incroyable de citoyens de cette ville, et des édifices somptueux pour lesquels ils prodiguaient une grande partie de leurs richesses. J'avais déjà vu les sites déserts de plusieurs grandes villes anciennes, et alors

j'avais toujours gémi sur leurs ruines; mais je n'ai jamais éprouvé un sentiment de pitié et de regret aussi vif et aussi pénible qu'en parcourant les ruines de Syracuse.

Sicile.

J'allai ensuite dans la plaine où se trouve l'église Saint-Jean, l'une des plus anciennes de la Sicile. C'est dans cette église qu'est placée l'entrée des vastes catacombes où les anciens Syracusains enterraient leurs morts. Je me hâtai d'y descendre : elles forment des rues qui sont taillées dans une couche de pierre molle, formée de dépouilles marines; elles se croisent en différentes directions, et sont percées avec encore plus de soin et de régularité que celles de Saint-Janvier à Naples. Celles de Rome ne peuvent se comparer ni aux unes ni aux autres. De distance en distance on trouve de grandes salles circulaires, revêtues en stuc, et percées au sommet pour laisser entrer l'air et la clarté. Dans les côtés, on a taillé des niches pour déposer les corps, et dans le rocher on a creusé des tombes de toutes les grandeurs, dont quelques-unes sont si petites, qu'on ne pouvait y placer qu'un chat ou un petit chien. Dans quelques-unes de ces niches on trouve jusqu'à vingt cercueils l'un

[redacted] devant l'autre. Plusieurs fois on y a trouvé des squelettes qui avaient dans la bouche une pièce d'argent.

Sicile.

Le mur extérieur, élevé par Denys le jeune, existe sans interruption pendant plusieurs milles, en suivant toutes les sinuosités de la montagne depuis *Scala Græca*, par où j'entrai dans cette antique enceinte. A peu de distance de ce lieu, j'arrivai à une seconde porte, dont la majeure partie est encore sur pied. De là je suivis les traces d'une rue que je distinguai par les marques que les roues avaient laissées dans le roc, et par des trous faits au milieu de la voie par les pieds des chevaux ; ce qui prouve que les voitures dont on faisait le plus d'usage, étaient tirées par des chevaux attelés l'un devant l'autre.

Un peu plus loin, la montagne se rétrécit, et est presque entièrement couverte de ruines. Ces décombres sont amoncelés sur différens monticules d'où l'on découvre tout le pays des deux côtés de Syracuse. Au nord, l'œil se perd dans une immense plaine qui borde le rivage de la mer jusqu'au pied du mont Etna, dont l'énorme cime s'élève avec une majesté inexprimable, et à droite et à gauche de cette montagne on

aperçoit celles d'Italie, que l'on prend pour des nuages. Au midi, le coup-d'œil est différent, mais non moins enchanteur. La ville de Syracuse semble flotter sur la surface des eaux, et garder l'entrée de son superbe port, et au-delà on découvre une vaste étendue de mer jusqu'au cap *Passaro*. Les montagnes de Noto bornent la vue au sud-ouest, et jusqu'au pied de ces montagnes le pays offre une plaine aussi riche qu'unie, bien plantée et arrosée par les eaux de l'Anapus, qui y forme mille détours.

Sicile.

C'est dans cet endroit que se terminait la ville de Syracuse; mais les rochers s'avancent encore à deux milles à l'ouest, et s'y terminent en un plateau élevé, auquel on a donné le nom de *Belvedere*, à cause de la vue ravissante qu'il offre. Denys l'ancien employa tant de bras, de voitures et de bêtes de somme, et récompensa si libéralement les ouvriers qui montraient le plus d'activité, que dans l'espace de vingt jours on acheva la muraille en grosses pierres de tailles, sur une étendue de trois milles et six perches.

Laissant ensuite la muraille à quelque distance sur ma droite, je suivis le cours

[redacted]
Sicile.

d'un ruisseau, qui dans ce lieu est conduit par un aqueduc élevé sur des arcades, d'où l'eau tombe avec une grande impétuosité, fait tourner quelques moulins, et ensuite va se précipiter du haut des dégrés de l'ancien théâtre. Comme la majeure partie de ce théâtre était taillée dans le roc vif, il a été peu endommagé par les ravages du temps. Mais tout ce qui était bâti sur ses fondations a disparu; ce qui en reste forme le coup-d'œil le plus singulier : car les marches, qui sont blanches, sont à moitié cachées par des buissons de diverses espèces. Quelques peupliers agitent leur sommet au-desus de la ruine, et les eaux forment de superbes chutes d'un rocher à l'autre.

Étant alors auprès de l'île, j'entrai dans la grande Latomie. C'est un lieu très-extraordinaire, et composé d'une cour spacieuse, où le roc forme une muraille d'une très-grande hauteur. Près du sommet du rocher est un canal qui conduit dans la ville une partie des eaux de l'aqueduc. Dans le centre de la cour, est un énorme rocher isolé, sur lequel sont les ruines d'un corps-de-garde; de grandes cavernes pénètrent dans le cœur du rocher, et servent de sal-

pétrière et de corderie. Mais ce qui mérite le plus d'attention, et qui a donné le nom à cet endroit, est l'excavation qui est dans le coin nord-ouest, et connue sous le nom d'Oreille de Denys. Elle a dix-huit pieds de large, et cinquante-huit de haut, et en pénétrant dans le cœur de la montagne, elle prend la forme d'une grande *S*. Les côtés sont parfaitement polis, et le dessus, qui est plafonné, se rétrécit graduellement dans la forme d'une arcade gothique : sous l'arête de cette arcade est une rainure que l'on suppose avoir servi à recevoir les paroles de ceux qui parlaient dans la voûte, et à les conduire dans un tuyau qui venait se rendre à une petite loge placée au-dessus, où elles se répétaient fort distinctement. Mais cet endroit ayant été trop ouvert, et étant trop délabré, a perdu cette vertu, ainsi que l'ont vérifié ceux que l'on y a descendus par une corde. Il y a, au milieu de la caverne, un espace qui ressemble à une chambre, et le bout de la caverne est arrondi. Lorsqu'on a examiné cet endroit avec attention, il est impossible de douter qu'il n'ait été construit pour servir de prison et de lieu d'espionnage. On a taillé des anneaux dans les angles des murs qui

Sicile.

Sicile.

servaient sans doute à attacher les prisonniers les plus criminels. A l'entrée de la grotte, l'écho est très-fort, le déchirement d'un morceau de papier fit autant de bruit que si on avait frappé fortement avec un bâton sur une planche. L'explosion d'un coup de fusil fit un bruit semblable au tonnerre, et la vibration dura quelques secondes: mais, en entrant plus avant dans la grotte, ces effets cessèrent. J'ai lu dans un auteur Sicilien, du dernier siècle, qu'un célèbre musicien avait composé un canon à deux voix, et que lorsqu'on le chantait dans cette caverne, il semblait qu'il y en avait quatre.

Le territoire de Syracuse produit plus de quarante espèces de vins. Le miel que l'on recueille dans les montagnes est clair comme de l'ambre, et a la saveur la plus délicieuse. Les végétaux y sont parfaits, surtout les brocolis, qui y viennent à une hauteur prodigieuse.

A mon retour à Syracuse, l'évêque me fit montrer le camée de Sainte-Lucie, faveur difficile à obtenir, attendu qu'il est attaché au cou de sa statue, qui est toujours renfermée sous clef. C'est une très-

grande et belle pierre de plusieurs teintes, et qui représente trois têtes d'hommes. La Sicile. première, d'un blanc jaunâtre, est une tête d'empereur; son air est sévère; il porte une couronne de laurier, ses cheveux frisés viennent se joindre à sa barbe, et ses *chlamys* sont boutonnés sur son épaule. La seconde tête est d'un rouge terne, et représente un Africain; sa chemise serrée sur le cou, son petit manteau, ses lèvres épaisses et son nez applati, sont les caractères qui le font reconnaître. La troisième, qui est parfaitement blanche, est une tête de vieillard ayant les cheveux lisses, les yeux éteints et la lèvre inférieure qui touche à son nez. Quelques connaisseurs voulant faire sans doute un calembourg sur la couleur des trois têtes, prétendaient y reconnaître Sevère Porcennius, Niger et Albinus: d'autres les appellent les sages de l'Orient.

De Syracuse je me rendis à Agrigente, appelée à présent Girgenti. Cette ville est bâtie sur une des plus hautes montagnes de la côte. Les maisons couvrent entièrement son sommet et les côtés, et sont en terrasses; le château et la cathédrale do-

Sicile. minent le tout ; la route est bonne quoique montagneuse.

J'allai loger au couvent des écoles pies, qui, étant situé dans une des parties les plus élevées de Girgenti, me procura, de mes fenêtres, la vue de tout le pays du côté de la mer. Les ruines de l'ancienne ville paroissent distinctement au milieu des prairies. Le lit du torrent qui coule dans ces ruines est facile à reconnaître, malgré tous ses détours. On voit du même coup-d'œil les restes des anciens camps qui subsistent encore sur les hauteurs, le port et une grande étendue de côte.

Quel pinceau pourrait rendre la beauté de cette vallée, fermée de trois côtés par d'agréables petites collines, et richement ornée par des arbres toujours verts et des amandiers chargés de fleurs!

Ce fut par la cathédrale que mon Cicérone commença notre course. Ce bâtiment est grossier et réparé, par des architectes ignorans, d'une manière ridicule; cette église n'est enrichie d'aucun ouvrage de peintres ou sculpteurs modernes qui aient quelque réputation. Mais les fonds baptis-

maux sont faits avec un sarcophage antique, orné de très-beaux bas-reliefs. Sicile.

Parmi les curiosités que l'on voit à la cathédrale, il y a un vase étrusque très-curieux par sa grandeur et par la manière dont il est conservé; il y a aussi des patères d'or d'une très-grande rareté.

CHAPITRE XVIII.

Agrigente. — Ses habitans fameux par leur hospitalité. — Ruines des temples d'Esculape, de Castor et de Pollux. — Trepani. — Arrivée à Palerme. — Description. — Mœurs et Usages.

Sicile. J'EMPLOYAI le jour suivant à parcourir l'ancienne Agrigente, dont la principale partie était dans la vallée. La nouvelle Girgenti occupe la montagne où était jadis la citadelle. Il était difficile de trouver une situation plus favorable à l'établissement d'une grande ville. On y était pourvu de tout ce qui était nécessaire pour s'y défendre, ainsi que pour les commodités et les plaisirs de la vie. Des murs naturels, formés par d'énormes rochers, fournissaient une forte barrière contre les attaques de l'ennemi. Des montagnes agréables et cultivées l'abritaient de trois côtés, sans nuire à la circulation de l'air. Devant ces murs, une large plaine arrosée par l'*Acragas*, ruisseau très-agréable qui avait donné son

nom à la ville, laissait entrer les vents rafraîchissans de la mer, et lui procurait une superbe vue de cet élément imposant. On apercevait aussi le pont situé à l'embouchure de la rivière, et probablement la route qui traversait cette plaine était bordée de faubourgs rians et bien peuplés. Sicile.

L'hospitalité et l'ostentation qui ont rendu les Agrigentins si fameux dans l'histoire, devaient leur existence à un immense commerce qui donnait l'air de l'opulence à tous les environs. Ce moyen si efficace dans les républiques, rendit Agrigente capable de résister à plusieurs chocs de l'adversité, et lui fournit les moyens de se relever de ses cruels revers, plus fière et plus puissante que jamais. A la fin cependant elle fut écrasée par la chute générale de la liberté grecque. Les faibles restes de sa population, qui avaient survécu à tant de calamités, furent ensuite chassés de ses murs par les Sarrasins, obligés de se renfermer, pour leur sûreté, dans les rochers inaccessibles de la ville actuelle.

La journée était aussi favorable que je pouvais le désirer pour mon dessein, car le temps était très-clair et assez chaud. Les rayons du soleil coloraient tous les objets;

CHAPITRE XVIII.

Agrigente. — Ses habitans fameux par leur hospitalité. — Ruines des temples d'Esculape, de Castor et de Pollux. — Trepani. — Arrivée à Palerme. — Description. — Mœurs et Usages.

Sicile.

J'EMPLOYAI le jour suivant à parcourir l'ancienne Agrigente, dont la principale partie était dans la vallée. La nouvelle Girgenti occupe la montagne où était jadis la citadelle. Il était difficile de trouver une situation plus favorable à l'établissement d'une grande ville. On y était pourvu de tout ce qui était nécessaire pour s'y défendre, ainsi que pour les commodités et les plaisirs de la vie. Des murs naturels, formés par d'énormes rochers, fournissaient une forte barrière contre les attaques de l'ennemi. Des montagnes agréables et cultivées l'abritaient de trois côtés, sans nuire à la circulation de l'air. Devant ces murs, une large plaine arrosée par l'*Acragas*, ruisseau très-agréable qui avait donné son

nom à la ville, laissait entrer les vents rafraîchissans de la mer, et lui procurait une superbe vue de cet élément imposant. On apercevait aussi le pont situé à l'embouchure de la rivière, et probablement la route qui traversait cette plaine était bordée de faubourgs rians et bien peuplés.

Sicile.

L'hospitalité et l'ostentation qui ont rendu les Agrigentins si fameux dans l'histoire, devaient leur existence à un immense commerce qui donnait l'air de l'opulence à tous les environs. Ce moyen si efficace dans les républiques, rendit Agrigente capable de résister à plusieurs chocs de l'adversité, et lui fournit les moyens de se relever de ses cruels revers, plus fière et plus puissante que jamais. A la fin cependant elle fut écrasée par la chute générale de la liberté grecque. Les faibles restes de sa population, qui avaient survécu à tant de calamités, furent ensuite chassés de ses murs par les Sarrasins, obligés de se renfermer pour leur sûreté, dans les rochers inaccessibles de la ville actuelle.

La journée était aussi favorable que je pouvais le désirer pour mon dessein, car le temps était très-clair et assez chaud. Les rayons du soleil coloraient tous les objets;

Sicile.

Nous suivîmes cette route, sur plusieurs montagnes, jusqu'à l'endroit nommé le *Tombeau de Néron.* Il est environné de vieux oliviers qui jettent sur cette ruine une ombre sauvage irrégulière. Le site en est solitaire, et les rochers qui sont sous le temple de la Concorde, ajoutent encore au tableau. Les amas de très-beaux arbres forment de si belles masses, que le pinceau sublime de Salvator Rosa aurait seul pu les rendre d'une manière digne d'elles.

Je me promenai ensuite dans la plaine pour examiner les restes du temple d'Esculape. De cette plaine, en reprenant le même chemin, je retournai à Agrigente; puis, suivant le sentier du côté de l'ouest, j'arrivai à l'endroit où sont situés les restes gigantesques du temple de Jupiter Olympien, que Diodore a décrit très en détail. On peut dire, avec vérité, qu'il n'en est pas resté pierre sur pierre, et il est simplement possible, avec l'aide de beaucoup de conjectures, de trouver les places de son plan et de ses dimensions. Selon Diodore, c'était le temple le plus considérable de la Sicile : mais il ajoute que les calamités de la guerre ont été cause que l'ouvrage a été abandonné avant que sa toiture fût achevée, et que

les Agrigentins ont toujours été réduits ensuite à un tel état de pauvreté et de dépendance, qu'ils n'avaient jamais pu finir ce superbe monument, qui attestait le goût et l'opulence de leurs ancêtres. La longueur de ce temple était de trois cent soixante-dix pieds grecs ; sa largeur de soixante, et sa hauteur de deux cent vingt, sans compter les fondations et les soubassemens. Ce temple est maintenant dans un tel état de désolation, qu'il est impossible de faire aucune comparaison quant à ses ornemens, ni aux grands traits d'architecture qui constituent la véritable grandeur. Sicile.

Les ruines les plus près de celles-là, sont celles du temple de Castor et de Pollux. L'herbe a couvert toute la base de ce monument, et seulement quelques fragmens de colonnes s'élèvent entre les vignes, et procurent un superbe fond de tableau à tous ces groupes d'objets si favorables à la peinture.

De là je me rendis au couvent de *San Nicolo*, appartenant aux Franciscains. Ce monastère est bâti sur une petite éminence, au centre de l'ancienne ville, et est admirablement situé. Plus haut que le couvent

Sicile. on voit les restes de ces antiques magnificences qui contrastent merveilleusement avec les humbles chaumières couvertes de paille, bâties à leurs pieds. Pour ajouter à la beauté du paysage, on voit aussi la nouvelle ville s'élever fièrement sur une pointe adossée à des montagnes plus élevées, qui répandent autour d'elle différentes teintes d'ombre et de clarté.

Dans le verger de ce couvent, est un bâtiment construit avec des pilastres. On prétend que c'était jadis une partie du palais d'un prêteur romain. Tout l'espace renfermé dans les murs de l'ancienne ville, est rempli de vestiges d'antiquités, d'arcades en briques, et de petits canaux qui servaient à conduire les eaux: mais on ne trouve nulle part des ruines qu'on puisse présumer avoir appartenu à des jeux publics; et c'est une chose d'autant plus extraordinaire, que les Agrigentins étaient voluptueux, passionnés pour les jeux et pour les spectacles dramatiques : de plus, on sait que les Romains n'habitaient pas long-temps un pays sans y introduire leurs jeux barbares. Les théâtres et les amphithéâtres, plus que tous autres bâtimens, étant construits de manière à résister aux outrages du temps, il est bien

surprenant qu'on n'en trouve aucuns vestiges à Agrigente. Sicile.

Le 6, le temps changea prodigieusement. Le vent, les éclairs et la pluie vinrent nous assaillir, et ma chambre, qui était dans l'angle d'un corps-de-logis fort élevé, en essuya toute la fureur. La nuit fut très-orageuse, de sorte que le sifflement des vents et le fracas d'une pluie à verse m'empêchèrent de fermer l'œil; et malgré la solidité des murs, il ne me paraissait pas possible que la maison pût résister à cette attaque. Au lever du soleil la tempête cessa, le temps s'éclaircit, et je me préparai à continuer mon voyage. Je partis à midi, et lorsque je passai la porte, les musiciens de la ville me firent leurs adieux d'une fenêtre, en me saluant d'une fanfare de corps de chasse, que je trouvai plus bruyante que mélodieuse. Les Siciliens aiment passionnément les instrumens à vent, surtout ceux qui font beaucoup de bruit, et les jours de fête il est très-ordinaire de voir rassemblés devant la porte d'une église, quarante ou cinquante tambours qui battent tous à-la-fois : plus on fait de bruit, plus on croit honorer le saint.

Malgré les vœux de ces bonnes gens,

Sicile. nous fûmes bientôt arrêtés dans notre course, car le premier ruisseau que nous rencontrâmes était au moment de se déborder; de sorte que, ne pouvant le passer sans danger, nous prîmes le sage parti de retourner à la ville, et d'attendre que les eaux fussent écoulées. Le lendemain, je me remis en route. Nous passâmes le ruisseau qui, le jour d'auparavant, nous avait paru si redoutable, et qui n'était plus qu'un filet d'eau.

Je me rendis, dans une journée, de Girgenti à *Sciacca*, connu anciennement sous le nom de *Thermæ Silinuntiæ*. Cette ville est admirablement située dans une campagne charmante, et ses bains qu'on prétend être l'ouvrage de Dédale, étaient autrefois fameux : elle fut la patrie d'Agathocle, qui, de simple potier de terre, parvint à devenir roi de Syracuse, par ses talens, et surtout par la supériorité de sa politique. Près de là, se trouve le mont *di San Catogero*, très-remarquable par de vastes grottes qui sont au sommet, et des bains de vapeur qu'on y prend. On voit encore dans cette ville, qui est un des grands magasins de blé de la Sicile, une quantité considérable de pistachiers, arbre d'une nature semblable

à celle du palmier, et qui ne porte jamais de fruits, à moins qu'il ne soit à côté d'un autre pistachier mâle, qui est toujours stérile. Sicile.

Je traversai Mazara, ville qui fut la résidence des rois Sarrasins; aujourd'hui elle a peu d'apparence; on cultive dans les environs beaucoup de coton. De Mazara on arrive à travers un pays stérile, à Marsale. C'est l'ancienne Lilybée qui fut détruite par les Goths. On n'y voit que très-peu de vestiges de l'antiquité. Cagnette, au-dessus de laquelle on a bâti une église de Saint-Jean, passe pour avoir été l'habitation de la Sybille du lieu. Charles-Quint ordonna de combler le port, parce qu'il était trop à la bienséance des barbaresques.

On rencontre ensuite *Drepanum*, présentement Trépani : c'est une des plus belles villes de la Sicile, et des mieux habitées; les habitans y sont industrieux, et font de beaux ouvrages en ivoire et en corail, qu'on trouve abondamment sur les côtes. Les matelots sont les meilleurs du royaume : c'est ici que se fait la plus grande pêche du thon.

Presque en face de Trépani, du côté de l'ouest, sont les îles appelées anciennement

Cyades; elles ne sont connues dans l'histoire que par la victoire navale que le consul Lutatius Catulus remporta sur les Carthaginois, qui furent obligés de demander la paix, événement qui mit fin à la dernière guerre, punique. La montagne, qui est à six milles de cette ville, et la plus haute de la Sicile, après le mont Etna, est bien plus célèbre; c'est celle qu'on appelait autrefois le mont Eryse, sur le sommet de laquelle on avait bâti la ville d'Eryx, et le fameux temple de Vénus Erycine. Au rapport de Strabon, ce temple était toujours plein autrefois de femmes qui observaient exactement les cérémonies qu'exige le culte de la déesse : mais à présent, ajoute-t-il, la ville et le temple sont en partie abandonnés.

Sicile.

Je quittai les rivages charmans de Trépani, que les vers de Virgile rendront à jamais mémorables, par la description touchante qu'il fait des regrets d'Enée, lorsque son père Anchise y mourut. A quelques milles au-delà, on voit les ruines de l'ancienne Egeste, fondée, dit-on, par ce même Enée, et détruite par les Carthaginois. Il reste encore un temple très-bien conservé, qu'on croit avoir été consacré à Cérès. Tout ce pays présente l'image d'une

dépopulation affreuse. Les environs d'Alcamo, petite ville voisine, ne sont remarquables que par des récoltes abondantes de manne. Pour gagner ensuite Palerme, il faut traverser des montagnes très-élevées, grimper des rochers escarpés, descendre dans des vallons profonds, mais fertiles et pittoresques. Enfin j'arrivai à Montréal, petite ville située sur une montagne où l'on jouit d'un coup-d'œil superbe; la vue s'étend jusqu'à la capitale, qui n'en est éloignée que de quatre milles. Sicile.

La cathédrale de Montréal est assez belle, on y voit surtout deux urnes funéraires de porphyre très-grandes et très-bien travaillées, où l'on a déposé les cendres de Guillaume le *bon* et de Guillaume le *mauvais*, tous deux rois de Sicile. On a pratiqué sur le penchant de la montagne, un chemin facile et magnifique qui conduit à Palerme; des deux côtés, il est bordé jusqu'à une certaine hauteur de maisons de campagne charmantes.

Il n'est pas possible de déterminer si la ville de Palerme doit son origine aux premiers habitans de la Sicile, aux négocians de la Phénicie, à une colonie grecque, ou aux Carthaginois. Ce mot de *Panormus*

[redacted] Sicile.

paraît grec ; mais il se pourrait qu'il ne fût qu'une traduction d'un mot oriental.

Cette ville était un des trois établissemens que les Phéniciens avaient conservés dans l'île, lorsque les trop fréquentes visites des Grecs rendaient dangereux le séjour des petites villes situées sur les côtes. Elle resta au pouvoir des Carthaginois jusqu'à l'an 494 de Rome ; alors, elle se soumit aux Romains, qui, aussi long-temps que leur empire subsista, n'eurent qu'à se louer de la fidélité et de l'attachement des habitans de Palerme. Ils se soumirent patiemment à toutes les grandes révolutions qui affligèrent la république et l'empire Romain jusqu'à l'an de J. C. 821, que les Sarrasins devinrent leurs maîtres. Mais ils les abandonnèrent bientôt, n'étant pas encore assez puissans dans l'île pour s'y maintenir. Huit ans après, leurs conquêtes étant solidement assurées, Palerme devint leur capitale, et fleurit pendant deux cents ans sous ces maîtres grossiers.

Aussi long-temps que les souverains de Sicile ont résidé dans l'île, Palerme a toujours joui de leur présence ; depuis qu'ils n'y résident plus, celle des vices-rois les en dédommage, mais faiblement.

Sicile.

Le premier beau temps me donna l'envie de voir Palerme du côté de la mer, d'où elle présente un coup-d'œil magnifique. Sa vaste baie est environnée de montagnes de diverses formes et hauteurs, au pied desquelles les clochers, les dômes et les tours de la ville s'élèvent dans la plaine et bordent le rivage. Du côté de l'ouest, un bois épais s'étend le long de la plage jusqu'au port et au phare, où une forêt de mats de vaisseaux cache la base d'un immense rocher isolé. Du côté de l'est, des terres bien cultivées s'étendent en s'élevant jusqu'au cap Zofarano, qui termine le golfe. Anciennement le port était dans l'intérieur de la ville, et était composé de deux anses assez longues, larges de cent pas, et que l'on fermait avec une chaîne. Elles étaient assez grandes pour les petits bâtimens alors en usage. Mais en 1620, elles ont été bouchées pas les sables que la mer y a amoncelés, ou comblées par ceux que la pluie y a entraînés; et comme il n'était pas possible de rendre à ces anses leur ancienne profondeur, on prit le parti de les combler entièrement et d'y bâtir.

Palerme est entourée de murs, et sa forme est presque circulaire. Cette ville passe pour

contenir plus de cent mille ames, sans Sicile. compter les ecclésiastiques de toutes dénominations, les religieuses, les officiers et autres personnes employées au service du roi, de l'église et de la magistrature.

Deux rues, qui se coupent à angles droits, partagent la ville en quatre parties presque égales. Elles sont ornées de statues, de fontaines et d'autres monumens qui donnent l'idée d'une ville capitale : mais presque toutes les rues sont étroites et tortueuses, et étant horriblement pavées, sont remplies de boue pendant l'hiver. Palerme est bien éclairée par des réverbères, et dans les grandes pluies on se sert de petits ponts roulans pour passer les ruisseaux qui deviennent alors des torrens rapides. Il n'y a point de carrosses de place; les voitures que l'on y loue, ainsi que celles dont la noblesse se sert, sont d'anciennes machines très-incommodes, tirées par des mules pendant l'été, et dans les jours de gala on voit paraître des voitures un peu plus élégantes. Les deux plus belles rues s'appellent *il Cessaro*, et l'autre *la Nova*. A l'endroit où ces deux rues se coupent, est une petite place octogone, ornée de statues qui représentent les saisons, mais dont les pro-

portions sont si petites que je les pris d'abord pour des bustes. Au-dessus de chacune est la figure d'un monarque espagnol, faite dans un meilleur style, et au-dessus de ces derniers il y a des têtes de saints. Sicile.

La rue de Cassaro est terminée au nord par la *porta Felice*, arc de triomphe qui conduit au port et à un beau quai, où, pendant l'été, les habitans vont respirer le frais, prendre des glaces, et entendre les sérénades qui égaient cet air tranquille. L'autre extrémité de cette rue aboutit à une grande place qui est devant la cathédrale, édifice gothique et qui menace ruine. L'architecture n'en est pas même agréable dans son genre, car lors de la construction de cette église, ce genre n'avait pas encore atteint cette élégante légèreté, et cette délicatesse dans les ornemens qui le distinguèrent bientôt après, et ne laissèrent pas de produire des effets agréables, quoiqu'entièrement éloignés des belles proportions de la pureté de l'art chez les Grecs. Le tabernacle qui est au bout de l'église, est une des plus belles collections possibles de lapis lazuli.

La plupart des églises sont fort riches en argenterie, en pierres précieuses et en

Sicile.

obligé d'y avoir égard. Les vice-rois usent très-sobrement de cette prérogative; et s'ils font grâce à un criminel, c'est après y avoir mûrement réfléchi d'après le rapport des juges. Le duc de la Vieuville, ancien vice-roi, vieux militaire très-colère, s'offensa de ce qu'on témoignait quelque doute sur l'étendue de cette prérogative : il fit ouvrir les prisons, et fit mettre en liberté tous ceux qui y étaient enfermés.

Je ne trouvai à Palerme aucun monument remarquable des Grecs ni des Romains : quelques fragmens que le hasard a procurés, et quelques morceaux depuis la naissance du bon goût, se trouvent rassemblés dans un muséum établi dans le grand collège qui appartenait aux jésuites.

La pluie ayant cessé pendant quelque temps, j'en profitai pour faire plusieurs courses dans les environs, et je commençai par visiter le sanctuaire de Sainte-Rosalie, la patrone de Palerme. A environ un mille des postes, s'élève tout-à-coup *Monte Pellegrino*, entièrement détaché des autres montagnes. Au bout d'une heure, j'arrivai à un couvent et à un portique qui ferment l'entrée d'une vaste caverne si remplie de sources, qu'on a été obligé de placer partout

des

des tuyaux de plomb pour conduire les eaux dans une citerne. Précaution sans laquelle l'humidité serait trop grande. Une image de la sainte, qui est en marbre, est placée sous un magnifique autel : elle est représentée couchée et couverte d'une robe d'argent, présent fait par un roi d'Espagne.

Sicile.

L'histoire de Sainte-Rosalie, qu'on lit sur le mur, apprend qu'elle était fille du comte *Sinibaldus*, et que pour mettre sa chasteté à l'abri de la brutalité des Sarrasins, qui possédaient alors la Sicile, elle s'était retirée dans une caverne du mont *Quisquina*, d'où elle vint ensuite habiter le mont Pellégrino. Elle y mourut, et fut ignorée jusqu'en 1624, que l'on découvrit la caverne qu'elle avait habitée, son corps et son histoire.

Ma seconde course fut vers l'est, le long du rivage, dans un pays riche et bien distribué, et entouré de très-hautes montagnes. La petite rivière d'Ammiraglio, anciennement Oréthus, sur laquelle Métellus défit les Carthaginois, s'est creusé un lit profond dans la couche pierreuse qui se trouve sur un sol végétal. On a fait un nouveau port sur cette rivière, et c'est le premier pas vers l'exécution d'un projet formé

Sicile. de percer des routes sûres et commodes par toute l'île, où, jusqu'ici, il n'y en a absolument aucune. Il est honteux qu'on se soit si peu occupé du bien public dans un pays qui produit tant de riches objets de commerce, qui est d'ailleurs si peu chargé d'impôts, et qu'un sénat, composé du clergé, de la noblesse et des principaux citoyens, se contente de repousser les usurpations des vice-rois, mais ne garantisse pas assez des vexations continuelles des seigneurs particuliers.

Je fis environ dix milles le long de la mer, entre des haies d'aloës et de figuiers d'Inde. Le chemin monte insensiblement jusqu'à la *Bagaria*, montagne couverte de maisons de campagne de seigneurs Siciliens. La première des maisons que j'allai visiter, est nouvellement bâtie dans un goût fort agréable. Les ornemens, quoiqu'un peu entassés, sont purs et légers.

La vue de cette maison, construite d'un bon goût, n'était pas faite pour me préparer à la visite que je fis ensuite au château de la Palagonia, qui en est peu éloigné; par une énorme porte, on entre dans ce lieu extravagant. Sur la plinthe de cette porte sont posées six statues colossales blan-

chies avec de la chaux. Elles représentent des hussards armés de piques, qui semblent défendre l'entrée d'une avenue de trois cents pas de longueur, qui n'est point garnie d'arbres, mais de monstres effrayans. Sicile.

Des deux côtés, règne un parapet chargé de figures plus horribles que toutes celles que l'Armide et tous les enchanteurs de l'Arioste soumettent à leurs charmes magiques. On voit ensuite les bustes de polichinel et d'arlequin entourés de serpens ; des têtes de nains couvertes d'énormes perruques ; des ânes et des chevaux, ornés de cravates et de fraises de point, composent le rang inférieur de cette galerie ; et de dix en dix pas sont des amas de piliers qui soutiennent des groupes de figures grotesques, les unes de musiciens, les autres de Pygmées, de vieilles femmes grimaçantes ; des lions et d'autres animaux, assis devant une table, ayant une serviette sous leur menton, sont représentés mangeant des huîtres ; des princesses, avec des plumes et des falbalas, des autruches en robe avec des paniers, et des chats en bottes molles se présentent ensuite ; enfin, mille autres choses plus extravagantes et plus bizarres, que je n'ai pas la patience de

rapporter, ou que ma mémoire ne me rap-
Sicile. pelle pas. Heureusement toutes ces statues sont d'une pierre si molle et si périssable que nous ne devons pas craindre de les voir passer à la postérité comme un monument du mauvais goût du dix-huitième siècle : plusieurs nez monstrueux et des membres difformes sont déjà tombés en poussière. Les ouvriers qui ont taillé ces figures, quoiqu'à peine en état de faire une mauvaise esquisse d'une bonne chose, ont prouvé beaucoup d'adresse par la manière dont ils ont rendu, quoique la matière fût si grossière, les boucles des cheveux, les feuillages et la dentelle.

Cette avenue me conduisit à une cour circulaire qui est devant la maison : on y trouve une foule de statues en pierre et en marbre, qui ne représentent que des êtres fantastiques. Des statues d'hommes, de monstres et d'animaux, bordent les terrasses de cette maison, et sont si entassées, et dans des postures si menaçantes, qu'il ne serait pas sûr de s'en approcher lorsqu'il fait un grand vent. Les murs sont revêtus de bas-reliefs et de médaillons dont les sujets sont tirés de l'écriture sainte ; de masques de divinités païennes, d'empereurs, et

de maîtres de danse et d'escrime. Il y a quelques-uns de ces morceaux de sculpture d'assez bon goût, parce qu'ils sont copiés d'après l'antique; mais la plupart consistent en figures semblables à celles que nous voyons aux foires hollandaises, et qui représentent les saisons et les élémens. Sicile.

Dans l'intérieur on trouve toujours le même genre. Depuis quelques années le propriétaire a abandonné cette incroyable demeure, et plusieurs de ces beaux chefs-d'œuvre se ressentent de son absence. Les plafonds sont en glace, les murs sont revêtus de porcelaine, de faïence ou de terre cuite. Ce sont des singes qui soutiennent les rideaux, des chevaux qui montent la garde, et des diables en faction au pied des escaliers. La salle de bal n'est pas achevée : elle devait couronner toutes ces monstruosités. A l'entour règne un banc de marbre ; mais en l'examinant, je trouvai qu'il était composé d'un grand nombre de tables de nuit. Il me tardait de quitter cette fourmilière de monstres : l'absurdité en est si grossière, et d'une extravagance si dégoûtante qu'il ne me fut pas même possible de sourire, et je fus étonné que vingt fois on n'eût pas renfermé le propriétaire; au surplus

Sicile.

cet homme n'est point méchant, et sa famille s'est maintenant chargée de l'administration de ses biens; mais malheureusement ce ne fut qu'après qu'il eut dépensé plus de quarante mille livres sterlings dans cet agréable passe-temps. Ses parens mouraient de faim pendant qu'il prodiguait sa fortune à faire préparer un dîner en pierre à sa ménagerie. Il a l'air d'un pauvre hère; son corps est si frêle, et il paraît si timide, qu'on ne le soupçonnerait jamais d'avoir assez d'énergie pour inventer de semblables folies. Depuis qu'on l'a privé du plaisir de créer des diables, il s'est donné aux saints, et passe sa vie à suivre les processions et à visiter les églises. Lorsqu'on lui demande dans quelle partie du monde se trouvent les originaux de ses figures, il répond que c'est en Egypte, où Diodore de Sicile rapporte, dit-il, que l'action des rayons du soleil, sur le limon déposé par le nil, est si puissante, qu'elle fait éclore toutes sortes d'animaux bizarres et inconnus partout ailleurs.

Au-dessus de ce palais de la folie, est située la ville de *Valquarnera*, dont la vue s'étend sur la ville et sur la baie de Palerme, ainsi que sur le golfe de Termini,

jusqu'au cap Orlando. Ses vergers ne sont plantés qu'en frênes qui produisent la manne, et qui étaient alors en fleurs. A la mi-juillet on fait des incisions dans leur écorce, et tous les jours on répète l'opération, aussi long-temps que l'arbre rend de cette gomme. Chaque arbre en produit environ une demi-livre par an. Ces arbres n'arrivent jamais à une grosseur considérable, à cause des saignées qu'on leur fait annuellement : mais le jardinier m'assura qu'ils pouvaient produire pendant un siècle. Toutes les bordures de ces vergers étaient en roses et autres fleurs d'un parfum délicieux. Plusieurs arbres fruitiers donnent deux récoltes dans l'année, premièrement dans la saison ordinaire, puis vers la mi-septembre. Je goûtai quelques poires de la seconde récolte, mais je les trouvai petites et sans goût. Sicile.

Sur les rochers du cap *Zofarano*, et sur la plage qui est au bas, était située jadis la ville grecque de *Solentum*. Les champs voisins conservent encore le nom de *Solento*. La pêche du thon y est très-abondante. Un des intéressés de cette pêche m'assura qu'on avait pris, en un jour, plus de mille

Sicile.

grands thons d'un seul coup de filet. C'est dans le mois de mai qu'on les prend.

Leandro Alberti parle des sucreries qui, de son tems existaient à la *Bagaria* : mais je présume qu'elles sont abandonnées depuis nombre d'années. Les cannes à sucre que l'on cultive maintenant en Sicile sont très-peu de chose, et le sucre du pays y est regardé comme une rareté : cependant sa couleur et sa qualité sont bonnes; mais par le défaut d'encouragement et d'industrie, cette branche de commerce a été ruinée par les sucres étrangers. C'est sur la côte orientale de *Val di Noto* que ce genre de culture est le plus soigné, mais il serait facile de l'étendre dans plusieurs autres cantons. Les cannes de Sicile sont très-hautes et très-succulentes, elles prospèrent presque sans soin, ayant le degré de chaleur et d'humidité qui leur convient, et n'ayant à craindre ni les ouragans ni les insectes. Il est vrai que la main-d'œuvre est chère et les bras en petit nombre, mais cependant non pas assez pour empêcher les Siciliens de pouvoir se donner entr'eux leurs sucres à meilleur marché que celui des Colonies.

Descendu dans la plaine, je m'égarai

dans des sentiers où une grande quantité d'arbres verts offrait à mes yeux l'image du printemps. Je dirigeai mes pas vers un grand bâtiment très-ancien, et dont l'architecture doit être remarquée ; on l'appelle la *Torre Zizza*, bâtie par les Sarrasins, pendant leur séjour en Sicile, ce qui en fixe l'époque au neuvième ou dixième siècle. La tradition dit qu'un Sultan la fit bâtir dans le dessein d'y enfermer la belle Zizza, sa fille. Mais comme ce mot signifie *des choses brillantes*, et qui *ont de l'éclat*, il est possible que ce palais ait pris son nom de ses belles décorations et de ses jardins parfumés. Aujourd'hui même, lorsque les Siciliens veulent vanter l'ajustement d'une femme, ils disent qu'elle est *azizzata*.

Sicile.

Enfin, après une journée de vingt-quatre milles, nous arrivâmes à la *Favorata* ; cette ville est près de la mer, et contient environ deux mille ames. Son territoire produit de l'huile, de la manne et du vin qui se vendent à Palerme. Je logeai chez le *Vicario Foranco*, dans un appartement très-commode. Mon hôte n'oublia rien de tout ce qui pouvait m'être agréable, et il était si modeste, que j'eus beaucoup de peine à l'engager de me tenir compagnie ; mais

Sicile.

je ne pus jamais obtenir qu'il soupât avec moi. Le soir, pendant que j'étais sur la porte, plusieurs jeunes filles arrivèrent en dansant au son du fifre et du tambourin; et après une courte chanson, elles vinrent me présenter un bouquet. Je voulus leur donner de l'argent, mais elles me refusèrent, en secouant la tête, et vinrent, l'une après l'autre me baiser la main, puis s'éloignèrent en dansant. Je demandai au vicaire si je n'aurais pas dû les saluer l'une après l'autre: il me répondit, en riant, que dans ce pays, ces sortes de politesses n'étaient pas d'usage en public, mais que si j'en voulais faire à ces jeunes personnes, je n'avais qu'à envoyer, par un laquais, un présent à la chapelle de leur confrérie, et qu'elles prieraient Dieu le lendemain de m'accorder un bon voyage.

Lorsque je me mis à table, m'étant aperçu que je n'avais auprès de moi aucun de mes gens, j'en marquai ma surprise à la gouvernante du vicaire: mais elle me regarda d'un air fin, en me disant qu'ils étaient allés porter mon offrande aux jeunes filles, et s'assurer, par eux-mêmes, si elles prieraient Dieu comme il faut. Je lui fis entendre que cette visite pourrait bien

n'être pas sans danger. Elle me répliqua, que comme j'étais étranger, il lui paraissait tout simple que j'eusse de semblables craintes, en me rappelant les vêpres Siciliennes; mais que ces craintes étaient aujourd'hui dénuées de fondement : car, grâces à Dieu, dit-elle, la vertu des femmes n'est plus sous la sauve-garde des épées et des poignards.

Sicile.

CHAPITRE XIX.

Fête de sainte Rosalie. — Cérémonial de cette fête, qui dure quatre jours. — Monte Pélégrino. — Caverne de Sainte-Rosalie. — Réflexions.

Sicile.

Nous étions encore à Palerme le jour de la grande fête de sainte Rosalie, qui est peut-être la plus remarquable de l'Europe. La fête a commencé sur les cinq heures du matin par la procession de sainte Rosalie, qui a été traînée avec la plus grande pompe dans toute la ville, depuis le *Marino* jusqu'à *Porto-Nuovo*. Le char triomphant était précédé d'un détachement de cavalerie avec des trompettes et des tymbales, et tous les officiers de la ville en habit uniforme. C'est une machine énorme, elle a soixante-dix pieds de long, trente de large, et plus de quatre-vingt de haut, et elle est beaucoup plus élevée que les plus hautes maisons de Palerme : la forme de sa partie inférieure ressemble à celle des galères romaines; mais elle se grossit en s'élevant, et le frontispice,

qui est ovale, forme une espèce d'amphithéâtre où il y a des siéges, ainsi que sur *Sicile.* les théâtres : c'est la place du grand orchestre : elle était remplie d'une troupe très-nombreuse de musiciens placés en rang, l'un au-dessus de l'autre. Au-dessus et derrière cet orchestre, il y a un grand dôme soutenu par six belles colonnes d'ordre corinthien, et orné de figures de saints et d'anges, et au sommet du dôme on voit une figure gigantesque, en argent, de sainte Rosalie. Toute la machine est ornée d'orangers, de pots de fleurs et de gros arbres de corail artificiel : le char s'arrêtait tous les cent pas, et alors l'orchestre jouait un morceau de musique accompagné de chants en l'honneur de la sainte. Il ressemblait à un grand château mouvant, et remplissait entièrement la rue d'un côté à l'autre. Il n'avait pas, pour se mouvoir, un espace proportionné à sa grosseur : cet édifice prodigieux était traîné par cinquante-six mules très-fortes, caparaçonnées d'une manière curieuse, rangées sur deux files, et montées par dix-huit postillons habillés d'étoffe d'or et d'argent, et portant des plumes d'autruche à leur chapeau. Toutes les fenêtres et les balcons des deux côtés

Sicile.

de la rue étaient remplis de spectateurs bien vêtus, et le char était suivi par des milliers de personnes de la populace : cette procession triomphale a fini à environ trois heures, et ensuite il y a eu une magnifique illumination au Marino.

Une rangée d'arcs-de-triomphe et de pyramides s'étendait d'une extrémité à l'autre de cette belle promonade. Ils étaient peints et ornés de fleurs atificielles et entièrement couverts de petits lampions placés très-près les uns des autres. A peu de distance de là, on croit voir des arcs de triomphe et des pyramides en feu. Toute la chaîne de cette illumination avait environ un mille de longueur, et il est difficile de concevoir quelque chose de plus beau. On n'y aperçoit ni défaut ni interruption. La nuit était si calme qu'aucun de ces flambeaux ne s'est éteint.

On avait érigé en face du milieu de cette illumination, un brillant pavillon pour le vice-roi et sa suite, qui était composée de toute la noblesse de Palerme, et devant cet édifice, on avait placé à peu de distance dans la mer, de grandes pièces d'artifice qui représentaient le frontispice du palais, orné de colonnes, de trophées et de tous

les autres ornemens d'architecture. Tous les chebecs, galères, galliotes et autres bâtimens de mer formaient autour une espèce d'amphithéâtre, et ils commencèrent le spectacle par une décharge de toute leur artillerie, dont le son, répété par les échos des montagnes, produisit un effet agréable : ils tirèrent ensuite un grand nombre de fusées volantes et de bombes d'une composition curieuse, qui brûlaient souvent sous l'eau. Cela dura une demi-heure, et ensuite tout le palais fut illuminé dans un instant. Ce signal fit cesser les exercices de la marine : nous crûmes alors habiter un pays d'enchantement. Cette opération se fit en un moment et sans qu'il parût aucun agent visible : en même-temps, les fontaines qu'on avait construites dans la cour devant le palais, commencèrent à jeter du feu, et à représenter quelques-uns des grands jets-d'eau de Versailles et de Marly. Dès qu'ils furent éteints, la cour prit sur-le-champ la forme d'un vaste parterre orné de palmiers, et entremêlé d'orangers, de pots de fleurs, de vases et d'autres ornemens en feux d'artifices. L'illumination du palais finit quand les feux cessèrent, et le frontispice s'illuminant alors, on en vit sortir

Sicile.

[redacted] des soleils, des étoiles, des roues de feu
Sicile. qui bientôt le firent tomber en ruines. Quand tout fut renversé, il sortit de ce tas de décombres, une explosion de deux mille fusées volantes, bombes, serpentaux et diables qui semblaient remplir toute l'atmosphère, et qui firent un terrible ravage sur les habits de la populace. Pendant ce spectacle, on nous servit, dans un grand pavillon, au centre du Marino, un excellent régal de café, de glaces, de confitures et de différens vins; c'était le préteur ou maire de la ville qui en fit la dépense. Les principaux nobles donnent ces régals tous les soirs, chacun à leur tour, et ils se disputent à qui sera le plus magnifique.

Dès que les feux d'artifice eurent cessé, le vice-roi s'embarqua sur une galère très-bien illuminée. Nous restâmes à terre, pour voir le coup-d'œil qu'elle nous offrirait, aperçue de loin. Soixante-douze rames la faisaient manœuvrer et formaient un spectacle charmant: elles brisaient fort promptement la surface des eaux qui étaient aussi claires et aussi unies qu'une glace, brillaient comme la flamme, et réfléchissaient sa splendeur de tous côtés. Les rames battaient en mesure avec les cors de chasse, les clarinettes

nettes et les trompettes qui étaient en grand nombre sur la proue du bâtiment. Sicile.

La fête fut terminée par le *Corso*, qui commence exactement à minuit, et dure jusqu'à deux heures du matin.

La grande rue était illuminée aussi magnifiquement que le Marino. Les arcs-de-triomphe et les pyramides étaient placés des deux côtés, à peu de distance les uns des autres, exactement entre les trotoirs et le chemin des voitures. Ces illuminations sont si supérieures à celles que j'aie jamais vues, elles sont d'ailleurs si différentes, qu'il est très-difficile d'en donner une idée. Deux files de carrosses occupaient l'espace entier qui se trouvait entre ces deux lignes de lumière. Ces voitures étaient dans le plus brillant appareil, et comme elles s'ouvrent du milieu et laissent entrevoir de chaque côté la beauté des dames, la richesse de leurs habillemens et l'éclat de leurs pierreries s'y déployaient de la manière la plus avantageuse.

Ce magnifique cortège se promena lentement pendant deux heures, et tous ceux qui le composaient semblaient animés du désir de plaire. Au milieu d'un tel spectacle, il était impossible de ne pas éprouver

une dilatation et un épanouissement de cœur. J'avoue que le mien était ravi, et cette scène de joie publique m'a causé plus d'émotion qu'une tragédie. J'avais toujours pensé que ces sentimens étaient étrangers à une fête de pompe et de parade : mais ici la joie universelle semblait réellement partir du cœur, elle brillait sur tous les visages et annonçait de tous côtés l'affection, l'amitié et l'égalité naturelle. Certainement les diamans et la parure ne rehaussaient pas autant les charmes des dames que l'air de complaisance et de bonne humeur qui les animait.

Sicile.

Nous étions répandus en différens groupes parmi la noblesse, ce qui nous donna occasion de mieux faire ces observations. J'avoue que je n'ai jamais joui d'un spectacle si délicieux; et si la superstition produit souvent de pareils effets, je désire sincèrement qu'il y en ait un peu dans notre patrie. J'avais envie de me jeter aux pieds de sainte Rosalie et de la bénir de ce qu'elle rend tant d'hommes heureux.

Le 13, les spectacles d'hier n'ont pas été aussi beaux que ceux de la veille. Ils ont commencé par des courses de chevaux. Il

y en a eu trois composées chacune de six chevaux, ils étaient montés par des jeunes gens d'environ douze ans, qui ne se servaient ni de selles, ni de brides, et qui n'avaient qu'une petite corde qui passait dans la bouche du cheval, en guise de mors. La grande rue, qu'on avait couverte de terre, jusqu'à la profondeur de cinq à six pouces, était le lieu de la course. Un coup de canon tiré à *Porto-Felice*, en fut le signal: les chevaux parurent le comprendre, car ils s'élancèrent tout d'un coup et tous à-la-fois. Ils parcoururent l'espace d'un mille en une minute trente-cinq secondes. Les petits cavaliers étaient joliment habillés et avaient bonne mine. Nous fûmes étonnés de voir combien ils étaient habiles écuyers, et j'ai observé qu'en général ils étaient fort bien assis. Sicile.

La rue était entièrement remplie de monde, avant que le signal eût annoncé le moment de la course, et nous ne concevions pas comment elle pouvait se faire. Notre surprise augmenta quand nous vîmes les chevaux courir à bride abattue sur la partie la plus épaisse de la foule, qui ne commença à s'ouvrir, pour leur laisser un

Sicile.

passage, que lorsqu'ils allaient se précipiter dans le milieu. Ces spectateurs intrépides faisaient place alors, et se rangeaient en arrière par un mouvement uniforme et régulier qui se communiquait d'une extrémité de la rue à l'autre. Cette singulière manœuvre s'exécutait sans bourdonnement et sans confusion; et aussitôt que les chevaux avaient passé, la populace courait sur leurs trousses au centre de la rue. Cependant cela détruit une grande partie du plaisir de ce spectacle, car on ne peut pas s'empêcher de craindre pour tant d'hommes que vous voyez à chaque instant dans le danger le plus prochain d'être écrasés, ce qui leur arriverait infailliblement, s'ils se retiraient une seconde ou deux plus tard. On a vu souvent de ces accidens.

Le vainqueur fut conduit le long de la rue en triomphe, portant devant lui le prix qu'il avait remporté; c'était une grande pièce de soie blanche brodée et travaillée en or.

La grande rue était illuminée, et l'assemblée des nobles se tint au palais de l'archevêque, qui pour cela était richement décoré. Sur les dix heures, le grand char retourna en procession au Marino. Il était

éclairé par de grands flambeaux de cire, et il formait un coup-d'œil formidable. Dom Quichotte serait excusable de le prendre pour un château enchanté qui se mouvait dans les airs. Sicile.

Le 14, les deux grandes rues et les quatre portes de la ville, qui les terminent, furent magnifiquement illuminées. Ces rues se coupent l'une et l'autre exactement au centre de la ville, où elles forment une belle place, la *Piazza Ottangolosa*, à cause des huit angles qu'elle forme. Cette place était décorée de tapisseries, de statues et de fleurs artificielles; comme les bâtimens qui l'entourent sont uniformes et d'une belle architecture, et qu'en même-temps ils étaient bien éclairés, la scène était très-brillante. On y avait construit quatre orchestres, et je n'aurais pas cru que cette ville pût produire quatre bandes de musiciens aussi nombreuses. Du centre de cette place, on voyait la ville entière de Palerme dans toute sa pompe, et l'effet surpassa ce qu'on put en concevoir. Les quatre portes qui servaient de point de vue à ce spectacle ravissant, étaient embellies et éclairées d'une manière élégante. Les illuminations représentaient différens trophées, les armes

Sicile.

d'Espagne, celles de Naples, de Sicile et de Palerme, avec leurs génies protecteurs, etc.

L'assemblée des nobles s'est tenue au palais du vice-roi, et la colation a été encore plus somptueuse que la première. Les grands feux d'artifice, placés vis-à-vis du palais, commencèrent à dix heures et finirent à minuit. Nous les vîmes parfaitement bien du palais du vice-roi, où nous eûmes un excellent concert; mais, au grand regret de la compagnie, la Gabrieli, la cantatrice la plus parfaite, mais la femme la plus capricieuse de la terre, ne jugea pas à propos de chanter. Nous connaissions maintenant presque tous les visages; l'air de douceur et de bonté qui les anime tous, inspire l'opinion la plus avantageuse des habitans de cette ville.

Le 15, il y a eu trois courses et six chevaux à chacune comme la première fois. Tout le monde dit s'être fort amusé. Je ne puis pas en dire autant; un homme a été foulé aux pieds et tué, un des cavaliers est tombé de cheval.

La conversation de la noblesse se tenait chez le *juge de la monarchie*, officier que remplit une place de confiance, et d'une grande distinction. A onze heures, le vice

roi, suivi de toute la compagnie, alla visiter à pied la place et la grande église. Sa suite Sicile. était prodigieuse.

Dès que le vice-roi fut arrivé dans la place, les quatre orchestres exécutèrent des symphonies tant qu'il y resta. Il y avait une foule immense de spectateurs autour de la grande église, et sans la présence du vice-roi, il nous aurait été impossible d'y entrer. Mais ses gens nous ouvrirent un passage; et en arrivant tout-à-coup par la grande porte, nous jouîmes d'un spectacle enchanteur. Toute l'église resplendissait d'une vaste lumière, qui, étant réfléchie de dix mille surfaces très-brillantes, diversement colorées et disposées sous différens angles, produisait un effet qui, je crois, surpassait de beaucoup toutes les descriptions de palais de fées que j'ai lues. Je ne pense pas que l'art humain ait pu inventer quelque chose de plus merveilleux et de plus magnifique. Toute l'église, murailles, voûtes, colonnes, pilastres, étaient entièrement couverts de miroirs entremêlés de papier d'or et d'argent, de fleurs artificielles arrangées avec beaucoup de goût et d'élégance, de façon qu'on n'apercevait pas un pouce de pierre ou de plâtre. Qu'on ima-

Sicile.

gine, s'il se peut, une de nos grandes cathédrales ornées de cette manière et éclairées de vingt mille bougies, et on aura quelque faible idée de ce coup-d'œil. J'avoue qu'elle a surpassé de beaucoup mon espérance, quoique je m'attendisse à voir quelque chose de très-surprenant. Lorsque nous fûmes revenus de notre premier étonnement, qui nous avait arraché plusieurs exclamations, sans que nous nous en fussions aperçus, j'observai que les yeux de la noblesse étaient fixés sur nous, et qu'ils étaient charmés de voir notre air d'admiration. Cette illumination, suivant moi, vaut mieux que tout le reste de la fête.

Ce spectacle est trop éblouissant pour le soutenir un temps considérable, et il fut bientôt impossible de supporter la chaleur occasionnée par la quantité immense des lumières. J'entrepris de compter les lustres; j'allai jusqu'à cinq cents; mais la tête me tourna, et je fus contraint d'abandonner mon projet.

Quand on pense à ces décorations brillantes qui embellissent une église, il est difficile d'y attacher une idée de grandeur et de majesté, et c'est ce qui me frappa lorsqu'on m'en parla pour la première fois.

Il est vrai cependant que l'élégante simplicité et l'unité de dessin répandent sur l'ensemble un caractère de grandeur auquel on ne s'attendait pas. C'est la partie de la fête que les habitans de Palerme estiment le plus ; ils traitent tout le reste de bagatelle, en comparaison de cette illumination, et il me parait effectivement qu'il n'y a rien dans le monde d'aussi beau. Il est surprenant qu'ils fassent de si grands frais et qu'ils se donnent tant de peine pour un appareil de quelques heures seulement. En sortant de l'église, nous allâmes au *Corso*, qui termina, comme à l'ordinaire, la fête du jour. Sicile.

La grande procession qui termine la fête, commença le 16 à dix heures. Elle ne différait de celle des autres jours, qu'en ce qu'indépendamment des prêtres, des moines et des autres religieux de la ville, on avait placé, à égale distance l'une de l'autre, dix machines élevées, faites de bois et de carton, ornées de la manière la plus élégante, qui représentaient des temples, des tabernacles, et différens morceaux d'architecture. Les divers couvens et ordres religieux fournissent cette singulière décoration, et ils tâchent mutuellement de se surpasser par

la richesse et le bon goût du travail. Quelques-unes n'ont pas moins de soixante pieds d'élévation. Elles sont remplies de figures de saints et d'anges, faites en cire, très-bien imitées, et si admirablement peintes, que plusieurs semblaient réellement être animées. Toutes ces figures sont faites par les religieuses, qui les parent de robes d'or et d'argent.

Sicile.

Nous nous sommes fort amusés en voyant ce matin ces figures retourner en carrosse dans les couvens qui les avaient fournies. Nous les avons prises d'abord pour des dames, en habits de cérémonie, qui allaient visiter les églises suivant l'usage, et nous avons ôté nos chapeaux à mesure qu'elles passaient. Quelques-uns de nos amis nous ont induit en erreur, en nous disant, à l'approche des voitures; voilà la princesse une telle, voici la duchesse.... En un mot, nous avons fait une demi-douzaine de révérences avant de découvrir que nous nous trompions.

La procession était terminée par une grosse châsse d'argent qui renfermait les os de sainte Rosalie; elle était portée par trente-six des bourgeois les plus respectables de la ville, qui regardent cette com-

mission comme un très-grand honneur. L'archevêque marchait derrière, et donnait sa bénédiction au peuple à mesure qu'il passait.

Sicile.

Dès que la procession eût fait le tour de la grande place, la superbe fontaine qui est dans le centre, une des plus belles de l'Europe, se changea en fontaine de feu, et lança de tous côtés des fusées. Cette artifice ne dura que quelques minutes, et finit par une bruyante explosion. Comme on ne s'y attendait pas, elle produisit beaucoup d'effet, et surprit plus que tout le reste les spectateurs.

L'assemblée se retira alors; ce matin tout est rentré dans l'ordre naturel, et j'assure qu'il était temps de reprendre haleine. Les spectacles, la veille et la dissipation de ces cinq jours ont fatigué et épuisé tout le monde. Cependant, cela nous a fait beaucoup de plaisir, et je puis certifier avec vérité, que la pompe de la fête de sainte Rosalie est infiniment au-dessus de celle de la semaine sainte à Rome, de l'ascension à Venise, ou de tout autre fête dont j'aie jamais été témoin.

Nous sommes allés au mont *Pelegrino*, rendre nos derniers devoirs à sainte Rosa-

lie et la remercier du grand nombre de

Sicile.

spectacles qu'elle nous avait procurés. C'est un des voyages les plus fatigans que j'aie fait de ma vie. La montagne est très-élevée et si extraordinairement escarpée, que le chemin qui y conduit, est appelé avec raison la *Scala* ou l'échelle. Avant la découverte de sainte Rosalie, elle était presque regardée comme inaccessible. Mais les habitans de Palerme ont construit à grands frais un beau chemin sur des rochers qui sont presque perpendiculaires. Nous avons vu la sainte au milieu de sa grotte, dans l'attitude qu'elle avait lorsqu'on la trouva : elle a sa tête appuyée négligemment sur sa main, et un crucifix devant elle. C'est une statue d'un très-beau marbre blanc et du travail le plus fini, qui est placée dans l'intérieur de la caverne, au même endroit où l'on dit que mourut sainte Rosalie. Elle représente une jeune fille d'environ quinze ans et d'une figure intéressante, qui est en acte de dévotion. L'artiste a trouvé moyen de répandre un air extrêmement touchant dans son maintien et sur sa physionomie. Je n'ai jamais rien vu qui m'ait tant affecté, et je ne suis pas surpris qu'elle ait captivé les cœurs des Siciliens. Elle est couverte

d'une robe d'or, et ornée de quelques joyaux précieux. La caverne est d'une étendue considérable et extrêmement sombre. On a bâti une église aux environs. Il y a des prêtres chargés de veiller sur les précieuses reliques de la sainte, et de recevoir les offrandes des pélerins qui viennent les visiter. Sicile.

On jouit au sommet du mont Pelegrino, d'une vue très-belle et très-étendue. Si le jour est bien clair, on aperçoit la plupart des îles Lipari, et même une partie de l'Etna, quoiqu'on en soit alors éloigné de presque toute la longueur de la Sicile. La *Bagaria* et le *Coli*, couverts d'un grand nombre de jolies maisons, forment un charmant coup-d'œil. On voit très-bien la ville de Palerme, qui est à environ deux milles du pied de la montagne.

J'ai recherché quel avait été l'état de sainte Rosalie, qui est devenue un si grand personnage dans cette partie du monde; je n'ai jamais trouvé personne qui pût m'apprendre ses titres de sainteté. On me renvoyait aux légendes qui sont bien loin de s'accorder entr'elles. J'ai visité toutes les boutiques des libraires, et je n'y ai trouvé aucun livre qui en parlât, si ce n'est un

Sicile.

poème épique dont elle est l'héroïne ; il est écrit en sicilien, et c'est une des plus grandes curiosités que j'aie jamais rencontrées. Le poète la met sans façon au-dessus de tous les saints du paradis, en exceptant pourtant la sainte Vierge, et il semble que c'est avec beaucoup de répugnance qu'il s'est déterminé à céder le pas à la mère de Dieu. Cet ouvrage et les notes m'apprennent que sainte Rosalie était nièce de Guillaume le Bon, qu'elle commença de bonne heure à donner des marques de sainteté; qu'à quinze ans, elle abandonna le monde et renonça à toute société humaine. Elle se retira dans les montagnes à l'ouest de cette ville, en 1159, et l'on n'en entendit plus parler que cinq cents ans après; le peuple croit qu'elle fut enlevée au ciel. En 1624, pendant une peste terrible, un saint homme eut une vision la nuit, et dieu lui révéla que les os de la sainte étaient dans une caverne, près le sommet du mont Pélégrino ; que si on les y allait chercher pour les porter trois fois en procession autour des murailles de la ville, les habitans seraient délivrés sur-le-champ de l'épidémie. On fit d'abord peu d'attention à cet illuminé, et on le regarda comme un visionnaire. Cependant il persista

à compter son histoire, il devint incommode et il eut des adhérens. Les magistrats voulant appaiser le peuple, envoyèrent au mont Pélégrino; la découverte se fit, on y trouva les os sacrés. La ville fut délivrée de la peste, et sainte Rosalie passa pour la plus grande sainte du paradis. On bâtit des églises, on érigea des autels, et on nomma des ministres pour son service. Sicile.

Quoique les gens bien élevés méprisent ici les superstitions du vulgaire, ils observent régulièrement les pratiques du culte; ils accomplissent les préceptes de l'église avec beaucoup de respect et de décence, et ils sont charmés de ce que nous nous conformons à leurs usages, et que nous paraissons avoir quelques égards pour leurs rits et leurs cérémonies. J'avoue que cette attention qu'ils ont de ne pas offenser les ames faibles, contribue beaucoup à nous donner une opinion favorable de leur caractère et de leur esprit. Ils ne se vantent pas de leur incrédulité, et ils ne sont pas fatigans sur ce chapitre comme en France, où l'on ne cesse de vous ennuyer par des raisonnemens mille fois rebattus, mais où, malgré l'affectation de quelques-uns des habitans, il y a

Sicile.

plus de foi que dans aucune autre nation du continent.

Je ne connais rien qui donne plus mauvaise opinion d'un homme, que de le voir faire parade de son mépris pour des choses qu'on regarde comme sacrées : c'est insulter ouvertement au jugement du public. Un de nos compatriotes se rendit coupable de cet excès il y a environ deux ans, et on parle toujours de lui avec la haine qu'il a inspirée par cette action. Il entra un jour dans une église au moment où l'on élevait l'hostie : chacun était à genoux, et il se tint debout sans donner la moindre marque de respect pour cette cérémonie. Un jeune homme qui était près de lui, témoigna sa surprise et lui dit : « Il est sur« prenant qu'un homme comme vous, qui « avez reçu l'éducation d'un gentilhomme, « et qui devez en avoir les sentimens, s'avise « d'offenser aussi grièvement le public. « — Moi, monsieur, répondit l'Anglais, « je ne crois pas à la transubstantiation. « — Ni moi non plus, répliqua l'autre, « et cependant vous voyez que je suis à « genoux. »

CHAPITRE XX.

Caractère de la nation. — Les Siciliens sont animés dans leurs conversations. — Cérémonies du mariage. — Les Siciliens ont une passion universelle pour la poésie. — Traits de ressemblance avec les anciens Grecs. — Jalousie nationale. — Costume. — Auberges. — Les Conversazioni. — Despotisme du gouvernement. — Autorité du vice-roi.

LES Siciliens sont extrêmement animés dans leurs conversations, et leur action est si juste, pour l'ordinaire, et elle exprime si bien leurs sentimens, que même sans entendre ce qu'ils disent, on devine aisément le sujet de leurs discours. Je croyais que les Français et les Napolitains étaient fort habiles dans cet art de la pantomime, mais je vois que les Siciliens leur sont fort supérieurs par la variété et la précision de leurs gestes.

Sicile.

Il n'y a pas long-temps que les Siciliens conservaient encore un grand nombre d'an-

Sicile.

ciens usages extravagans, surtout lors des mariages et des funérailles. Plusieurs se pratiquent encore dans les parties sauvages et montagneuses de l'île. Dès que la bénédiction nuptiale est finie, deux personnes du cortége enfoncent dans la bouche des époux une grande cuillerée de miel, en disant que c'est un emblême de leur amour et de leur union, et qu'ils espèrent que leur mariage sera aussi doux à leurs ames que le miel à leur palais; ils se mettent ensuite à jeter sur eux des poignées de blé, ce qu'ils continuent jusqu'à ce qu'ils arrivent à la maison du mari : ce sont probablement les restes de quelque ancienne cérémonie en l'honneur de Cérès, leur divinité favorite, et ils croient qu'elle ne peut pas manquer de leur attirer une nombreuse progéniture. Ils évitent avec soin de se marier dans le mois de mai : ils regardent les mariages qui se font alors, comme de très-mauvais augure. Cette croyance superstitieuse était déjà répandue chez les anciens Romains, car leurs auteurs en parlent souvent, et ce sont eux qui l'ont transmise à plusieurs nations de l'Europe.

Les femmes de Sicile se marient très-jeunes, et voient souvent leur cinquième ou

sixième génération; elles ont de très-beaux cheveux, et elles entendent parfaitement l'art de les arranger avec le plus d'avantage. Ils ne servent plus qu'à parer leur beauté : mais on dit qu'autrefois elles surent, à l'imitation de Samson, en tirer parti pour la défense de leur patrie. Les historiens rapportent que la ville de Palerme, assiégée depuis long-temps par les Sarrasins, était réduite à la famine : mais ce qui embarrassait le plus les habitans, c'est qu'ils n'avaient point de matériaux pour faire des cordes d'arc, et ils étaient sur-le-point de se rendre. Ils étaient dans cette situation, lorsqu'une dame, enflammée de l'amour de la patrie, s'avança et proposa aux femmes de couper leurs cheveux et d'en faire des cordages. On suivit sur-le-champ son avis. L'héroïsme des femmes ne manque jamais d'exciter celui des hommes. Les assiégés, animés par ce grand sacrifice de la beauté, recommencèrent à se défendre avec tant de vigueur, que les assiégeans furent battus, et un renfort étant arrivé bientôt après, la ville fut sauvée. Les femmes se glorifient encore de cette histoire, qui a été célébrée par plusieurs de leurs poètes, comme on l'imagine bien. « Les cheveux de nos dames,

Sicile.

Sicile.

« dit l'un d'eux, sont toujours employés « au même usage ; mais ils ne lancent plus « d'autres flèches que celles de Cupidon, « et ils ne forment plus que des liens « d'amour. »

Les Siciliens aiment beaucoup plus l'étude que leurs voisins du continent, et leur éducation est plus soignée. Nous avons été fort surpris de voir qu'au lieu des sujets frivoles et oiseux que traite en conversation la noblesse d'Italie, on prend plaisir ici à parler de littérature, d'histoire, de politique, et surtout de poésie. Les autres branches de connaissances sont moins répandues, mais on peut dire que celle-ci est universelle. Tout Sicilien est sûr d'être inspiré par les muses à quelque temps de sa vie. On ne croit jamais un amant tant qu'il exprime sa passion en prose ; et contre notre manière de penser, les déclarations ne sont regardées comme vraies qu'autant qu'elles sont poétiques. L'inspiration est devenue ici la preuve de la vérité.

Les nobles Siciliens voyagent beaucoup. Ils sont extrêmement prévenans envers les étrangers. Le luxe en équipages est excessif à Palerme ; il y a jusqu'à des artisans qui vont en carrosse par la ville. Les femmes

Siciliennes sont très-enjouées, leur teint est assez beau pour un climat aussi méridional : les nombreuses familles de Palerme rendent témoignage de la fécondité des Siciliennes. La nation aime beaucoup à plaider; aussi y a-t-il une infinité d'avocats et de légistes. Les dispositions féodales font naître des procès éternels. Le Sicilien ne paraît pas avoir un génie créateur, mais il est habile à imiter. Il n'y a presque point d'industrie dans cette île. Sicile.

Cette nation, ainsi que tous les peuples méridionaux, possède beaucoup de finesse et de pénétration; mais elle est en même-temps fort adonnée à cette mollesse, à ce penchant à la volupté, à cet esprit de ruse et d'artifice, qui semblent généralement s'augmenter à mesure qu'on s'avance vers le midi. Ce feu si étonnant qui les anime, n'est point accompagné chez eux de la moindre apparence de ce phlegme si nécessaire aux artistes dans l'exécution; ce qui se manifeste non-seulement chez leurs peintres, chez leurs sculpteurs, mais encore chez leurs poètes dont tout fourmille dans ce royaume, même parmi le peuple, surtout de ces poètes qu'on nomme improvisateurs. Voilà pourquoi les effets de la jalousie et

Sicile.

de la vengeance sont si terribles chez eux, et qu'ils surpassent à cet égard toutes les autres nations.

Il se trouve encore par-ci par-là, des traits de ressemblance entre les anciens Siciliens et ceux de nos jours, quoique les nombreuses mutations d'habitans, de souverains et de formes de gouvernement, aient rendu ces traits un peu rares. Les physionomies grecques y sont encore assez fréquentes, surtout le long des côtes septentrionales et orientales, et l'on y voit un grand nombre de beautés en hommes et femmes, mais plus dans l'autre sexe que dans le nôtre, ce qui est tout le contraire du climat de Naples qui produit de très-belles figures en homme, tandis qu'il n'est pas aussi favorable au beau sexe; les Siciliennes aiment sincérement et avec violence. Une autre chose qui leur reste des Grecs, c'est cet empressement des habitans à exercer l'hospitalité; j'en ai fait l'épreuve dans tous les lieux de la Sicile que j'ai visités.

Cette jalousie nationale des anciens Grecs, et ce désir de passer pour plus ancien, pour plus puissant, pour plus célèbre que les autres, domine encore dans toutes les villes de la Sicile. Palerme et Messine se dispu-

tent aujourd'hui la prééminence, comme autrefois Athènes et Lacédémone. Girgenti et Syracuse sont en rivalité pour les antiquités qui s'y sont conservées : il n'en est aucune où je n'aie trouvé de ces sortes de prétentions. L'ancienne débauche et l'intempérance dans les repas et dans la boisson ont disparu entièrement. Les Siciliens sont aussi sobres qu'il soit possible de l'être, et l'ivrognerie est pour eux le plus grand des vices, celui qui leur inspire le plus d'horreur : on y aime les mets sucrés et tous les genres de sucrerie, de façon qu'on ne saurait faire de repas sans quelque plat apprêté au sucre. Les fruits, les productions de la terre, le gibier, le poisson y sont exquis, et les vins le seraient aussi partout, si l'on mettait plus de soin et d'habileté dans leur fabrication. Ils ont diverses espèces d'oiseaux qui ne se trouvent qu'en Sicile, tel que le francolin, qui est de la grosseur d'un coq de bruyère, et d'un goût délicieux, le paon sauvage et d'autres encore. Dans leur économie champêtre, on retrouve à chaque pas *Théocrite* et ses descriptions. Ces nombreux troupeaux de chèvres qui cherchent sur les collines les herbages propres à leur nourriture ; cette es-

Sicile.

pèce de moutons et de béliers, au ventre Sicile. de l'un desquels *Ulysse* s'attacha pour s'échapper de la caverne de *Polyphème*; cette quantité de bêtes à cornes, de couleur rougeâtre et de petite taille, tout retrace les différens tableaux de ces églogues, peints dans la nature et dans la réalité. Les bergers se disputent encore entr'eux le prix du chant, et déposent une houlette ou une pannetière pour le vainqueur. Le climat est si doux et si favorable, qu'ils peuvent passer toute l'année dans les champs : ils habitent des huttes de paille, et les bestiaux restent jour et nuit en plein air.

Le peuple, en Sicile, fait usage d'un habillement tout particulier, qui me parut d'abord entièrement opposé à la nature du climat; car les hommes portent des bonnets de couleur, et jamais de chapeaux, ce qui est très-incommode dans la grande chaleur; et ils se couvrent d'ailleurs d'une multitude de capes ou capotes qui ont toutes un capuchon semblable à ceux des capucins. J'ai vu des hommes qui voyageaient à cheval, mettre jusqu'à quatre de ces capotes l'une sur l'autre, et en ôter ou remettre une partie selon le temps qu'il faisait; mais comme dans un pays où le soleil est si ar-

dent, dans une île où les vents varient et passent si brusquement du chaud au froid et du froid au chaud, il est très-aisé d'être saisi tout-à-coup par le froid, et de gagner une pleurésie, maladie effectivement très-fréquente en Sicile, le soin qu'ils prennent de s'en garantir en se couvrant beaucoup, est fondé en raison et des plus naturels. Les femmes de la campagne ont conservé quelque chose de l'habillement grec dans le voile qui leur entoure la tête, et dans la large ceinture dont elles se ceignent. Dans les villes, elles portent, suivant l'usage espagnol, de grandes failles noires. La noblesse de Palerme tâche d'imiter les modes françaises, comme le reste de l'Europe. Les dames de Palerme jouissent d'une grande liberté comme dans le reste de l'Italie, et les maris commencent à rougir de cette jalousie attachée au terroir; ils aiment à recevoir les étrangers, et l'on y passe son temps fort agréablement.

Sicile.

Depuis quelques années que la Sicile vend très-avantageusement ses denrées au-dehors, il y a beaucoup d'argent dans le royaume. Le cultivateur, surtout, a gagné considérablement au commerce. Malgré l'exportation, rien de ce qui sert à la vie

Sicile.

n'y est cher, ce qui peut venir de la grande abondance des denrées et d'une population peu nombreuse, car on ne compte dans toute l'île que douze cent mille ames, ce qui est très-peu de chose eu égard à son étendue, à sa fertilité, et à ce qu'elle contenait autrefois.

La Sicile est sans contredit un des plus beaux pays de l'Europe. Son terroir, imprégné d'une quantité de particules nitreuses, est de la plus grande fertilité. Les deux provinces de Noto et de Mazüra aboudent en blé, comme celle de Démona en fruits. Les pâturages les plus gras sont arrosés d'une quantité immense d'eaux de source, dont quelques-unes sont minérales et salutaires pour la guérison de différentes maladies. L'île produit les simples les plus rares, d'excellens vins, de l'huile, des cannes à sucre, des mûriers, de la manne, du safran, des bestiaux, des laines, des mines de plomb, de fer, de cuivre, peut-être d'or et d'argent, des carrières de marbre, des pierres précieuses, telles que des émeraudes et des agates, et beaucoup de corail. La campagne de Messine est plantée d'oliviers, de figuiers, d'orangers, de cèdres. Les bestiaux deviennent si gras dans les pâturages

de Catane, qu'il faut les saigner pour qu'ils n'étouffent pas. On y recueille beaucoup de miel. L'île produit encore des chevaux, des bêtes à cornes, des amandes, des pistaches; en un mot, il ne lui manque presque que les épiceries; et cependant, les laboureurs dans l'indigence peuvent à peine tracer un sillon, et ils moissonnent d'un air chagrin leurs champs couverts de blé, ils ne peuvent pas en profiter; souvent le grain se gâte entièrement parce que l'exportation est défendue à tous ceux qui n'ont pas le moyen de payer au roi des droits exhorbitans. Quel contraste entre cette île et le pays ingrat et resserré de la Suisse! Les redoutables effets de l'oppression ne peuvent se trouver nulle part dans une opposition plus frappante avec le bonheur de la liberté. La Suisse, remplie de lacs, de marais et de bois, est environnée de rochers énormes et de montagnes éternelles de glace, remparts sacrés de son indépendance. Elle jouit de tous les biens, quoique tous les biens semblent lui avoir été refusés: la Sicile, au contraire, favorisée de tous les dons de la nature, gémit dans la pauvreté la plus abjecte; et ses habitans, haves et défaits, meurent de faim au milieu

Sicile.

de l'abondance. C'est la liberté seule qui opère ce prodige. Les montagnes s'abaissent et les lacs se dessèchent sous ses mains ; et ces rochers, ces marais, ces bois deviennent autant de sources de richesse et de plaisir. Le contentement et la simplicité, depuis long-temps exilés de la plupart des royaumes de la terre, semblent s'être réfugiés chez les Suisses.

Comme il n'y a qu'une auberge à Palerme, nous sommes obligés de payer ce que le propriétaire nous a demandé. Nous sommes assez mal logés ; à proprement parler, c'est la seule hotellerie que nous ayons encore vue en Sicile. Elle est tenue par une Française babillarde et incommode, que nous ne pouvons pas chasser de nos chambres, et elle n'y vient jamais, sans nous parler de tel prince ou duc qui se sont trouvés parfaitement heureux d'être logés dans sa maison. Elle nous fait entendre qu'ils étaient passionnément amoureux d'elle, et elle semble prendre beaucoup de peine pour nous inspirer les mêmes sentimens. J'ai déjà été obligé de lui dire que nous étions une espèce d'hommes qui vivions retirés, et que nous n'aimions pas la compagnie ; je vois qu'elle nous en estime moins, et comme

j'ai passé ce matin dans la cuisine, sans lui parler, elle s'est écriée, *ah! mon dieu! comme ces Anglais sont sauvages!* Je crois que nous devons faire un peu plus d'attention à elle, sans quoi elle se vengera en nous faisant payer plus cher; mais elle est extraordinairement grasse, et aussi laide que le diable. Elle se plâtre les joues d'une manière dégoûtante, son portrait est dans notre chambre, ainsi que celui de son mari, qui, pour le dire en passant, est un imbécile. Il est peint tenant une tabatière ouverte dans une main, une tasse de café dans l'autre, et disant en même-temps des douceurs à madame. J'ai remarqué cette triple occupation qui me semblait signifier quelque chose de particulier. J'en ai parlé à la femme, qui m'a dit que l'idée lui appartenait; que son mari aimait passionnément le tabac et le café, et que cependant il la préférait à ces deux plaisirs. Je n'ai pas pu m'empêcher d'applaudir à la naïveté de cette pensée. Madame est peinte avec un énorme bouquet sur la gorge et une orange dans la main droite, signe emblématique de sa douceur et de sa pureté: elle ajouta qu'elle avait pressé le peintre de la tirer, *avec le sourire sur le visage;*

Sicile.

Sicile.
vingt, et elles paraissent alors aussi vaines du nombre de leurs années, qu'elles l'étaient de leur jeunesse. J'en connais plusieurs qui ne sont pas moins contentes, et j'oserais presque dire, moins recherchées avec leurs rides, qu'elles l'ont jamais été avec leur teint fleuri. Une vieille femme de bonne humeur qui ne rougit point du nombre de ses années, est aussi respectable et aussi digne d'estime qu'une petite maîtresse flétrie, qui remplit ses rides de vernis, et veut à quatre-vingts ans passer pour en avoir vingt-quatre, est ridicule et méprisable.

Les *conversazioni*, dont il y a un grand nombre tous les soirs, tiennent le premier rang parmi les amusemens de la ville. Il y en a une générale entretenue par une souscription de la noblesse. Elle commence chaque jour au coucher du soleil et dure jusqu'à minuit quand le marino commence. Cette assemblée mérite mieux le nom de *conversation* qu'aucune de celles que j'aie vues. On y vient réellement pour converser, au lieu qu'on va dans celles d'Italie pour jouer aux cartes et prendre des glaces. Celle-ci occupe plusieurs appartemens tous éclairés par des bougies et qu'on a soin d'entretenir

d'entretenir frais, et c'est réellement une institution très-sage et très-agréable. On Sicile. trouve d'ailleurs beaucoup de conversations particulières, et ce qui surprendra fort, elles se tiennent toujours dans la chambre des femmes en couche. Dans cet heureux climat, l'accouchement est regardé comme une partie de plaisir. Je n'ai appris cette circonstance que depuis peu de jours. Le duc de Verdura, qui nous fait les honneurs de la ville avec beaucoup d'attention et de politesse, vint nous avertir que nous avions à rendre une visite indispensable. « La prin« cesse Paterno, dit-il, est accouchée hier « au soir, et vous devez aller lui présen« ter vos respects aujourd'hui. » Je crus d'abord qu'il badinait; mais il m'assura qu'il parlait sérieusement, et que nous commettrions une grande impolitesse si nous négligions de remplir ce devoir de société. Nous n'y avons pas manqué, et nous avons trouvé la princesse assise sur son lit dans un deshabillé élégant, et environnée d'un grand nombre de ses amis. Elle parlait comme à l'ordinaire, et ne paraissait point incommodée. Cette conversation se réitère tous les soirs pendant la convalescence, qui

dure communément onze ou douze jours.
Sicile. Cet usage est universel; et comme les femmes sont ici très-fécondes, il y a souvent trois ou quatre de ces assemblées dans le même temps. Peut-être que le marino ne contribue pas peu à les multiplier.

Cette dame a eu douze enfans, et elle conserve toujours la fleur de la jeunesse. Elle m'a assuré que jamais elle n'a joui d'une santé plus parfaite que lorsqu'elle était en couche; que pendant la grossesse elle est souvent indisposée, mais que dès l'instant où elle a mis son enfant au monde, elle se trouve entièrement guérie, et plus en état que jamais de jouir de la compagnie de ses amis. Je lui témoignai l'étonnement que me causait ce singulier effet du climat et l'heureuse constitution des femmes en Sicile; mais elle fut bien surprise elle-même lorsque je lui dis que plusieurs de nos jolies femmes mouraient en couche, et que les accouchemens heureux étaient toujours accompagnés des douleurs les plus cruelles. Elle déplora le sort de nos dames et remercia le ciel d'être née en Sicile.

Je laisse aux naturalistes le soin d'expli-

quer ce phénomène : mais cette faveur est sûrement une des premières dont jouit ce climat, qui n'est plus sujet à la malédiction portée contre notre mère *Eve*. Je ne sais pas comment les femmes ont ici mérité cette absolution ; car elles descendent d'*Eve* aussi directement que les nôtres, et elles conservent pour le fruit défendu un appétit aussi vif que partout ailleurs. Il est un peu dur que cet anathème se fasse sentir davantage en Suisse et en Angleterre, où les femmes sont les plus chastes de l'Europe. C'est probablement le climat qui produit ces effets. Dans les pays froids et surtout dans les pays de montagnes, les accouchemens sont difficiles et dangereux, parce que l'air y durcit et resserre les fibres. Ils se font plus aisément dans les contrées chaudes et basses, où la température de l'air amollit et relâche toute l'organisation du corps. En quelques endroits de la Suisse et entr'autres sur les Alpes, la moitié des femmes meurt en couche : plusieurs descendent dans les pays bas quelques semaines avant d'accoucher, et au temps de la crise, elles se trouvent soulagées.

Sicile.

Sicile. Nous avons appris dans le cours de ces conversations, avec des hommes instruits de cette ville, plusieurs choses sur la Sicile, qui sont dignes d'attention. Ils croient que la grande quantité de glaces qu'on prend en Sicile contribue beaucoup à la santé des habitans, que ce sont les meilleurs cordiaux qu'on puisse employer dans les chaleurs très-violentes. Non-seulement ces boissons rafraîchissent; mais, comme le bain froid, elles communiquent tout-à-coup une nouvelle vigueur à l'estomac et tendent tous les fibres. Et je suis très-persuadé qu'un habile médecin qui les ordonnerait à propos, opérerait beaucoup de guérisons dans les maladies d'estomac ou inflammatoires, parce qu'il n'est rien qui agisse plus fortement et d'une manière plus immédiate sur la machine. On est ici dans l'usage de faire boire beaucoup d'eau de glace dans les violentes fièvres inflammatoires. Cela même va si loin, qu'un célèbre médecin de la Sicile a souvent couvert la poitrine et le ventre de ses malades de neige et de glace, et on m'a assuré que cet expédient avait eu plusieurs fois du succès. Je dois pourtant ajouter qu'il n'a pas été généralement adopté.

Je déplore sincèrement le sort des Si- [redacted]
ciliens qui possèdent, je crois, plusieurs Sicile.
excellentes qualités; mais l'esprit public des nations doit infailliblement succomber sous un gouvernement oppresseur et despotique. Ils ont pourtant eu le courage de se défendre contre un des maux les plus cruels du despotisme, l'inquisition. Les rois d'Espagne ont tâché de l'établir dans toute sa rigueur; mais les barons, accoutumés à exercer une autorité absolue, n'ont pas voulu devenir les esclaves de quelques prêtres espagnols. Tous les inquisiteurs qui poussaient trop loin leur zèle, étaient bientôt assassinés, surtout s'ils s'avisaient de se mêler de la conduite et des opinions de la noblesse. Cet expédient rallentit leur ardeur et inspira de la modération au saint Office. Cependant les habitans sont ici très-circonspects dans leurs conversations sur les matières religieuses, et ils avertissent ordinairement les étrangers de se tenir sur leurs gardes, parce que le pouvoir de l'inquisition, quoique diminué, n'est pas entièrement anéanti.

L'autorité du vice-roi est absolue. Il a, à son entière disposition, toutes les forces mi-

Sicile.

litaires du royaume, et il préside d'une manière despotique dans tous les tribunaux; et comme il est d'ailleurs revêtu du pouvoir de légat, sa domination n'est pas moins étendue dans les matières religieuses.

CHAPITRE XXI.

Opéra de Palerme. — La Gabriéli. — Perfection de son chant et de son jeu. — Ses caprices. — Ballet de l'Oprra. — Caractère anglais qu'on y représente. — Inimitié entre les Siciliens et les Napolitains.

J'OUBLIAIS de parler de l'Opéra ; j'aurais été bien ingrat, car nous nous y sommes fort amusés. Le premier et le second acteur sont excellens chanteurs. Ils ne sont pas encore connus, mais on apprendra bientôt en Italie à estimer leurs talens. Le premier s'appelle *Pachérotti* ; il est très-jeune. Il excelle dans le pathétique, qu'on néglige trop sur la plupart des théâtres ; je crois qu'il donne plus d'expression qu'aucun autre à ses airs de chant, et qu'il fait plus d'impression sur les spectateurs, parce qu'il sent toujours ce qu'il dit. Il parle toujours au cœur, tandis que la plupart des modernes chanteurs ne s'adressent qu'à l'imagination. Sicile.

Sicile.

La *Gabriéli* est la première actrice, et c'est assurément la plus grande cantatrice du monde. Ceux qui chantent sur le même théâtre qu'elle, doivent avoir beaucoup de talent; autrement on ne pourrait pas les supporter : c'est le sort que subissent tous les autres chanteurs, excepté Pachérotti, et même il se regarda comme perdu lorsqu'il parut pour la première fois sur la scène avec elle. Elle chantait un air de bravoure très analogue à sa voix, qu'elle déploya d'une manière si étonnante, que le pauvre Pachérotti s'enfuit derrière les coulisses en poussant des cris, en déplorant, en regrettant d'avoir osé se présenter sur le même théâtre avec une cantatrice si excellente : il était fâché d'ailleurs de voir ses petits talens éclipsés, et il craignait d'être accusé de présomption, vice très-étranger à son caractère.

Ce fut avec peine qu'on l'engagea à reparaître de nouveau : mais les applaudissemens bien mérités qu'on donna à ses talens et à sa modestie, lui inspirèrent du courage, et lorsqu'en jouant un rôle d'amoureux, il chanta un air tendre, qu'il adressait à la Gabriéli, il y mit tant de vérité, qu'elle en fut émue ainsi que l'assemblée.

Je suis surpris que dans ces morceaux si pathétiques, la puissance de la musique ne l'emporte pas sur l'illusion du rôle, car la poésie, la musique et l'action agissant de concert, doivent faire de grandes impressions sur l'âme : cependant je n'ai pas oui dire que cela soit arrivé plus d'une fois, et ce fut le célèbre Farinelli qui produisit cet effet. Il jouait le rôle d'un héros captif, et il implorait, dans un air très-touchant, sa grâce et celle de sa maîtresse auprès d'un tyran farouche et cruel qui les avait fait ses prisonniers. L'acteur, qui représentait le tyran, fut tellement attendri par les accens plaintifs de Farinelli, qu'au lieu de lui refuser sa demande, comme le portait la pièce, il oublia entièrement son caractère, fondit en larmes, et serra le captif dans ses bras.

Sicile.

Le jeu et le chant de la Gabriéli sont si connus et si admirés qu'il est presque inutile d'en parler. Sa merveilleuse exécution et la volubilité de sa voix ravissent depuis long-temps toute l'Italie, et on a été obligé d'inventer un nouveau terme pour exprimer son talent. Si en chantant elle se proposait autant de plaire que d'étonner, elle pourrait presque opérer les prodiges qu'on

Sicile.

a attribués à Orphée ; mais heureusement, peut-être pour le repos du genre humain, son caprice est aussi extraordinaire que ses talens, et la rend encore plus méprisable que ceux-ci ne l'ont rendue célèbre. Son caractère est devenu un préservatif suffisant contre les charmes de sa voix et ceux de sa personne qui ne sont pas moins séduisans. Mais si, à ses qualités, elle joignait un esprit modeste et aimable, elle aurait fait de terribles ravages dans le monde. Cependant avec tous ses défauts, c'est la plus dangereuse syrène de ces temps modernes, et elle a fait plus de conquêtes qu'aucune autre. Je dois dire aussi, pour lui rendre justice, qu'elle n'a point l'ame mercenaire, et qu'elle a donné au contraire, plusieurs preuves éclatantes de générosité et de désintéressement. Elle est très-riche ; on croit que ses biens proviennent des libéralités du dernier empereur qui désirait passionnément de l'attacher à Vienne : mais les tracasseries et les querelles que son esprit intrigant, plus encore que sa beauté, avaient excitées, la firent chasser de cette ville, comme elle l'a été de presque toutes celles de l'Italie.

Quoiqu'elle ait beaucoup plus de trente

ans, elle ne paraît pas en avoir dix-huit sur le théâtre. Cet art de paraître toujours jeune n'est pas un des moindres de cent autres qu'elle possède. Lorsqu'elle est de bonne humeur, et qu'elle veut bien faire usage de toute sa voix, il n'y a rien qu'on puisse comparer à son chant; elle chante au cœur autant qu'à l'imagination quand il lui plaît, et elle exerce un empire absolu sur toutes les passions : mais elle est rarement en état de déployer cette puissance divine; son caprice et ses talens l'emportant tour-à-tour, elle a été alternativement, pendant tout le cours de sa vie, un objet d'admiration et de mépris. Elle excelle presqu'autant dans l'action et dans le récitatif que dans le chant. Quelques paroles de son récitatif avec un simple accompagnement, excitent une émotion que jamais aucun autre chanteur n'a inspirée. Elle doit beaucoup aux conseils de l'abbé Metastase; il lui a surtout donné d'excellentes leçons sur le jeu et le récitatif, et il dit qu'elle fait plus valoir ses opéra que tout autre virtuose.

Sicile.

Elle est si opiniâtre et si décidée dans ses caprices, que l'intérêt, la flatterie, les menaces, les punitions ne font pas la moin-

Sicile.

dre impression sur elle, et lorsqu'on veut les combatre, on ne fait que les augmenter, soit qu'on la traite avec respect ou avec mépris.

Elle condescend rarement à déployer ses talens enchanteurs; mais elle exerce sur tout sa malignité, quand elle imagine qu'on s'attend à la voir briller; au lieu de chanter ses airs comme les autres actrices, elle les chante alors entre ses dents ou à demi-voix, et rien ne peut l'engager à contenter les spectateurs, lorsque cela ne lui plaît pas.

L'expédient le plus sûr qu'on ait jamais pu trouver, est de prier un amant favori, car elle en a toujours un, de se placer au centre du parterre ou dans la loge qui est vis-à-vis le théâtre: s'ils sont parfaitement d'accord, ce qui arrive rarement, elle lui adresse tous ses airs tendres, et elle déploie tous les charmes de sa voix. Son favori actuel nous avait promis de nous en donner un exemple: il s'était placé dans l'endroit convenable; mais la Gabriéli, soupçonnant probablement qu'il s'entendait avec nous, ne daigna pas faire attention à lui: ainsi cet expédient ne réussit pas toujours.

Le vice-roi, qui aime passionnément la

Sicile.

musique, a pris envain toutes sortes de mesures pour triompher de son caprice. Il donna, il y a quelque temps, un dîner à la principale noblesse de Palerme, et il fit prier la Gabriéli d'être de la partie : toutes les autres personnes arrivèrent successivement à l'heure fixée. Le vice-roi fit retarder le dîner pendant quelque temps, et envoya chez elle pour lui annoncer que la compagnie l'attendait. Le messager la trouva lisant dans son lit ; elle dit qu'elle était mortifiée d'avoir fait attendre la compagnie ; elle chargea le député de faire ses excuses, et de dire qu'elle avait réellement oublié cet engagement.

Son excellence voulut lui pardonner cette impertinence; mais lorsque les conviés allèrent à l'Opéra, la Gabriéli joua son rôle avec la dernière négligence, et elle chanta tous ses airs *sotto voce*, c'est-à-dire, d'une voix si basse, qu'on pouvait à peine les entendre. Le vice-roi fut offensé ; cependant, comme il n'est pas violent, il différait toujours à faire usage de son autorité; mais enfin, révolté de la voir toujours persévérer dans son insolente opiniâtreté, il fut obligé de la menacer d'une punition si elle refusait encore de chanter.

Sicile.

Cette menace la rendit plus obstinée; elle déclara qu'en employant la force et l'autorité, on ne viendrait point à bout de ce qu'on exigeait d'elle, qu'on pouvait la faire crier, mais que jamais on ne pourrait la faire chanter. Le vice-roi alors l'envoya en prison, où elle resta douze jours. Pendant ce temps, elle donnait de somptueux repas, elle paya les dettes de tous les pauvres prisonniers, et distribua de grosses sommes d'argent par charité. Le vice-roi fut contraint de céder, et elle fut remise en liberté au milieu des acclamations des pauvres. Heureusement pour nous, elle est à présent de bonne humeur, et elle veut bien quelquefois faire usage de ses talens.

Elle dit qu'elle a été demandée plusieurs fois par les administrateurs de l'Opéra de Londres; mais elle croit qu'elle ne pourra jamais se résoudre à aller en Angleterre. On ne devine pas la raison qu'elle en donne, elle n'est pas mauvaise : « Je ne puis pas « commander à mon caprice, il m'entraîne « le plus souvent, et sur le théâtre de « Londres, je ne serais pas maîtresse de « faire toutes mes volontés. Si je me met- « tais dans la tête de ne pas chanter, on dit « que la populace m'insulterait, ou m'as-

« sommerait ; j'aime mieux dormir en bonne « santé, quand même ce serait en prison ». Sicile.
Elle ajoute que ce n'est pas toujours le caprice qui l'empêche de chanter, et que des causes physiques l'en rendent de temps en temps incapable. Je suis assez porté à le croire ; car cette flexibilité prodigieuse de la voix, qui parcourt si rapidement et avec tant de netteté, les tons les plus variés, et produit presque dans un instant, un si grand nombre de modulations, dépend, à coup-sûr, d'une disposition de fibres très-sujette à des variations ; si elles sont un peu relâchées, ou que leur élasticité soit diminuée, comment est-il possible que leurs contractions et leurs expressions obéissent assez promptement à la volonté pour produire ces effets, l'ouverture de la glotte qui forme la voix est extrêmement petite, et son diamètre doit se resserrer plus ou moins à chaque ton différent ; car lorsqu'elle conserve le même diamètre, elle doit produire le même ton : ses resserremens et ses dilatations sont si prodigieusement minces, que le docteur Keil compte, je crois, que dans quelque voix, cette ouverture, qui n'a pas plus d'un dixième de pouce, est divisée en plus de douze cents parties, et une

Sicile.

oreille exacte distingue le son différent de chacune. Quelle délicatesse de tension ne doit-il pas y avoir dans les fibres ! J'imagine que le plus léger changement de l'air doit y causer une différence notable.

Un des ballets de l'Opéra que nous avons vus, représente les jardins du Waux-Hall. Cette imitation est assez fidèle. On y a mis plusieurs figures anglaises ; quelques-unes ont de grosses perruques frisées qui pendent d'un pied et demi au-delà du col, et d'autres en ont de petites écourtées et extrêmement ridicules. Les uns entrent sur la scène en culottes de peau et en bonnets de palefreniers, faisant claquer leurs fouets ; d'autres sont armés d'un gros bâton de chêne ; leurs cheveux forment une énorme catogan, et ils attachent quelque chose derrière leur col pour le renfler davantage. Ce qui divertit le plus l'assemblée, ce sont trois filles publiques qui, de concert avec leurs amoureux, dupent trois Quakers. On pense bien qu'on a fort exagéré ces ridicules, mais la caricature en est très-gaie, et nous a fait beaucoup rire. Nous avons cependant été fâchés de voir des personnages aussi vénérables que les Quakers, tournés en ridicule ; et comme les gens de ce pays ne les connaissent

connaissent en aucune manière, nous nous sommes efforcés de faire connaître la simplicité et la pureté de leurs mœurs, et l'intégrité de leurs principes qui sont à l'épreuve de toute corruption. Sicile.

Quoique les Siciliens soient en général un peuple d'un bon naturel, et qu'ils paraissent avoir beaucoup de philantropie et d'urbanité, il faut pourtant convenir qu'ils n'ont pas une grande affection pour leurs voisins du continent, qui, à leur tour, le leur rendent bien. C'est une observation peu honorable pour la nature humaine, qu'il n'y ait pas dans toute l'Europe, deux nations limitrophes qui ne se soient vouées une haine réciproque.

CHAPITRE XXII.

Précis de l'histoire de la Sicile.

Sicile.

Les lois, les mœurs, la langue et les exploits du peuple qui le premier habita la Sicile dans les temps connus, sont ensevelis dans une profonde nuit. Les noms d'Aborigènes, de Cyclopes, de Sicaniens et de Sicules, ont été ceux des peuples qui ont habité tour-à-tour ce beau pays. Après eux vinrent des colonies grecques, qui s'emparèrent des côtes où ils avaient trouvé un grand nombre de ports. Bientôt la richesse et la fertilité du sol leur fournirent beaucoup d'objets d'exportation. Ils virent s'accroître avec rapidité leurs richesses et leur puissance, tandis que les naturels du pays, repoussés dans les montagnes de l'intérieur, vivaient dans la barbarie. Mais bientôt ils se mêlèrent avec ces étrangers, de manière à ne faire qu'un seul et même peuple, et à ne pouvoir plus être distingués d'eux ni par le nom ni par les mœurs.

L'aristocratie fut, dans le principe, la forme du gouvernement des colonies grecques; mais elle fit bientôt place à la tyrannie, à laquelle la démocratie succéda à son tour. Ces colonies grecques poussèrent si loin les sciences et les arts, qu'elles le disputèrent aux plus savans de la Grèce, sur lesquels elles remportèrent souvent la victoire. On n'a pas besoin d'autres preuves de leur mérite littéraire, que des seuls noms d'Archimède, de Théocrite, de Gorgias et de Charondas. Sicile.

Mais les Grecs de la Sicile n'étaient pas destinés à jouir long-temps en paix des avantages de leur situation. Carthage envoya, à différentes reprises, des armées considérables pour établir son autorité dans cette île, et environ cinq cents ans avant Jésus-Christ, elle était déjà maîtresse de toute la côte occidentale.

A peu près vers ce temps, les vertus de Gélon lui procurèrent la couronne de Syracuse, et après son élévation, il n'en devint que plus vertueux. Si ses successeurs eussent suivi son exemple, les Syracusains n'eussent jamais déploré la perte de leur liberté. Les qualités qui le rendirent si cher à son peuple, en firent, après sa mort,

Sicile.

un objet de vénération pour la postérité. L'idée de sa bonté était si fortement empreinte dans tous les cœurs, que long-temps après, dans un moment de révolution, on excepta ses statues de la destruction prononcée contre celles de tous ses successeurs.

Hiéron succéda à son frère Gelon; et, contre l'usage ordinaire, il commença son règne par montrer toutes ses mauvaises qualités. Mais depuis, ayant senti ses torts, et étant corrigé par l'expérience, il eut une conduite plus équitable. A sa mort, Syracuse secoua le joug, et s'abandonna pendant soixante ans à tous les excès de la liberté. Cependant, sa tranquillité fut troublée par les Carthaginois, qui pillèrent Agrigente et menacèrent de détruire toutes les colonies grecques; mais un traité de paix détourna l'orage.

Syracuse respirait à peine lorsque les guerres civiles se rallumèrent de nouveau, et élevèrent Denys sur le trône. Chaque jour de son règne fut marqué par quelque trait d'avarice, de despotisme ou de cruauté; mais la fortune couronna constamment ses entreprises militaires. Il mourut en paix et laissa sa couronne à son fils Denys le jeune,

qui réunissait à ses propres vices tous ceux de son père, sans avoir ni sa capacité, ni ses talens pour la guerre. Dans ses mains, la tyrannie cessa d'être redoutable, et le parti des patriotes le chassa de la Sicile; mais comme on n'était pas suffisamment préparé pour le gouvernement populaire, Denys remonta sur le trône pour quelque temps, jusqu'à ce que Timoléon le chassât pour toujours.

Sicile.

Les lois semblaient alors établies sur la base la plus solide, mais l'espoir d'une liberté durable ne devait jamais être qu'une illusion pour Syracuse. Agathocles, tyran encore plus inhumain qu'aucun des usurpateurs qui l'avaient précédé, s'empara du trône et inonda la ville du sang des Syracusains. Tout son règne fut accompagné de guerres étrangères, de troubles intérieurs et de peines domestiques.

La Sicile fut alors livrée à l'anarchie, et chaque faction fut obligée d'appeler les étrangers à son secours. Pyrrhus, roi d'Epire, fut le premier qui débarqua en Sicile, et il y rétablit le bon ordre. Son ambition le porta bientôt à attaquer ceux qu'il était venu protéger. Il jeta le masque et fit éprouver aux Siciliens un joug aussi pesant que l'avait

Sicile. été celui de ses anciens tyrans ; mais ils reprirent bientôt assez de force et de courage pour le chasser de leur île.

Vers la même époque, une troupe de bandits, appelés Mamertins, surprirent la ville de Messine, et après avoir massacré une grande partie des habitans, y établirent un gouvernement républicain. Ils devinrent des voisins si incommodes pour les Grecs, qu'Hiéron II, qui avait été élevé à la suprême puissance en récompense de ses vertus et de ses talens pour la guerre, se vit forcé de faire alliance avec les Carthaginois pour exterminer ces brigands. Les Mamertins, dans leur détresse, eurent recours aux Romains. La vertu de ces derniers succomba à la tentation d'étendre leur empire au-delà des limites de l'Italie, et ils s'aveuglèrent sur ce que cette alliance avait d'odieux. Une armée romaine traversa le Phare, secourut Messine, défit les Carthaginois, et força Hiéron à solliciter le titre d'allié de la république.

Ce fut là le commencement de la première guerre punique, qui dura en Sicile plusieurs années avec divers succès. Pendant tout ce temps, Hiéron se conduisit avec tant de prudence et d'adresse, qu'il se

ménagea l'amitié des deux partis, et conserva ses états dans une profonde paix. Il mourut dans un âge fort avancé, également aimé et respecté de ses sujets et des nations étrangères. Hiéronyme, son petit-fils, ayant renoncé à cette sage politique et s'étant ligué avec les Carthaginois, devint bientôt la victime des troubles que son imprudence avait excités. Les Syracusains se virent alors pour la dernière fois maîtres de leur liberté. Mais un semblable gouvernement n'était plus fait pour leurs mœurs. Les dissentions recommencèrent et divisèrent leur conseil. Carthage était hors d'état de les secourir, et ne put empêcher Marcellus de former le siège de Syracuse, siège également mémorable par la longue défense due aux merveilleuses machines inventées par Archimède, et par l'immense butin que firent les Romains lorsqu'ils eurent emporté d'assaut cette malheureuse ville.

Sicile.

Depuis ce moment, les Siciliens perdirent toute idée militaire, et pendant une longue suite de siècles, ils ne s'appliquèrent qu'aux arts et à l'agriculture. La Sicile continua dans cet état d'apathie et d'opulence jusqu'au septième siècle de notre ère, que les Sarrasins soumirent les Siciliens. Ils

choisirent Palerme pour leur capitale, et Sicile. l'étendard de Mahomet y triompha environ deux cents ans.

Robert et Roger d'Hauteville, firent depuis la conquête de la Sicile pour leur propre compte. Après une guerre de dix ans, les Sarrasins furent entièrement défaits, et Robert céda ses droits à son frère Roger, qui prit le titre de comte de Sicile.

Ce prince gouverna avec gloire et sagesse, et est mis avec raison, dans l'histoire, au rang des plus grands hommes. Il s'éleva par la seule force de son génie et de son courage, de l'état modeste de cadet, d'un simple gentilhomme, à la dignité d'un puissant monarque. Il gouverna son peuple avec fermeté et justice, et transmit ses possessions, sans aucune contestation, à ses descendans.

Après la bataille de Bénévent, la Sicile fut soumise par Charles d'Anjou, et pendant plusieurs années lui obéit avec une soumission aveugle, malgré la cruauté qu'il exerçait contre elle; mais enfin le jour arriva où elle put se venger. Charles, qui était naturellement sévère et qui n'avait de considération que pour les militaires, marquait un souverain mépris pour toutes les autres

Sicile.

classes de ses sujets, et les abandonnait aux vexations et à l'avidité de ses troupes, contre lesquelles il ne permettait aucune plainte. Avec une protection si décidée, les officiers se livrèrent à toutes leurs passions, et pendant douze ans, la Sicile eut autant de tyrans qu'il y avait de soldats; et cela, sans ressource pour le présent et sans espoir pour l'avenir. Il n'est donc pas étonnant qu'une oppression si criante ait porté un peuple naturellement vindicatif à recourir au poignard, le dernier de ses moyens. Jean de *Procida*, secrètement engagé par l'empereur grec et le roi d'Arragon, Gendra de Mainfroi, fomenta le mécontentement des Siciliens, jusqu'à ce qu'il fût parvenu au point où il le désirait. Le jour de pâques 1282, les habitans de Palerme se soulevèrent et massacrèrent tous les Provençaux qu'ils rencontrèrent. Leur exemple fut incontinent suivi par toute l'île, et le massacre devint général. Les rebelles ne pouvant espérer aucune grâce de Charles d'Anjou, offrirent la couronne à Pierre roi d'Arragon, qui l'accepta et la conserva malgré les efforts de son adversaire et les foudres du Vatican.

Jacques succéda à Pierre son père; étant

Sicile.

ensuite devenu roi d'Arragon, les Siciliens élurent son troisième frère, Frédéric, dont la prudence et l'intrépidité justifièrent leur choix. Pendant quarante-un ans, il se maintint sur le trône, et sans alliés et sans aucune autre ressource que celles de son génie et de la haine implacable que ses sujets portaient à leur ancien maître. Il mourut en 1337, révéré et regretté, laissant à Pierre II son fils, des états florissans. Ce n'est que dans les monarchies solidement établies, où les ressorts du gouvernement étant depuis long-temps montés, vont d'eux-mêmes, que la différence de talent dans les princes se fait peu sentir. Dans un gouvernement aussi nouveau et aussi peu affermi que l'était alors la Sicile, la perte de ce prince sage et courageux ne tarda pas à se faire sentir. Les grands vassaux de la couronne, contenus par la fermeté et la vigueur de Frédéric, commencèrent à remuer dès qu'ils virent passer son sceptre en de plus faibles mains.

Pierre mourut en 1342: son fils Louis, encore enfant, lui succéda, et son règne ne fut qu'un enchaînement de malheurs. L'état fut déchiré par des factions, et Louis mourut à la fleur de son âge.

Frédéric III succéda à son frère, et ne fut qu'un fantôme de roi, sans talent et sans autorité. Il laissa une fille unique nommée Marie, qui fut reconnue pour reine et mourut sans enfans, laissant le gouvernement entre les mains de Martin son époux, qui, après s'être rendu cher aux Siciliens, par sa bonté et sa grandeur d'ame, mourut en 1409. En lui s'éteignit la maison d'Arragon, dont tous les états passèrent à Ferdinand de Castille. Sicile.

Ce prince dut sa couronne aux jugemens prononcés par des arbitres, ce qui, jusqu'à ce moment n'avait point eu d'exemple. Il l'emporta sur huit concurrens. Pendant que l'on était occupé à discuter leurs prétentions, quelques chefs turbulens causèrent de grands troubles dans la Sicile. Mais le nouveau roi, par une administration également juste et ferme, eut bientôt remis les choses dans l'ordre.

Depuis cette époque, l'histoire de cette île offre peu d'événemens intéressans, n'ayant jamais été comprise dans les guerres de l'Italie. Les monarques visitèrent rarement cette province éloignée de leurs états, et qui fut gouvernée depuis par des vice-rois.

Sicile. A la mort de Charles II, roi d'Espagne, ses dépouilles devinrent le sujet d'une guerre sanglante; et, par la paix d'Utrecht, la Sicile appartint à Victor Amédée, duc de Savoie. Peu d'années ensuite, l'empereur Charles VI le força à lui restituer cette île magnifique, en lui donnant pour dédommagement la Sardaigne. Mais cet arrangement avait été fait sans la participation des Espagnols: ils attaquèrent la Sicile; mais ils échouèrent dans cette entreprise par la vigilance de Bing, amiral anglais, qui détruisit leur flotte en 1718. En 1734, l'Espagne reprit ce projet avec plus de succès : l'infant dom Carlos chassa les impériaux et fut couronné à Palerme comme roi des deux Siciles. Lorsqu'ensuite il fut nommé roi d'Espagne, il céda le trône de Naples et de Sicile à Ferdinand son troisième fils.

La Sicile est une île de la Méditerranée, située près de l'extrémité méridionale de l'Italie. Sa plus grande longueur est de deux-cents dix milles, sa largeur de cent trente-trois, et son circuit, de six cents. Sa forme est triangulaire.

Sa population montait, en 1714, à un million cent trente-trois mille cent soixante-trois habitans, y compris quarante mille

ecclésiastiques; on y compte quarante-deux villes appartenant au domaine royal, et trois cents qui ont des seigneurs particuliers. Le gouvernement civil est présidé par un vice-roi qui commande, et en son absence, est représenté par l'archevêque de Palerme. L'assemblée de la nation est composée de trois cent trente-huit personnes. On choisit quatre députés de chaque corps pour conduire les affaires publiques; mais le vice-roi, le prince de Butera et le préteur de Palerme sont toujours les trois premiers.

Sicile.

La Sicile a-t-elle été de tout temps une île, ou bien a-t-elle fait originairement une partie du continent de l'Italie? Plusieurs auteurs ont adopté cette dernière opinion; d'autres, tels que Diodore et Justin la contestent, et prétendent que ce fait n'a pour base qu'une tradition incertaine. Quelques modernes soutiennent qu'on ne peut pas se refuser à l'admettre, fondés sur la correspondance parfaite qui se remarque entre les couches de terre opposées de la Calabre et de la Sicile. Il y en a même d'assez hardis pour fixer l'époque de cette séparation.

La Sicile est divisée en trois vallées ou

Sicile.

provinces, la vallée de *Mazara*, qui est au couchant, et celles de *Demona* et de *Noto*, situées au levant.

La vallée de *Mazara*, qui a environ soixante-douze lieues communes de France, du midi au nord, et autant du levant au couchant, contient cent deux villes : elle est arrosée par une vingtaine de petites rivières.

La vallée de *Demona* a environ cinquante lieues communes de France d'étendue le long de la côte orientale, dans la mer Ioniene, soixante-quinze, dans sa partie septentrionale, le long de la mer de Toscane, et soixante-deux, dans sa plus grande largeur, d'une mer à l'autre ; on y compte cent trente-quatre villes.

Les états du royaume de Sicile sont composés de trois ordres de sujets. L'ordre militaire contient tous les barons obligés au service de l'arrière-ban ; leur chef est par sa place le premier noble du royaume. L'ordre ecclésiastique, composé de tous les archevêques, évêques et bénéficiers de patronage royal. L'ordre domanial, que forment les quarante-trois villes royales. Les trois ordres assemblés forment le parlement.

Il dépend du souverain de le convoquer quand il lui plaît. Le vice-roi ouvre le parlement en exposant les propositions du roi. Il se retire ensuite pendant que les états délibèrent. Le clergé possède un tiers de tous les biens-fonds de l'île. Il y a cent vingt-une différentes confréries dans la ville de Palerme, outre quarante-six couvens de religieux et vingt-cinq monastères de religieuses. La loi si sage qui interdit au clergé les acquisitions nouvelles serait bien nécessaire dans ce royaume. On est indigné de ne voir que des paysans couverts de haillons et souvent tout nus, dans un pays qui est le plus beau de l'Europe. Sicile.

Si cette île appartenait à une puissance maritime, je crois qu'elle dominerait sur tout le commerce du Levant. Outre les grands ports de Trépani, Syracuse et Messine, qui sont à peu près aux trois angles du triangle, il y en a plusieurs petits à chaque extrémité. Dès qu'un vaisseau aurait passé devant un de ces hâvres, les autres pourraient en être avertis dans l'espace d'une demi-heure, au moyen des tours que les Siciliens ont construites pour signaux tout autour de l'ile, afin de s'avertir mutuellement des invasions subites que tentent

Sicile.

les peuples de la côte de la Barbarie. Ces tours sont élevées sur chaque petit promontoire à la vue l'une de l'autre. On y entretient des feux toujours prêts à allumer les signaux; et il y a dans chacune une personne nommée pour cela, de sorte qu'on nous assure que dans l'espace d'une heure on peut donner l'alarme à toute l'île.

Les petites îles appartenant à la Sicile sont les suivantes : 1.° les îles de *Lipari*, au nord de la Sicile, au nombre de onze. La plus grande, *Lipari*, a six lieues de long et un évêque dans la ville capitale. Plusieurs d'entre ces îles sont désertes; quelques-unes sont remplies de soufre, dont les veines se voient même extérieurement, de bains chauds, d'alun, de raisins de Corinthe et de coton. L'une d'entr'elles, nommée *Stromboli*, est célèbre par son volcan qui jette du feu toute l'année. La malvoisie de Lipari est très-bonne; le terroir est très-fertile : les habitans sont industrieux et bons navigateurs. Avant l'année 1609, ces îles étaient censées appartenir au royaume de Naples; mais depuis cette année, elles font partie du royaume de Sicile.

2°. La *Pantelerie* a trente milles de circuit; elle est distante de cinquante milles

du

du cap Bon en Afrique, et de trente-six lieues de Malte vers l'ouest : cette île contient trois mille habitans tous bien aguerris, bons arbalètriers. L'île produit du bon bétail, des olives, figues, raisins et câpres. Sicile.

3°. La *Favoguana*, à l'ouest de la Sicile, a six lieues de circuit : c'est un pays fertile où il y a des daims, des lapins, de belles prairies et un château.

4°. La *Marétino*, à trente milles à l'ouest de Trépano, est un rocher tout nud, qui a quinze milles de tour et abonde en miel et en thym : on y voit un château au bord de la mer, où l'on confine les prisonniers d'état. Catulus remporta une victoire navale sur les Carthaginois près de ce rocher.

5°. L'*Ustica*, au nord de Palerme, a douze milles de largeur, et deux petits forts qu'on y a construits, depuis qu'on y a transporté des habitans, il y a quelques années. La première peuplade qui y fut conduite, fut enlevée par les Barbaresques. L'île n'existait point avant la guerre punique, et il y a de grandes vraisemblances qu'elle a été créée par un volcan.

6°. La *Lampedouze*, environ à trente

Sicile.

lieues au Sud de la Pantelerie, et à quarante lieues de Malte, a quatre lieues de long et n'est point habitée. La cour de Naples a dessein d'y envoyer des habitans. La flotte de Charles-Quint y fit naufrage l'an 1552.

CHAPITRE XXIII.

Traversée de la Sicile à Malte. — Château Saint-Elme, et fortification de cette île. — Histoire abrégée de l'ordre de Malte, connu d'abord sous le nom de Saint-Jean-de-Jérusalem. — Siége célèbre de Rhodes, soutenu par le grand maître d'Aubusson contre les Turcs. — Description de la cité Vallette. — Duels permis à Malte. — Palais du Grand-Maître. — Charles-Quint donne l'île de Malte aux chevaliers de Saint-Jean. — Villages de l'île. — Mœurs des habitans. — Isle de Goze, qu'on croit être l'île de Calypso.

MA traversée de la Sicile à Malte a été des plus heureuses, quoique dans cette saison les tempêtes ne soient que trop fréquentes. Le vent était favorable, et la mer calme; le ciel brillait de tout son éclat, et la lune réfléchissait ses rayons sur la surface de ses eaux. J'apercevais l'Etna vomissant des torrens de nuages enflammés. Le Malte.

Malte.

spectacle dont je jouissais me causait les plus douces émotions : elles furent augmentées par l'hymne à la Vierge que les gens de mon bâtiment entonnèrent, selon l'usage qu'ils pratiquent constamment le matin et le soir. Leur chant, à l'unisson, était religieux, touchant, harmonieux et en cadence. Ils battaient fort exactement la mesure avec leurs rames ; ils travaillèrent avec tant d'ardeur, et le pilote gouverna si habilement, qu'en moins de vingt-quatre heures, nous traversâmes le canal de Malte, et arrivâmes devant le port de la Vallette, ville capitale.

L'entrée de ce port est étroite et défendue par le château Saint-Elme, bâti à la pointe de la presqu'île sur laquelle la ville est située. Des rochers, que la nature a merveilleusement distribués, forment de ce vaste port cinq hâvres sûrs, commodes, environnés de toutes parts de forts considérables, et garnis d'excellentes batteries. Tous ces ouvrages sont, autant par la hardiesse de l'entreprise, que par l'habileté de l'exécution, des chefs-d'œuvre de l'art ; dignes de la plus grande admiration. On est frappé de l'aspect, de la grandeur, de la multiplicité de tant de forts, de tours ;

de bastions, de batteries. Toutes les côtes de l'île en sont couvertes, celles du moins qui sont accessibles du côté du nord-ouest. Malte. Du côté du sud-ouest ou de la Barbarie, l'abord est impraticable. Dans l'espace de plusieurs milles, ce n'est qu'un rocher très-élevé et absolument perpendiculaire à la mer. Aussi l'art et la nature ont contribué à mettre cette île dans l'état de défense le plus respectable. Elle est à l'abri de toutes les attaques des ennemis. Les Turcs y ont échoué toutes les fois qu'ils ont voulu venger l'honneur du croissant, en portant toutes leurs forces sur ce redoutable boulevard de la chrétienté.

Si un mahométan écrivait l'histoire de Malte, il dirait qu'il y a dans une île de la Méditerranée, une association d'hommes, ennemis déclarés de la religion musulmane, qui font une guerre opiniâtre à ceux qui la professent, courent sur leurs vaisseaux, ravagent leurs côtes, les réduisent en esclavage, et s'engagent, par zèle pour le christianisme, à ne faire ni paix ni trève avec ceux qui professent le mahométisme. On ne manquerait pas, sur cet exposé, de blâmer cet institut, quand on sait comment il s'est formé, quel est le but qu'il s'est

proposé, et comment il a été amené par Malte. les circonstances à se soutenir dans l'état de guerre qui fait son essence. Quelquefois pour se défendre, il faut attaquer.

Les chrétiens, pleins de respect pour les lieux où se sont opérés les mystères de leur religion, se sont fait de tout temps un pieux devoir de les visiter. Ces lieux, qu'ils appellent *Saints*, et Jérusalem qui en est la capitale, étant tombés entre les mains des Sarrasins, les Pélerins d'Europe éprouvèrent de leur part des vexations qui rendaient le voyage pénible et dangereux. Des négocians italiens, qu'on dit gentilshommes d'Amalfi, dans le royaume de Naples, profitèrent, vers 1048, de l'accès que le commerce leur donnait à la cour du soudan d'Égypte, pour obtenir la permission de bâtir à Jérusalem, près du St. Sépulchre, un hospice où les pélerins seraient reçus et pourraient se remettre de leurs fatigues. Ils y construisirent aussi une chapelle sous le nom de *Saint-Jean-l'Aumônier*. L'établissement subsistait des aumônes qu'on recueillait en Italie et ailleurs. Bientôt on se trouva en état de bâtir un second hospice pour les femmes. De ce faible commencement, est venu l'ordre de Saint-Jean-de-

Jérusalem, qui a été depuis le boulevard de la chrétienté. [redacted] Malte.

Les chrétiens latins étaient reçus dans cet hospice sans distinction de nation ou de condition. Les pélerines, dans un local à part, n'en étaient pas exclues. On y revêtait ceux qui avaient été dépouillés par les brigands. Les malades y étaient traités avec soin, et chaque espèce de misère trouvait, dans la charité des hospitaliers, une nouvelle espèce de miséricorde. Les hommes étaient gouvernés par un Français provençal, nommé *Gérard*; et les femmes, par une dame romaine, nommée *Agnès*. Ils eurent la consolation de voir leur charité récompensée par de grands dons et des revenus qui leur fournirent les moyens d'augmenter et de multiplier leurs bienfaits. Le nombre des hospitaliers et des hospitalières s'accrut considérablement. Alors, conjointement avec Agnès, Gérard proposa aux frères et aux sœurs de renoncer au siècle, et de prendre un habit religieux. Il leur donna des règles simples, toutes tendantes au soulagement des pauvres et des pélerins reçus dans l'hospice. Le pape les confirma.

Le successeur de *Gérard* fut *Raymond*, d'une illustre maison du Dauphiné. Son

zèle ne se borna point aux soins qui avaient Malte. occupé Gérard. Il voyait avec peine le triste état des chrétiens de la Palestine, et les dangers et les misères auxquels ils étaient exposés. Raymond, se trouvant à la tête d'un grand nombre d'hospitaliers, résolut de les rendre utiles à la religion, non-seulement par les devoirs de l'hospitalité, mais encore par les armes, en purgeant les chemins des brigands, et en marchant contre les infidèles toutes les fois qu'ils y seraient appelés par leurs supérieurs, sans néanmoins que ces nouvelles fonctions pussent les dispenser de leurs vœux religieux et de leurs autres devoirs.

Ce projet fut adopté d'autant plus volontiers, qu'il se trouvait parmi ces hospitaliers beaucoup de guerriers qui avaient servi sous la première croisade. Après la guerre, la dévotion les avait réduits à une vie sédentaire. Ils la quittèrent volontiers, quand ils virent qu'ils pouvaient faire accorder le tumulte de leurs anciennes occupations avec leurs devoirs pacifiques. Ils reprirent donc les armes; mais on convint de ne les employer que contre les infidèles.

Pendant tout le temps des croisades, cet ordre se distingua par les services les plus

signalés. Il devint dès-lors, avec celui des Templiers, qui n'était pas moins recommandable, l'asile de la noblesse la plus florissante de l'Europe. Mais les exploits de ces illustres chevaliers étaient mal secondés par les armées innombrables de tous ces croisés, qui semblaient devoir envahir tout, et que l'indiscipline, la débauche et la mésintelligence faisaient périr sans ressource. Les soudans d'Égypte firent de grandes conquêtes en Syrie; ils s'en rendirent entièrement les maîtres. Alors les chevaliers de Saint-Jean se retirèrent dans l'île de Chypre, vers 1291. Peu de temps après ils firent, sous la grande maîtrise de Foulques de Villaret, la conquête de l'île de Rhodes, qui devint le chef-lieu de l'ordre, et lui donna son nom. Enrichis des bienfaits que la piété de ces temps multipliait, et plus encore des dépouilles des Templiers, leurs rivaux, que Philippe le Bel immola à son ressentiment, ils firent de leurs richesses l'usage le plus analogue à leur profession, ils ne songèrent qu'à se rendre encore plus redoutables aux infidèles, et à se fortifier dans une île d'où ils bravaient impunément toute leur puissance. Personne n'y réussit mieux que Pierre d'Aubusson, élu grand-

Malte.

Malte. maître en 1476. Instruit que Mahomet II, empereur des Turcs, menaçait Rhodes, il fit fermer le port d'une grosse chaîne, bâtit des tours et des forts, et fit préparer tout ce qu'il fallait pour repousser ses efforts. La flotte des Turcs parut en effet devant l'île en 1480, forte de cent soixante voiles. Le grand visir *Paléologue*, renégat grec de la maison impériale, fut chargé du siége par le conquérant de Constantinople. Il descendit à terre avec une armée de cent mille hommes, munie de tout ce qui était nécessaire pour une opération aussi importante. Le renégat n'épargna ni le sang de ses soldats, ni ses trésors, ni les trahisons; les assauts se succédaient rapidement; mais toujours sans succès, par la valeur inébranlable des chevaliers et la bravoure des soldats amenés par eux de toutes les parties de l'Europe, et invincibles sous de tels chefs.

Cependant, quelques chevaliers, émus par la crainte des horreurs qui se commettent dans une ville prise d'assaut, inclinaient à capituler : d'Aubusson, instruit de ces dispositions, les fait venir; et, comme s'ils n'eussent pas été ses frères, il leur dit: Messieurs, si quelqu'un de vous ne se trouve pas en sûreté dans la place, le port

n'est pas si étroitement bloqué, que je ne trouve moyen de vous en faire sortir; et après une courte pause, avec un air d'autorité et d'indignation : Mais si vous voulez demeurer avec nous, qu'on ne me parle jamais de composition, ou je vous ferai tous mourir. Ces paroles foudroyantes couvrirent ces chevaliers de honte et de confusion; ils se jetèrent à ses pieds, et lui promirent d'expier par leur sang ce mouvement de faiblesse. Il leur donnait l'exemple; le poste le plus périlleux était le sien. Le visir chargea douze de ses plus braves de pénétrer jusqu'à lui dans un assaut, et de le débarrasser de ce redoutable adversaire : ils lui portèrent cinq coups qui ne furent pas mortels. Son sang qui coulait anima les chevaliers : ils précipitèrent les Turcs du haut du rempart, les poursuivirent jusque dans leur camp, d'où ils regagnèrent leurs vaisseaux en tumulte et dans une déroute complète.

Malte.

La brave défense de d'Aubusson ne ralentit pas le désir qu'avaient les Turcs de s'emparer de Rhodes. Soliman, leur empereur, fit connaître ouvertement qu'il était déterminé à s'attacher à cette conquête. *Villiers*, de l'île Adam, quarante-deuxième

Malte. grand-maître, élu en 1521, s'occupa sans relâche des préparatifs nécessaires pour repousser l'invasion qui le menaçait. Après des invitations amicales, Soliman le somma de lui abandonner l'île. Il lui promettait, en ce cas, toutes sortes de bons traitemens et de faveurs; *mais si vous ne déférez pas promptement à nos ordres*, disait-il, *vous passerez tous par le fil de notre redoutable épée, et les tours et les murailles de Rhodes seront réduits à la hauteur de l'herbe qui croît aux pieds de toutes ses fortifications.* Ce cartel fut appuyé par une forte armée; aussitôt après son débarquement, elle commença ses travaux contre la place; mais les soldats, vigoureusement repoussés à plusieurs assauts, se découragèrent.

Soliman, instruit des murmures, accourt lui-même, débarque à la tête de quinze mille hommes choisis, se place sur un tribunal élevé, et ordonne que toutes les troupes, sans armes, paraissent devant lui. Il les fait environner par son escorte. Après les plus vifs reproches faits avec des regards terribles et d'un ton altéré par la colère, à un signal convenu, les quinze mille hommes tirent leurs sabres et les tiennent suspendus sur la tête des coupables. Les généraux

se jettent à ses pieds, le supplient de pardonner; tous implorent à grands cris sa clémence. Le sultan se laisse appaiser: *à votre prière*, dit-il, *je suspens la punition des coupables; qu'ils aillent chercher leur grâce dans les bastions et sur les boulevards des ennemis.* Cependant, Soliman aurait bien pu n'être pas plus heureux dans son entreprise que *Mahomet*, s'il ne s'était pas trouvé un traître dans la ville, dans le conseil même, enfin, le chancelier de l'ordre, qui lui donnait avis de tout ce qui se passait, et lui dictait les mesures qu'il devait prendre. La jalousie seule, le dépit de n'avoir pas été élu grand maître, poussa ce religieux à cette perfidie. A la vérité, il fut découvert et puni; mais, ayant été chargé des approvisionnemens de vivres et de munitions de guerre, la ville se trouva, par ses manœuvres, dans un état de dénument qui l'obligea de se rendre.

Malte.

La capitulation, aussi avantageuse que pourrait l'espérer une ville réduite aux dernières extrémités, fut observée fidèlement. Soliman traita le grand-maître avec beaucoup d'égards. *Villiers*, accablé de chagrin, n'en veilla pas moins à la sûreté de ceux qui abandonnaient l'île. Outre les chevaliers,

Malte.

plus de quatre mille habitans suivirent la fortune de l'ordre. Quand tout le monde fut à peu près réuni à Candie, il en partit pour l'Italie, et s'arrêta à Messine. Il y avait été annoncé, toute la ville se trouva sur le rivage. L'archevêque, les grands, le peuple, par une triste et muette admiration, lui témoignèrent la part qu'ils prenaient à son infortune.

On le conduisit au palais, dans un morne silence. Le regret d'avoir été obligé de remettre entre les mains des infidèles une île où ses prédécesseurs avaient régné avec autant de gloire pendant plus de deux cents ans, se manifestait dans toutes ses actions, ses discours, et jusque dans ses regards. Mais sa douleur n'ôtait rien à sa vigilance. Quand sa colonie se fut un peu rétablie, il se remit en mer, débarqua dans le golfe de Baies, et alla voir ce qu'il pouvait espérer du pape. Il ne tira d'Adrien VI que des promesses qui l'auraient laissé dans l'état le plus embarrassant, si la mort n'eût enlevé ce pape, presque insensible aux maux de l'ordre. Il fut remplacé par Jules de Médicis, qui avait été lui-même religieux de Malte. Le premier service qu'il rendit à l'ordre, fut une bulle, qui défendit aux

religieux de s'en séparer. C'est ainsi qu'il empêcha la dissolution qui paraissait inévitable. Il les fixa ensuite dans Viterbe, place de l'état ecclésiastique, en attendant qu'on eût trouvé un lieu plus convenable. Après beaucoup de négociations, dans lesquelles le désintéressement de Charles-Quint ne brille pas, il leur céda l'île de Malte, à la condition onéreuse de se charger de la défense de la ville de Tripoli, qui exigeait une forte garnison et une grande dépense. Villiers de l'île Adam, en prit possession, au nom de l'ordre, le 20 mars 1530. Depuis ce temps, les chevaliers de St.-Jean-de-Jérusalem ont été appelés *chevaliers de Malte.*

Malte.

Les précautions prises par l'*Ile Adam*, pour fortifier la nouvelle demeure de l'ordre, servirent à faire achever une seconde entreprise de Soliman. Piqué de ce que ces prétendus corsaires, dont il voulait purger les mers en prenant Rhodes, continuaient de les infester, il donna ordre à *Sinan Bassa*, qu'il envoyait assiéger Tripoli, de détruire en passant ce nid de pirates; mais quand *Sinan* eut mis pied à terre, et qu'il eût considéré attentivement la situation du château St. Ange et ses boulevards, il dit

Malte.

au corsaire *Dragut*, qui le pressait de former son attaque : *Vois-tu ce château? certainement l'aigle ne pouvait jamais mieux choisir, pour placer son nid, une pointe de rocher plus escarpée : il faudrait avoir des aîles comme lui pour y parvenir, et toutes les troupes du monde ne pourraient jamais l'y forcer.*

Soliman fit encore contre l'ordre, en 1565, sous *Jean de La-Valette* quarante-septième grand maître, une tentative qui a été la dernière attaque importante que la religion ait essuyée. Un homme qui imaginerait dans son particulier les événemens imprévus et bizarres qui peuvent avoir lieu dans un siége, ne pourrait rien inventer de plus extraordinaire que ceux qu'a tracés l'historien de Malte. Il ne se détermina, dit-on, à faire cette espèce de roman, qu'après avoir long-temps et inutilement attendu les mémoires véritables qu'on lui promettait : quand ils arrivèrent, il répondit ; *j'en suis fâché, il est trop tard, mon siége est fait.* Cette anecdote, si elle est vraie, avertit de se tenir en garde contre les historiens panégyristes : mais eût-on outré les détails, il n'en reste pas moins certain qu'on ne peut faire voir plus de

fermeté,

fermeté, de bravoure, d'activité qu'en montrèrent le grand-maître et ses chevaliers. *La Valette* fut blessé sur la brèche : quand on voulut le faire retirer, il répondit : *Puis-je, à soixante-onze ans, finir plus glorieusement qu'avec mes frères.* Repoussés, avec la dernière opiniâtreté, les Turcs se retirèrent sans doute pour ne plus reparaître sur cette terre rassasiée de leur sang. *La Valette*, sur le principal emplacement qui avait été le théâtre de sa gloire, bâtit une ville appelée, de son nom, *la Cité Valette.*

Malte.

On a conclu avec les Turcs, en 1724, une trève de vingt ans, avec l'espérance d'être renouvelée, si les parties en convenaient. Pendant sa durée, les Maltois doivent jouir, dans les états du grand Seigneur, des mêmes priviléges que les Français. On stipule l'échange et le prix des esclaves. Malte s'est rendue aux Français, et le sort de l'ordre est incertain jusqu'à ce jour.

Mes premiers regards se sont portés sur la capitale appelée la *Cité Valette ;* elle est très-bien bâtie et aussi régulièrement qu'il a été possible de le faire dans un terrain inégal et raboteux. On y compte environ vingt mille habitans ; les principaux édifices

sont l'église de St.-Jean, le palais du grand-
Malte. maître, l'arsenal, la salle d'armes, et l'aqueduc Vignecourt, qui a pris son nom du grand-maître Vignecourt, son fondateur. Les deux premiers sont sur-tout très-dignes de fixer l'attention des voyageurs. Dans l'église St.-Jean, le patron de l'ordre, on admire un plafond du Calabrèse, où il a représenté, en plusieurs compartimens, les actions les plus éclatantes de l'ordre, avec beaucoup de feu et d'expression, mais sans correction et précision de dessin, défauts ordinaires à ce peintre. Le pavé est un des plus beaux qu'il soit possible de voir : il est composé de marbre, de porphyre, de lapis-lazuli, et de plusieurs autres pierres précieuses, qui sont toutes jointes d'une manière admirable, et qui forment une mosaïque où sont représentés les trophées et les armoiries des chevaliers les plus illustres. Parmi les tombeaux, on distingue celui de *Cottoner*, qui a dirigé la plus grande partie des fortifications, auxquelles on donne encore le nom de la *Cottonera*. Cet ouvrage est en marbre noir et blanc, mais quoique supérieur aux autres, il est assez médiocre.

Le palais du grand-maître frappe par sa noble simplicité. Il est peu de souverains

Malte.

en Europe qui soient logés d'une manière plus commode et plus agréable. J'ai été présenté au grand-maître actuel, j'en ai reçu l'accueil le plus distingué; c'est un petit vieillard plein de feu, d'esprit et de bon sens. Il gouverne sa petite nation avec beaucoup de sagesse, n'a point de ministre, conduit tout par lui-même, et se fait instruire sur-le-champ des plus petites affaires.

On imagine bien qu'un ordre religieux, qui, dans son origine, était destiné à servir les malades, n'a pas dû perdre entièrement de vue ce point essentiel de son établissement. Si les membres ne se livrent plus depuis long-temps à ces soins si touchans et si dignes d'honorer l'humanité, s'ils s'en déchargent sur des subalternes ou des mercenaires, ils tâchent au moins d'y suppléer par le faste, l'opulence et la multiplicité des secours. Aussi l'hôpital de Malte est d'une magnificence sans égale. Les malades y sont servis en vaisselle d'argent. J'avais cru, jusqu'à présent, qu'en changeant l'esprit pacifique de leur institution primitive contre le tumulte des armes, ces guerriers auraient entretenu des forces proportionnées à l'immensité de leurs richesses : j'avoue que j'ai été assez surpris de voir que

Malte.

les forces de terre ne montent qu'à cinq cents hommes de troupes régulières, et à quelques milices égales au nombre d'hommes qui sont dans l'île, en état de porter les armes. Ces forces sont bien insuffisantes pour garder une place et des fortifications qui demanderaient une garnison de vingt mille hommes. Le nombre des vaisseaux de l'ordre, que l'on voit dans un port particulier, est encore très-petit. Le tout consiste en deux vaisseaux de guerre de soixante pièces de canon, une frégate de trente-six, quatre galères, trois galiotes et quelques petits bâtimens légers, appelés *Scampiavas.* Il faut cependant convenir que tous ces vaisseaux sont si bien armés, qu'ils manœuvrent avec tant d'habileté, que les chevaliers qui les montent sont si braves, si intrépides, qu'ils causent eux seuls plus de dommage et d'effroi aux Barbaresques, que toutes les puissances de l'Italie ensemble. Je dois encore ajouter un trait à leur éloge; c'est que ces chevaliers, si redoutables sur mer, sont humains dans leur île envers les esclaves qu'ils font dans leurs courses. Leur zèle pour la religion est contenu dans de justes bornes, et ne les conduit pas à l'esprit de superstition, d'intolérance et de

fanatisme : ils ont fait bâtir depuis peu, une mosquée où ces malheureux peuvent pratiquer en paix tous les rites de leur croyance. Malte.

En passant dans une rue de la ville, j'ai été frappé de voir une vingtaine de croix peintes sur les murailles des maisons. J'en ai demandé la raison. On m'a répondu que c'était la rue affectée aux duels ; que ceux qui voulaient se battre étaient obligés de s'y rendre pour vider leur querelle ; que s'ils osaient le faire ailleurs, ils étaient punis avec toute la sévérité de la loi, et que les croix que je voyais étaient mises sur la muraille opposée à l'endroit où l'un des combattans avait été tué, en mémoire de sa mort. Quoi ! m'écriai-je, le duel serait-il autorisé à Malte? oui, me répliqua-t-on, on le permet ; et non-seulement cette permission est authentique, on punit même ici avec autant de rigueur ceux qui refusent un cartel, qu'on punit ailleurs ceux qui le donnent. Mais indépendamment de la restriction dont je viens de parler, il est d'autres conditions auxquelles ont est astreint sous les peines les plus sévères ; c'est de mettre bas les armes, lorsqu'une femme, un prêtre, un chevalier l'ordonnent. Par là, les duels sont rarement meurtriers, et vous pouvez

[redacted] Malte.

en juger vous-même par le peu de croix qui sont sur les murailles de la rue en question, quoique l'usage de les y peindre soit établi depuis long-temps. D'ailleurs, la liberté qu'on accorde de laver dans le sang de son ennemi l'injure qu'on en a reçue, et les punitions qu'on inflige à ceux qui refusent de se battre, doivent, ce me semble, plus contribuer à détruire l'usage barbare des duels, que la rigueur avec laquelle on les défend ailleurs. La crainte de la mort ne fait rien sur celui qui met sa gloire à la mépriser, et cette espèce de gloire, quoique fausse, absurde en elle-même, peut et doit avoir beaucoup d'imitateurs, pour les prétextes souvent les plus frivoles; au lieu qu'ici, en provoquant un duel, on s'affiche, on se met en spectacle. Un événement de cette nature fixe les yeux de tous les chevaliers, bons juges de l'honneur. Si le motif paraît léger, s'il est dicté par le caprice, la fatuité, l'insolence, la dureté des mœurs, on est assuré d'encourir le blâme universel. Quoi de plus imposant que les arrêts d'un pareil tribunal! quoi de plus capable de contenir tout le monde dans la règle des égards qu'on se doit les uns aux autres? Quel est celui qui oserait les violer, à moins

que de s'exposer à devenir un objet d'aversion et d'horreur pour tout le monde? Eh! ne devrait-il pas s'attendre à expier tôt ou tard, par son sang, la haîne publique? J'ai souvent entendu dire à des chevaliers très-sensés, que c'est à cette loi qui permet les duels, si bizarre en apparence, mais si sage dans la réalité, qu'on doit cette paix et cette tranquillité qu'on remarque parmi cette multitude de jeunes gens qui se succèdent ici toutes les années des différentes parties de l'Europe. De-là, la communication et la familiarité qui dissipent peu-à-peu les préjugés et les ridicules de chaque nation; de-là, les déférences, les manières aisées, le ton enfin du grand monde, qui rendent ici les sociétés très-intéressantes et très-agréables.

[redacted] Malte.

Je ne m'arrêterai point à discuter tous ces raisonnemens; mais je crois qu'ils sont vrais jusqu'à un certain point, et qu'on peut encore invoquer en leur faveur l'expérience, qui prouve que lorsque les duels étaient autrefois autorisés par la loi, ils étaient infiniment plus rares, que lorsqu'on les a défendus sous des peines si sévères et si ouvertement transgressées.

Nous avons fait une tournée dans l'île

connue chez les anciens sous le nom de

Malte. *Mélite :* ce n'est réellement qu'un rocher qui peut avoir soixante milles de circonférence, mais un rocher embrâsé sous le climat brûlant d'Afrique, dont il paraît avoir été détaché par quelque violent tremblement de terre, si l'on en juge par les masses de roc correspondantes. Le terrain, qui couvre ce rocher, n'a pas plus de cinq à six pouces d'épaisseur, et dans certain endroit, la terre manque même entièrement ; mais l'industrie avec laquelle on sait en tirer parti, est véritablement admirable. On va chercher de la terre en Sicile; si l'on n'en a pas une quantité suffisante, on enlève avec des instrumens de fer, la première croûte du rocher, on la pile et on la délaie avec de l'eau, on la convertit en terre; et, par des soins infatigables, on vient à bout de mettre tout en valeur et de ne laisser rien d'inculte. Le blé qu'on recueille suffit tout au plus, il est vrai, à nourrir les habitans quatre à cinq mois de l'année ; mais les récoltes abondantes de coton dont ils fabriquent différentes étoffes très-bien travaillées, leurs oranges si délicieuses et si recherchées dans toute l'Europe, leur procurent les denrées de première qualité qui

leur manquent, et même beaucoup d'argent comptant. Malte.

Les Maltois comptent sept villes dans leur île; mais il n'y en a que deux qui méritent réellement ce nom, la Ville Nouvelle ou la *Cité Valette*, qui est la plus considérable, et la Ville Vieille ou de Mélite. Elle est près du centre de l'île, et l'on prétend que de-là, on la découvre non-seulement en entier; mais que dans un temps clair, on voit les côtes d'Afrique et de Sicile; cette ville est assez bien fortifiée; c'est ici qu'est le siége épiscopal de Malte. L'église cathédrale, dédiée à saint Paul, est très-bien bâtie. Son architecture est du style le plus beau et le plus correct. Dans les environs de la ville, on voit une petite église dédiée encore à ce saint apôtre, et tout près de la statue, placée, dit-on, dans le même endroit où était la maison dans laquelle il se retira après son naufrage, et où il secoua de sa main, un serpent qui s'y était attaché sans lui faire aucun mal. Ce fut alors, selon les habitans, qu'il maudit tous les animaux venimeux de l'île, et qu'il les en bannit à perpétuité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'y en trouve d'aucune espèce, et l'on assure même que lorsqu'on

y transporte des vipères de la Sicile, elles

Malte. meurent presqu'aussitôt après qu'on les a mises à terre.

On montre encore dans le voisinage, la grotte où saint Paul fut mis en prison. Parmi les propriétés miraculeuses qu'on lui attribue, on doit distinguer la poudre blanchâtre qui s'y trouve, regardée comme un remède souverain contre plusieurs maladies, sur-tout contre la petite vérole. Cette poudre ne s'épuise jamais, quoiqu'on en retire tous les ans, depuis bien des siècles, une immense quantité. Non-seulement il n'est personne dans l'île qui n'en fasse une ample provision, mais on en envoie annuellement des caisses considérables dans les pays étrangers et même dans les Indes orientales. On dit que lorsqu'on en a pris une cuillerée, on éprouve une heure après une sueur abondante qui devient toujours salutaire.

La maison de campagne du grand-maître, appelée *la Boschetta*, située près de l'ancienne ville, n'est remarquable que par le jardin où l'on compte, dit-on, dix mille orangers. Mais ce qui est plus digne d'attention, ce sont les catacombes qu'on voit encore auprès de cette ville. On prétend

Malte.

qu'elles ont quinze milles d'étendue sous terre, et qu'elles se divisent en une quantité infinie de branches. Je n'ai pas été tenté de vérifier ce fait, par la crainte de m'égarer dans ce vaste labyrinthe, comme il est arrivé à plusieurs personnes qui y ont malheureusement péri pour avoir voulu s'avancer trop loin. Toujours est-il vrai que ces excavations dans un rocher aussi dur, sont étonnantes : mais cela confirme le sentiment qu'elles n'ont été pratiquées que pour servir d'asyle aux premiers habitans, qui n'avaient pas d'autres demeures.

Tout l'intérieur de l'île est couvert de villages très-peuplés, appelés *Cazali* : ils sont construits de cette même pierre blanche qui compose le sol en entier. Chacun de ces villages a une église bien bâtie et ornée de statues de marbre, de belles tapisseries et d'une grande quantité de vaisselle d'argent. Ce sont les plus belles églises de campagne que j'aie encore vues. Les habitans sont extrêmement forts et vigoureux. Il n'est pas rare d'en trouver qui rament dix ou douze heures sans interruption et sans paraître fatigués. Plusieurs autres sont constamment appliqués, depuis le matin jusqu'au soir, aux travaux de l'a-

Malte.

griculture, qui sont ici par eux-mêmes, et par les chaleurs insupportables dont on est accablé, plus fatigans que partout ailleurs.

On évalue la population de l'île, en y comprenant celle de Gose, à plus de cent mille ames. Les femmes sont petites mais très-bien faites : elles ont les plus belles mains, le plus joli pied du monde, avec de beaux yeux noirs, vifs et perçans. On est frappé de leur blancheur, qui l'emporte de beaucoup sur celle des femmes siciliennes : il est vrai qu'elles prennent de grandes précautions pour conserver leur teint ; mais ce qui peut un peu les déparer, c'est qu'en général elles ont le nez écrasé et les lèvres relevées : ces traits annoncent le voisinage de l'Afrique. D'ailleurs, elles ont du feu, de la vivacité, de la justesse dans l'esprit; ce seraient des femmes charmantes, si elles pouvaient s'attacher ; mais on les accuse de ne chercher que le vil intérêt en favorisant leurs amans, qui ne doivent pas s'attendre à leur inspirer de fortes passions, ni des sentimens bien délicats. L'empreinte du climat africain se fait encore remarquer chez les hommes. Petits, mais vigoureux, ils ont tous de larges nez écrasés, de grosses

lèvres, le menton charnu et les cheveux fort crêpus. Les gens du peuple vont nuds pieds en hiver comme en été. Ils ne portent jamais de chapeaux, et se contentent d'envelopper leur bonnet d'un mouchoir. Presque tous sont d'excellens matelots. Obligés de quitter leur île pour se procurer une infinité de choses nécessaires à la vie, qui leur manquent, ils sont accoutumés à braver le danger, à faire les manœuvres les plus difficiles; ils sont plus lestes à monter sur les mats, que les Anglais et les Hollandais. Leur sobriété est singulière; la plupart ne se nourrissent que d'ail et d'oignons blancs tout crus, avec un peu de pain. Un homme ivre est parmi eux un phénomène des plus extraordinaires.

Malte.

La langue du commun des habitans de Malte est l'arabe. Un savant de l'île, et bibliothécaire de la bibliothèque publique de l'ordre, a composé une grammaire de la langue maltaise, dans laquelle il démontre que toutes ses racines dérivent effectivement de l'arabe; et ce qui le prouve encore mieux, c'est que les habitans de cette île et tous ceux de la côte d'Afrique, sans en excepter même l'Egypte, s'entendent très-bien entr'eux. Cependant, on a cru

Malte.

retrouver dans cette langue maltaise, plusieurs mots de l'ancien carthaginois, qui probablement n'était qu'une altération du phénicien. Il paraît du moins certain que les Phéniciens avaient introduit leur langue dans cette île, s'il faut en juger par la quantité d'urnes de pierre qu'on a découvertes, lesquelles renferment des ossemens, et dont l'inscription, gravée dans l'intérieur, est pour l'ordinaire en caractères puniques.

Quant aux mœurs des habitans, on ne saurait disconvenir qu'étant sujets de l'ordre composé de membres de diverses nations, ils n'aient perdu leur caractère original, et qu'ils n'en aient insensiblement adopté un nouveau, formé du mélange des caractères de toutes ces nations différentes. Malgré cela, l'influence du climat est telle, qu'il serait difficile de trouver ailleurs un peuple plus doux, plus patient, plus tranquille : il travaille sans relâche, il vit dans le mal-aise, il se condamne à bien des privations, il supportera même des traitemens injustes, et jamais il ne murmurera contre le gouvernement. On l'accuse d'être porté à l'usure. Ses besoins et la fréquentation des étrangers lui ont inspiré un violent

Malte.

amour pour l'argent. L'intérêt et l'avarice sont assez puissans, dit-on, sur certains pères et sur certains maris, quoique dominés par une excessive jalousie, pour les engager à livrer, les uns leurs propres filles, les autres leurs propres épouses, à ceux qui ont assez peu de délicatesse pour acheter leurs plaisirs. Quelques chevaliers, ajoute-t-on, sont de ce nombre. Je n'ai pas cherché à approfondir si ces célibataires sont en effet de rigides observateurs de leur vœu de chasteté. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a que la ville capitale qui leur offre, en général, ces plaisirs faciles. Ils ne seraient pas bien venus auprès de l'habitant de la campagne ou du marinier, qui n'entendent pas raillerie sur cet article. On prétend qu'ils seraient perdus sans ressource et assassinés sans miséricorde, si ces rustres s'apercevaient de quelque tentative de leur part pour séduire leurs femmes ou leurs filles. Les anciens nobles de l'île ne sont pas moins intraitables. Ces gens-là, soit pour se préserver de la corruption générale de la ville, soit pour ne pas être exposés aux marques de mépris avec lequel l'ordre les traite, se tiennent renfermés eux et

Malte. leurs familles, dans leurs maisons qui sont principalement innaccessibles pour tout chevalier.

Enfin, après avoir tout observé, je me suis remis sur mon bâtiment, et j'ai dirigé ma route vers la Sicile. J'ai vu, en passant, la petite île de Commino, qui appartient à la religion, ainsi que celle de Gose, située au nord-ouest de Malte, à quatre ou cinq milles de distance. Le vent me poussait vers Gose et j'ai été obligé d'y relâcher. J'ai profité de ce contre-temps pour voir cette île ou plutôt ce rocher que j'ai eu bien de la peine à grimper. Les côtes sont couvertes de tours, de redoutes, de fortifications de toute espèce. On y distingue surtout la forteresse de *Chambrai* qui est un ouvrage moderne. Au premier aspect, on croit que ce rocher est absolument inculte; on est bien étonné d'y trouver partout des marques d'une fertilité singulière. Outre les productions qui sont les mêmes que celles de l'île de Malte, on y voit des cannes à sucre. Ces insulaires savent surtout tirer un parti fort industrieux du coton qui vient en très-grande abondance. Les femmes en font une sorte de tapis qui approche

prochent de ceux de Turquie. La population est aussi nombreuse qu'il est possible. Elle est dispersée dans une petite ville et dans plusieurs villages, qui sont bien bâtis et d'une grande propreté. On est généralement persuadé que c'est la célèbre île de Calypso ; mais il faut ou qu'elle ait singulièrement dégénéré, ou qu'Homère et Fénélon qui en ont fait de si brillantes descriptions, aient largement profité de la permission accordée aux poètes d'embellir tout ce qu'ils veulent. On n'y voit plus *ni la grotte de la déesse, taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles, ni les fontaines coulant avec un doux murmure, sur des prés semés d'amaranthes et de violettes, et formant en divers lieux, des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal, ni les îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portent leurs têtes superbes jusque dans les nues.* Malte.

Le vent étant devenu favorable, je me suis remis en mer, et bientôt j'ai aperçu les côtes de la Sicile. Je me suis fait conduire dans le port d'Agrigente, d'où je me suis rendu à Palerme, où j'ai terminé mes

A alte.

courses dans la Sicile
de la côte septentri...
Toutes mes connais
suré qu'elle n'offre r
L'agriculture y est t
monument antique,
s'y est conservé. On
de villes, et les plu
que *Cefalo*, *Patri*,
méritent pas grande
plus désiré parcou
mais j'avoue que j'a
culté des chemins q
ticables en plusieur
croire un voyageur
cet intérieur, « Il
« ancien état que l
« coup gagné su
« de Strabon. Les
« vagé les côtes
« mis ont toujou
« sur les côtes,
« désolées et dé
« du vs cha
« é er le
« s ville
« ,

« ont reçus après s'être ruinées en leur ré-
« sistant. Outre cela, durant ces guerres, Malte.
« quantité d'habitans des villes se réfu-
« giaient dans les terres avancées et dans
« les montagnes de l'intérieur; ainsi la po-
« pulation s'y maintenait, tandis qu'elle
« dépérissait sur les bords de la mer. De
« plus, les barons qui possédaient des terres
« dans l'intérieur, en faisaient des asiles
« pour les scélérats des grandes villes, as-
« sises sur les côtes, où il se commettait,
« comme il arrive toujours, plus de crimes
« qu'à la campagne. Enfin, quantité de per-
« sonnes qui, après les guerres, après les
« impôts et après les duretés de chaque
« nouveau maître, ne pouvaient plus sou-
« tenir le luxe et les autres inconvéniens
« des grandes villes, se sont retirées dans
« les petites, dans les bourgs et dans les
« villages du milieu de l'île. La ville de Ni-
« cosia, qui est au milieu des montagnes
« de la vallée de Démona, renferme plus
« de vingt mille ames, tandis que Messine,
« qui est la capitale de cette province,
« en c[illegible]nt à peine autant, malgré la
« be[illegible] sa [illegible]ion et la commodité
« d[illegible]le de Piazza, dans

Malte.

« la vallée de Nota, a dix-huit mille habi-
« tans : ainsi sa population surpasse celle
« de Catane, la principale ville de cette
« vallée. Il en est de même de plusieurs
« autres villes de l'intérieur. »

RÉSUMÉ.

Les avantages que l'on doit nécessairement recueillir de la lecture de cet abrégé, me semblent se réduire à trois chefs. Elle charme l'esprit, elle perfectionne le jugement, elle nourrit la vertu. Elle est fertile en instructions comme en amusemens : on pourrait même assurer qu'elle est la plus instructive de toutes nos études, puisqu'elle fournit des matériaux à la plupart des sciences.

Un homme versé dans cette histoire peut être regardé comme ayant vécu dans tous les pays, et comme ayant fait, dans chacun de ses séjours, des additions continuelles à ses connaissances.

La contemplation du genre humain dans les différentes régions de la terre, est une source de mille plaisirs. Les voyages nous offrent ce spectacle dans une agréable variété. Quoi de plus surprenant, que de voir la même classe d'êtres si prodigieu-

sement changée d'une contrée à l'autre. Ce ne sont plus les mêmes coutumes, les mêmes opinions, les mêmes mœurs.

Les lumières que donne cette histoire ont un avantage qui ne se trouve point dans l'expérience acquise par le commerce du monde, c'est qu'elle fournit des exemples de tous les genres, et tous les préceptes de la prudence, comme ceux de la morale peuvent être autorisés par cette variété d'usages et de gouvernemens que son vaste miroir nous présente.

Si le tableau de certains peuples et de certains pays paraît quelquefois horrible et rebutant, il nous apprend du moins à chérir et à conserver, avec le plus grand soin, ce savoir et cette politesse qui sont si étroitement unis à la vertu et à l'humanité, et qui étant les antidotes les plus souverains contre l'ignorance et la superstition, sont aussi les remèdes les plus efficaces contre les vices et les désordres de toute espèce.

Le succès dont a constamment joui l'abrégé de l'histoire générale des voyages, depuis que les premiers volumes ont vu le jour, est une preuve non équivoque du mérite réel de cet ouvrage. Le public ne saurait se tromper; il peut quelquefois se

laisser entraîner par les cabales et l'enthousiasme de certains prôneurs intéressés à faire valoir un ouvrage ; il peut être ébloui de quelques traits plus brillans que solides, auxquels la mode, le caprice, la nouveauté donnent une existence momentanée ; mais il revient bientôt sur lui-même, il n'accordé des suffrages de longue durée qu'à ce qui porte l'empreinte de la raison, du goût et de l'utilité.

Tous les volumes que renferme cet abrégé de l'histoire générale des Voyages, paraissent réunir, à un degré supérieur, ces trois caractères. Les rédacteurs ont eu l'art de mettre beaucoup d'intérêt dans les descriptions. Le style est par tout clair, facile, élégant. C'est un grand service rendu aux lettres, d'avoir réduit en un corps d'ouvrage, et d'avoir disposé avec cet esprit d'analyse, d'ordre et de méthode qui le caractérise, tout ce qu'il y a de plus complet et de plus précis dans une multitude de livres qu'on ne pourrait se procurer qu'à grands frais. En négligeant les détails minutieux, ils ne se sont attachés qu'à ce qui peut faire connaître l'état de chaque pays, ses monumens les plus remarquables, ses productions, son commerce, l'ori-

gine et l'antiquité des peuples, les progrès des sciences et des arts, les mœurs, les usages, la religion, les lois, la prospérité ou la misère des habitans, les noms des hommes illustres et des villes qui leur ont donné le jour. Le lecteur trouvera dans un tableau rapide des notions suffisantes sur tous ces objets, et l'on doit avouer qu'on connaît aussi bien un peuple par la lecture toujours intéressante de cet abrégé, que par des relations plus détaillées, qui trop souvent amènent l'ennui.

Fin du douzième et dernier Volume.

Nota. Le lecteur trouvera dans les tomes XXVIII et XXIX de l'abrégé en trente-deux volumes, tout ce qui concerne la Turquie d'Europe.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le douzième Volume.

SUITE DU VOYAGE EN ITALIE.

Voyage en Sicile et à Malte.

Fin de la Table des Chapitres du douzième et dernier Volume.

TABLE
)ES MATIÈRES

\TENUES dans les douze Volumes de 'Abrégé des Voyages en Europe.

A.

B.

C.

D.

E.



F.

G.

H.



I.

J.

K.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.



V.



W.

X.

Y.

Z.

FIN.

